

842.
49

I.

LVII

B

32.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LVII

B

32

NAPOLI

1861

1861







RELATION
DE LA
CAPTIVITE' ET LIBERTE
DV SIEVR
EMANVEL D'ARANDA,
Iadis Esclaue à Alger.

*Où se trouuent plusieurs Particularitez
de l'Affrique, dignes de remarque.*

Nouvelle Edition, reueuë, corrigée & aug-
mentée de treize Relations, & autres
Tailles douces, par le mesme Auteur.



A PARIS;
Par la Compagnie des Libraires du Palais.
M. DC. LXV.





Preface au Lecteur.

M On cher Lecteur , ie vous presente icy vn œuvre , qui ne merite pas le nom d'Histoire , ny de Roman ; mais seulement de simple , naïfve, & veritable Narration , ou recit des étranges & diuers euenemens & rencontres, bonheurs & malheurs , qui me sont arriuez au temps de mon voyage , ou que i'ay veu arriuer à d'autres : desquels ie confesseray ingenuëment auoir tiré autant ou peut-estre plus de profit en peu de temps , que de mes études de plusieurs années ; & ie trouue par experience la verité du Prouerbe :

*Segnius irritant animos demissa per aures,
Quàm qua sunt oculis subiecta fidelibus.*

Car nonobstant que l'ouïe soit le sens & l'organe , & pour ainsi dire , la porte de la doctrine & de la sagesse ; & que l'éloquence d'un excellent Orateur fait souvent un grand effort sur nos ames : toute-

fois ceux qui sont seulement douëz d'un sens commun, auoient avec moy, que les objets que nous voyons deuant nos yeux, ont bien vne autre force de pénétrer nos ames, & de les faire languir de crainte, passer de frayeur, épanouir de ioye, & produire d'autres effets, qu'ils semblent vouloir pretendre avec les Surnaturels. Ce que vous pourrez facilement comprendre, si vous avez assez de patience pour lire ce Recit ou narration que ie vous presente, toute naïfve & toute simple, sans l'embellir des figures de Rhetorique, & de grandes digressions: mais comme vn Matelot parle entre ses amis de tempestes & de naufrages; vn Soldat de batailles & de playes; & qu'un Berger fait mentiõ du loup venu dās son troupeau: de mesme ie commenceray à vous entretenir, en vous menant de Madrid en Espagne, où i'estois venu, ayant enuie de voir ce Pays, &c. Et nous promenans vn peu par mer & par l'Afrique, nous retournerons, comme i'ay fait autrefois par la grace de Dieu, à la chere Patrie, tres-agreable à celuy qui retourne d'un esclavage.

5

Nobili Consultissimoque Domino
D. EMANVELI
DE ARANDA.
I. V. L.

Regis Maj. Cath. à Consiliis, & in districtu
Brugensi, & Territorio Franconatensi, Iu-
stitiæ militaris Præfecto; uti de vera liber-
tate gratulatur; ita perpetuam felicitatem
apprecatur **OTHO SPERLINS**, Phil.
& Med. D.

T*V*, qui magnorum numquam non dignus
Anorum.

*Barbaricas inter puppes, piratica monstra,
Cerberæsq; canes, calum ini fasque perosos,
Triste iugum vultu didicisti ferre sereno,
Sortis Aranda tu Faber es, tu Pictor Aranda,
Exantlatorum terraque marique laborum.*

*Hæc inter spinas, atque hæc dumeta, vepresque
Hæc tibi lecta rosa est, viridi dignissima cedro,
Publica Doctorum quæ nunc per pulpita spargit.
Malte animi fortis! non hæc sine numine Divi
Contigerunt, nec erunt magni sine munere Regis
Hesperij, tales sueti pensare labores.*

*At vos, quævis cura est, alieno audire periclo.
Quid labor, & quantum paupertas sobria possit,
Discite vos quantum patientia possit inermis,
Discite quàm nullo Libertas vaneat auro,
Discite inexperis, merces quàm grata laborum.*

A MONSIEVR
EMANVEL D'ARANDA,
Sur son Esclavage.

M On cher Frere, que ie suis aise,
Quand tu nous contes sans d'ager.
Assis dans vne bonne chaise,
Tous les maux que t'a fait Alger,
Le souuenir de leur histoire
Est agreable à ta memoire,
Et les ayant si bien soufferts;
Il te reste beaucoup de gloire
Pour la honte qu'on a des fers:

B. D. A. son Frere.

Au mesme sur la Relation
de son Esclavage.

A R A N D A que ton Esclavage
Estoit rigoureux & sauvage,
Dans la Masmore, & dans le Bain.
Ta plume nous l'écrit sans peine:
Estant plus legere à la main,
Que n'est aux pieds vne cadene.

LA PEYRERE,



RELATION

DE LA

CAPTIVITE' ET LIBERTE'

· DV SIEVR

EMANVEL D'ARANDA:



PRES auoir dementé vn an
entier en Espagne, & satisfait
en quelque façon au dessein que
j'auois de voir ce Royaume, &
d'apprendre la Langue; ie faisois
état de retourner en Flandre: & parce que i'e-
stois débarqué, quand ie vins d'Angleterre, à
S. Lucar de Barameda, dans lequel voyage
i'auois esté en grand danger d'estre pris des
Turcs, comme vous verrez dans mes Rela-
tions. C'est pour cela que ie iugeay qu'il estoit
plus à propos de retourner par S. Sebastien,
pour eniter tant de mer, & principalement le
danger des Turcs, qui tiennent la coste d'An-
dalousie & de Portugal presque ioujours

infestée; & aussi pour voir *Castilla la Vieja*, & la Biscaye. Je partis de Madrid le premier jour d'Aoust de l'an 1640. ayant pour compagnon vn compatriote appelé Renier Saldens. J'arrivay à Saint Sebastien le 13. iour d'Aoust; où ie trouuay Mr. Jean Baptiste Carboen, & le Cheualier Philippe de Chef, dans le dessein de s'embarquer sur vn des deux nauires Anglois, qui estoient au Port, prests à faire voile, quand le vent seroit propre. Et cette mesme nuit le vent se tourna comme nous le demandions; le lendemain ie m'embarquay avecque les trois amis cy-dessus nommez. & avec ce vent fauorable nous singlâmes en pleine mer; laquelle toutefois deux heures ou enuiron apres nostre depart du Port, deuint entièrement calme, & la mesme nuit le vent tout contraire; c'est pourquoy nous fûmes contraints de louoyer, esperans vne autre fois le vent bon.

Après auoir nauigé quatre iours de cette sorte, nous nous trouuâmes à la hauteur de la Rochelle en France, où nous rencontrâmes vne Fregatte Rocheloise Corsaire, laquelle aussi-tost nous vint reconnoistre, & voyant que nos nauires estoient Anglois, elle nous approcha de plus près, & le Capitaine enuoya avec l'esquif quatre soldats à nostre nauire. pour visiter le Passeport du Maistre de nostre nauire; qui le monstra incontinent, donnant vne piece d'argent aux soldats de la Fregatte: avec cela les Soldats retournerent à leur nauire, faisant rapport à leur Capitaine qu'ils auoient veu le Passeport. Alors ce Ca-

itaine Rocheleois vint sur la poupe de la regatte, criant à nostre Maistre : *Soyez sur vos gardes, si bon vous semble, car il y a cinq Corsaires Turcs à l'embouchure du canal, les voiles au vent.* Mais nostre Maistre peu expert au fait de la marine, se fioit que les navires de guerre du Roy d'Angleterre, qui sortoient quelquefois de ce canal, garderoient cette coste contre les Turcs, & se moqua du danger, sans considerer le peu de forces qu'il avoit pour resister à ses ennemis; & avança toujours son voyage, croyant qu'il estoit impossible que les Corsaires Turcs vinssent si avant, & où les Corsaires Dunquerqueois & Holandois croisoient journellement la mer. Ayant ainsi toujours le vent contraire, il y avoit sept jours que nous estions partis de S. Sebastien, & nous n'estions encore qu'à la coste de Bretagne en France.

Le mesme iour sur les deux heures apres midy nous découvrismes de loin en mer deux navires, que nous crûmes estre Marchands; & bien-tost apres nous n'en vismes plus qu'un, à sçavoir le plus petit, qui vint à voile tendue droit à nous, & comme il s'approchoit, nous vismes que c'estoit vne catanelle. Aussi-tost nostre Maistre fit broüiller les voiles, donnant pour raison de cela, que ce n'estoit pas la coustume des Anglois de fuir sur la mer. Et comme nos voiles estoient broüillées, & que le navire qui nous suivoit, avoit les voiles tendues, il fut presque sous le canon sans mettre aucun pavillon; par où il fut aisé à iuger que ce navire estoit quelque Pirate ou Corsaire.

Mais nostre Maistre ignorant fit mettre l'esquif en mer, pour demander quelles gens c'estoient, estimant que ce fût quelque Corsaire François ou Dunquerqueois. Les Turcs, qui estoient dans la carauelle (comme i'ay sceu après auoir esté pris) voyans qu'on les attendoit à voiles broüillées; & qu'on auoit mis l'esquif en mer; & finalement tout ce qu'on a accoustumé de faire, quand on se veut battre, interpretoient que cette action procedoit du peu d'experience de nostre Maistre, & de l'enuie qu'il auoit de se defendre. Le Capitaine de la Carauelle fit semblablement broüiller ses voiles, ne voulant plus approcher. Cependant la nuit suruint, & la carauelle demeura iours à nostre veuë, avec vne lanterne sur la poupe, pour donner le signal à ses compagnons. Ce que nous iugeâmes bien entre nous autres Passagers, mais nostre Maistre se rioit de nous. Tout ce que nous pûmes obtenir de luy avec de douces paroles, fut de preparer nostre nauire pour nous defendre: avec cette preparation nous passâmes la nuit, & de quatre pieces de canon, dont le nauire estoit garny, il n'y en auoit qu'une de seruice. Toutes ces choses se passoient à voiles broüillées; de sorte que nous n'auançâmes point chemin, ny la carauelle aussi.

Nous regardans l'un l'autre en cet état, la nuit se passa, & sur les cinq heures du matin (c'estoit le 22. iour d'Aoust) nous découuîmes deux grands nauires, qui venoient à voiles tendues droit à nous. Cela nous obligea de

prier le Maistre de nostre nauire de mettre les voiles au vent, mais il demeura opiniastre. Chacun dit ses raisons, & ce Maistre, qui n'en auoit pas, estoit incapable d'en entendre. Environ deux heures auant midy, les deux nauires se joignirent avec la carauelle, tous encore sans pavillons. Alors en vn moment ils nous gagnerent le flanc à pleines voiles à la portée d'un mousquet. Il y auoit sur la poupe du plus grand nauire, vn Turc qui tenoit vne banderole broüillée entre ses bras, avec vn Esclaue Chrestien, qui cria en Flaman, *Strpeht voor Argiers*, ce qui est autant à dire, que, *Rendez vous pour Alger*. Apres ce cry celuy qui tenoit la banderole, l'abandonna au vent. Elle estoit de couleur verte, semée de demi-lunes d'argent entrelassées. Il est aisé de coniecturer, combien nous fûmes agreable cette banderole, & de se voir emmener à Alger. Ainsi nous proposâmes à nostre Maistre de parlementer, à condition qu'ils nous mettroient à la premiere terre des Chrestiens, & que nous leur donnerions trente deux mille Paragons, que nous auions dans nostre nauire: car il arrive quelquefois, que quand les Turcs prennent quelque nauire par accord, ils tiennent leur parole, & mettent les prisonniers sur la terre des Chrestiens, le plûtoſt qu'il leur est possible. Mais nostre bon Maistre au lieu de parlementer, demanda s'il auroit bon quartier: on luy répondit des nauires Turcs: *Ouy, ouy, bon quartier*. Sans differer, ce valeureux Maistre iugeant qu'il auoit assez negocié, fit devaler la rade sur le tillac, oster la

banderole de la poupe, & avec trois ou quatre de ses mariniers abandonna son navire, & avec l'esquif vogua vers les navires Turcs, pour se rendre entre les mains de ses ennemis.

Alors les soldats Turcs desirieux de piller & de butiner, vintrent à l'instant avec vn esquif dix ou douze à nostre bord, sous la conduite d'un Capitaine, qui fut le premier qui entra dans nostre navire. Il estoit Anglois de nation, mais Renegat; & comme i'estois pour lors sur le tillac, il me demanda de quelle nation i'estois, & si i'estois Marchand; ie répondis: *Je suis Dunquerqueois, & soldat de ma profession.* Sur quoy il repliqua en Flamman: *Patience, frere, c'est la fortune de guerre: aujourd'huy pour vous, & demain pour moy.* Je luy donnay l'argent que i'auois sur moy; & en mesme temps vn autre Turc mit sa main dans ma poche, prenant mon étuy, mon mouchoir, mon Chapelet, & mes Heures: lesquelles il me rendit avec le mouchoir; mais il retint le Rosaire avec l'étuy, à cause dequoy il disoit que i'estois Chirurgien.

Après auoit pillé ceux qui estoient sur le tillac, & dans la poupe, ils nous menerent avec l'esquif au bord d'un de leurs navires, laissant au bord du nostre pris douze Turcs pour le gouverner: & comme le vent estoit du levant, ils tournerent le navire vers la coste d'Espagne, & en deux iours nous reconnûmes le Cap de Galice, que l'on appelle le *Cap del mort.*

I'estois iusques icy, comme dans vn som-

neil, où l'on void d'étranges fantômes, qui causent de la crainte, de l'admiration, & de la curiosité : prenant garde aux diuerses langues (car on y parloit Turc, Arabe, Franco, Espagnol, François, Flaman, & Anglois) les habits étranges, & les armes différentes, avec des ceremonies ridicules, quand ils font leurs prieres, vous assurant que tout cecy me donnoit matiere pour speculer. Mais comme l'admiration, la crainte, la curiosité, & la melancolie ne me donnoient pas à manger, & que mon estomac m'en demandoit à cause de la faim, ie me rangeay avec quatre Esclaves Chrestiens, lesquels, nonobstant qu'ils ne receussent pour leur ration que du biscuit, faisoient quelquefois du porage de ris, ou de quelque chose qu'ils auoient apporté de la terre. Et il faut sçauoir, que ces Esclaves estoient venus avec vn des nauires d'Alger : car les Turcs sur la mer employent des Esclaves Chrestiens pour Matelots. Le vent estoit encore fauorable. C'estoit l'onzième iour de nostre prison, & nous estions dans le détroit de Gilbratar, auquel passage les Turcs font ordinairement beaucoup de ceremonies superstitieuses; entre autres ils iettent dans la mer vn pot plein d'huile, & croyent que ce pot va à vne montagne, appelée par les Mariniers, *la Montagne des Signes* : car les Turcs assurent qu'il demeure là vn Santon glorieux, lequel (comme ils disent & croyent fermement) se nourrit de cette huile iettée dans la mer. Ils mirent aussi de petites chandelles allumées sur les pieces de canon, les laissant bruster

durant ce passage, principalement quand ils passent de nuit. Toutes ces superstitions se font avec beaucoup d'oraisons & de ceremonies.

Le troisiéme iour apres que nous eusmes passé ce détroit, nous fusmes au soleil levant vis à vis la Ville d'Alger, alors le Capitaine fit tirer le salut. A ce bruit tous les curieux de la ville vinrent sur la grue, & comme ie dormois avec treize autres Chrestiens, chacun avec vn pied enchainé, on auoit déjà mouillé l'ancre, auant que nous fussions déliurez ou deslerrez. Apres que i'eus le pied libre, ie montay sur le tillac, d'où ie voyois la marine couuerte d'Alarbes. Ie demanday au Capitaine (qui estoit vn homme affable) quelle sorte de gens c'estoient : car ils n'auoient autre sorte d'habit, que trois ou quatre aulnes de drap enuelopez autour du corps, sans qu'aucun Tailleur y eût mis la main ; il me dit : *Ce sont des pauvres & des villageois de ce Pays-cy.*

C'est icy que commence nostre Tragedie : les Armeurs des nauires, qui nous auoient pris, nous firent débarquer & aller dans le matché, où on vend les Chrestiens, pour voir s'il n'y auroit personne qui nous reconnût. De là on nous mena au Palais du Bassa (c'est le Gouuernement) quelques-vns l'appellent Roy, mais il n'est que Vice-Roy, parce qu'il deuoit receuoir sa part des nouveaux Esclaués, à sçauoir de huit vn. Il estoit assis dans la Salle d'Audience, avec les pieds croisez, comme icy les Tailleurs quand ils travaillent, sur vn banc

large, couuert d'un tapis bleu. Il auoit dans sa main vn éuantail de plumes. Son habit estoit vne longue robe de soye rouge : & il auoit sur la teste vn grand turban artistement entre-lassé; les iambes nuës. C'estoit vn homme de bonne mine. Mais auant que de nous enuoyer luy, il estoit déjà informé, que le Cheualier Philippe de Chers estoit vn noble Cavalier, & il le prit pour son huiétième.

Après que le Bassa eut receu son droict, on nous mena au logis d'un honorable Turc, qui estoit vn des Armeurs des nauires qui nous auoient pris. Et comme nous entrâmes dans la maison, il nous demanda en langue Italienne, si nous auions mangé ce iour là; nous répondîmes que non. Alors il commanda à vn de ses Esclaves Chrestiens, de nous donner vn panier avec des raisins & du pain. La maison estoit bastie à l'Italienne; les galeties estoient de marbre blanc, tant le pavé que les piliers, & les arcades fort bien proportionnées, selon l'architecture. Nous deuions passer la nuit dans ces galleries sur le pavé, mais ieusse bien mieux aymé dormir dans l'Escuierie sur de la paille. Car comme nous n'estions pas accoustumés à souffrir vne telle incommodité, nous estions les matins roides, & comme perclus des bras & des jambes. Nous ne pouuions sortir de cette maison, que iusqu'à ce que nous fussions vendus. Nous y fûmes sept iours, attendans que quelques Esclaves Chrestiens, qui auoient esté pris auparauant nous, fussent vendus. Cependant ce Chrestien maître traître, duquel ie fais mention en

ma Relation ix. nous venoit visiter & consoler; mais nous estions déjà auertis qu'il estoit traistre. Le General Alli Pegelin, & quelques-vns des principaux Turcs, nous venoient visiter & voir pour nous acheter. Ils nous demanderent si nous auions dequoy payer nostre rançon, & qu'ils nous acheteroient, & feroient bon passage; nous répondismes vnanimement, que nous n'auions point d'argent, mais que nous espérons que les bonnes gens de nostre Pays tâcheroient de nous aider avec aumônes.

Ce fut iustement le douzième de Septembre, les Esclaves cy-dessus mentionnez estans vendus, que l'on nous mena au marché, où l'on a accoustumé de vendre les Chrestiens. Un Vieillard Inuenteur fort caduc, avec un baston à la main, me prit par le bras, & me mena à diuerses fois autour de ce marché; & ceux qui auoient enuie de m'acheter, demandoient de quel pays i'estois, mon nom, & ma profession. Sur lesquelles demandes ie répondois avec des mensonges étudiés, que i'estois natif du Pays de Dunquerque (au lieu de dire de Flandre) de la ville de Damme, & soldat de profession: ils me touchoient les mains, si elles estoient dures & pleines de cal à force de travailler; outre cela ils me faisoient ouvrir la bouche pour voir mes dents, si elles estoient capables de ronger du biscuit sur les galeres. Apres cela ils nous firent tous asseoir, & ce Vieillard Inuenteur prenoit le premier de la Bande par le bras, marchant avec luy trois ou quatre fois alentour du mar-

é, & criant, *Arrache, arrache* : ce qui veut dire, *Qui offre plus*. Le premier estant venu, on le mettoit de l'autre costé du marché, & on commençoit vn nouveau rang.

Cependant qu'on vendoit les premiers de nostre route, i'estois iustement assis entre mes compagnons, Monsieur Caloen & Renier Saldens : lequel nonobstant cette action tragique, dans laquelle nous estions, disoit avec vn grand soupir : *C'est aujourd'huy Ducas à son Village en Flandre, si nous estions là, nous boirions de bon vin, & nous mangerions des truffes avec nos bons amis*. Je luy répondis : *Tous sommes à cette heure dans vn icy Ducas*. Ce que ie n'auois pas encore acheué de dire, que le vieil Inventeur me prit par le bras, me faisant marcher, comme il auoit fait les autres, & criant, *Arrache, arrache*. J'entendois plusieurs personnes qui offroient de l'argent, sans entendre toutefois ce qu'ils disoient. Je demanday à vn vieil Esclau, combien ils offroient ; il me dit : *Celuy-là offre 100. paratons, & celuy-là 200. & à la fin le marché fut fait pour deux cent paratons*.

Celuy qui m'auoit acheté, estoit vn Renegat appellé *Saban Gallan*. Mais comme le Bassa a droit de retrait, nous fusmes encore vné fois tous menez deuant le Bassa, portant les marques sur nostre chapeau en chiffre, combien nous estions vendus, en presentant au Bassa le droit de retrait, lequel nous prit nous trois, à sçauoir Monsieur Caloen, Renier Saldens, & moy, disant qu'il estoit bien informé que nous estions riches, & Caua-

liers. Mais nonobstant cette qualité qu'il nous attribuoit, on nous mena dans l'Eſcurie de ſon Palais, où nous nous trouuaſmes deux cent cinquante Eſclaues, pour la chior-me de ſa galere. Nous fûmes en cette Eſcurie vingt & vn iour; où nous receûmes pour noſtre ration chaque iour deux pains.

C'eſtoit alors la fin du mois de Septembre, & le temps que les galeres font la derniere courſe de l'année. Les Eſclaues qui eſtoient avec nous, faiſoient leur petit matelotage pour s'embarquer. On diſtribua par ordre du Baſſa à chaque Eſclaue cinq aulnes de toile, pour faire vne chemiſe & vn caleçon de galere. Je receus ma part comme les autres; ce qui me vint fort bien à propos: car ie n'auois qu'une chemiſe ſale déchirée, & pleine de vermine. Le iour que les Eſclaues ſe denoient embarquer, il vint dans noſtre Eſcurie cinq ou ſix garçons Apprentiſs Barbiers, qui commencerent à raser le poil & la barbe aux Eſclaues vogueurs des galeres. Quand ils furent tous rafez & ajuſtez, le Capitaine de la galere, & le Maiſtre d'hoſtel du Baſſa vinrent dans l'Eſcurie, & firent entrer tous les Eſclaues de ce lieu dans vne cour ou iardin avec vn biller, & là commencerent à diſtribuer les Officès d'autant de bogauants, poſtices, terce-iols, &c. Et quand ils eurent leur nombre complet, nous eſtions encore vingt Eſclaues nouueaux de reſte. Ce que voyant le Capitaine, il dit au Maiſtre d'hoſtel en paſſant deuant nous: *Laiſſons cette canaille en terre, ils ſont encore ſauuages.* Je vous aſſure que cette in-

repour ce coup là nous estoit tres-agreable. La galere du Bassa partit ce mesme iour en compagnie de trois autres galeres. Cependant nous demeurâmes dans l'Escurie avec des Esclaves malades, incapables & superflus. Je fis de la toile, que j'auois receuë, vne chemise assez bien taillée pour m'en seruir, mais touchant le caleçon ie ne sçauois par où commencer. Ce que voyant vn Cavalier Portugais aussi Esclave, il me dit: *Mon amy, ie vois bien que vous n'estes pas Tailleur de vostre metier*: en disant cela il donna trois ou quatre *spros* (petite monnoye de ce Pays-là) à vn autre Esclave, qui coupa, & fit mon caleçon.

Le Bassa ayant esté bien informé que nous n'estions pas Cavaliers, ny riches, comme on le soit, à sçauoir nous trois, Monsieur Caloen, le sieur Saldés, & moy, il nous fit mener en la salle d'Audience, où estoit present le General Alli Pegelin, qui nous dit: *Chrestiens, ie vous en achetez, du Bassa, mais à grand prix*. De là il nous enuoya à son logis, où estoient 10. femmes Esclaves Chrestiennes, pour seruir femme. Mais on ne les void pas souuent, à cause qu'elles sortent fort peu du logis. Il y avoit encore dix ou douze Esclaves Chrestiens pour seruir à la maison, & quarante garçons de neuf ans iusques à quinze, qui ne pouuoient sortir du logis, de peur d'estre enleuez par les Turcs: car pour Alli Pegelin nostre Patron, il auoit la reputation d'estre ennemy du peché abominable. Et il tenoit ces garçons par ostentation, comme en la

Chrestienté les grands Seigneurs tiennent des Pages, des Lacquais & des Estaffiers.

Nous fumes enuoyez de là au Bain de nostre nouveau Maistre, c'est la place destinée pour le logement & la demeure des Esclaves des galeres. Ce Bain estoit vne rue de sa maison, la qualité duquel & sa situation ie décriray en peu de mots: Premièrement il auoit l'entrée étroite, & on venoit dans vne grande voûte, qui receuoit sa lumiere telle quelle par quelques treilles d'en haut, mais si peu qu'en plein iour, & à midy, dans quelques tauernes dudit Bain, il falloit allumer des lampes. Les Tauerniers sont Esclaves Chrestiens du mesme Bain & ceux qui viennent là pour boire, sont des Corsaires & des soldats Turcs, qui s'amusent là à boire & à faire des pechez abominables. En haut c'est vne place carrée entre des galeries de deux étages, & entre ces galeries il y auoit aussi des tauernes & vne Eglise de Chrestiens, capable de tenir 300. personnes pour entendre la Messe. Le haut est plat avec vne terrasse à la mode d'Espagne. Nous estions là cinq cent cinquante Esclaves Chrestiens, appartenans tous à nostre Patron Ali Pegelin: sans toutefois qu'il donnast à personne aucune chose à manger. La seule consolation que nous auions estoit, que chaque iour nous pouuions durant trois ou quatre heures chercher nostre vie; de sorte que chacun se preualoit de son industrie, comme vous pourrez voir clairement en ma Relation xvi. où ie monstretay que la nécessité est mere de la diligence.

Me reservant pour cette Relation, ie conteray
 eulemēt icy, ce qui m'arriua la premiere nuit
 que ie fus dans ce nouveau logis. Je ne sçauois
 où me ranger pour dormir, & comme ie ne
 connoissois personne, ie m'en allay au soir
 avec vne couuerture, que i'auois receuë au lo-
 is du Bassa, en haut sur la Terrasse du Bain.
 Ce lieu me sembloit la place plus propre sans
 incommoder personne: car ie n'y auois au-
 cune connoissance.

Estant prest de me coucher, vn Esclaue du
 Bain, Cheualier de Malte, & son compagnon,
 François de nation, commencerent à me
 demander ce qu'il y auoit de nouveau dans
 la Chrèstienté. Et comme i'estois occupé à
 leur raconter des nouuelles, i'entendis en bas
 dans la place vn Gardien, (vous deuez sçauoir
 que les Gardiens sont ceux qui ont soin de ce
 que les Chrestiens font) qui cria à haute voix,
 que le lendemain tel nombre d'Esclaues
 deuoit aller travailler à la pointe du jour; &
 avec cela le Gardien se retira fermant le Bain.
 Si tost que la porte fut fermée, ie vis vn vieil
 Renard Esclaue, Italien de nation; avec vn
 grand fardeau d'habits de toile & de laine,
 des chemises, vne payelle de cuire, vn pot
 de cuire, & tels autres meubles; qui com-
 mença à crier: *Arrache, arrache.* Je deman-
 day à ce Cheualier Esclaue ce que cela signi-
 fioit; il me répondit: *Comme nostre Patron*
ne donne pas à manger à ses Esclaues, la plus
grand partie d'entre eux viennent de ce qu'ils déro-
bent, & tous les soirs on vend le butin de ce
leur lxx.

Le lendemain le Soleil n'estoit pas encore leué, quand le Gardien entrant au Bain commença à crier *Surfa cani, à baso canalla*; c'est à dire, *Leuez vous, chiens, en bas canailles*; (ce fut là le bon iour) aussi tost il nous fit marcher vers vn faux-bourg appelé *Baboloet*, où nous trouuâmes tous les outils pour faire des cordes; & sans demander si nous sçauions le métier, il nous falloir travailler. Mon cōpagnon Renier Saldens & moy, nous deuions tourner la roüe; ce que nous fîmes à toute force & diligence, parce que le Gardien crioit continuellement, *Forti, forti*; & nous pensions que cela signifoit viste, & en Franco (c'est le langage commun entre les Esclaves & les Turcs, & aussi entre les Esclaves d'une nation à autre, c'est vn langage meslé d'Italien, d'Espagnol, de François, & de Portugais; autrement il seroit impossible de commander à leurs Esclaves: car en nostre Bain entre 350. Esclaves on parloit vingt deux langages) *Forti* est à dire *doucement*: & comme par son cry il n'obtenoit pas ce qu'il vouloit, il vint à grâds coups de bastō nous enseigner ce que c'estoit à dire que *Forti*. Nous fîmes ce métier cinq ou six iours, & comme ie n'estois pas accoustumé à faire ce travail, retournant au Bain, ie m'en allay coucher fort fatigué en haut sur la terrasse. Ces deux Cavaliers François cy dessus mentionnez, émus tant de pitié (me voyant ainsi ajusté) que de leur courtoisie, me demanderent si ie voulois prendre place dans leur petite chambre, pour dormir à couuert. Ce que j'acceptay de tres-bon cœur, & ie

permis depuis dans leur chambre, ou pour mieux dire, retraite. Et ie me fis vn lit de paille de quatre bastons qui seruoient de piquets, avec quelques cordes entrelacées en forme de treille.

Après que les cordes furent faites, on nous fit apprendre vn autre métier, mais beaucoup plus pénible pour ceux qui ne sont pas accoustumés au travail; à sçauoir à estamper le bled dans vn mortier de pierre. Je faisois ce métier avec vn travail incroyable, & peu d'auance, à cause du peu de forces que j'auois, & que le Gardien connoissant, me dit: *Chien de tu es, laisse cet ouvrage, tu es encore trop jeune.* Quand le bled estoit estampé, on le mettoit dans des sacs, & par malheur il tomba quelque bled sur la teste; ce que voyant le Gardien, il me dit: *Pilla esse cani*, Pren cela chien; mais parce que ie n'entendois par son langage, ny que vouloit dire *pilla*, il me donna trois ou quatre coups de baston sur mon dos si serré, que le sang estoit aux marques; & j'estois en chemise. Le bled estant dans les sacs, il faisoit charger à chacun vn sac sur sa teste, mais ie n'eus pas marché quatre ou cinq pas ainsi chargé, que le sac à faute de forces commença à glisser de ma teste, & le Gardien m'assista à remettre le sac, & pour remercement de son assistance, il me donna trois ou quatre coups de poing dans le visage, & si fort, que le sang me sortit de la bouche & du nez. Ce qui me forçoit (nonobstant l'impossibilité) de porter ma charge. Mais le malheur fut, quand j'eus marché encore quelques

pas, de l'effort que ie faisois, l'éguillette de mon haut de chausses rompit, tombant avec le sac à terre. Alors me voyant dans cette extrémité, & craignant les coups, j'accorday mon éguillette le mieux qu'il me fut possible, & à la faueur & par l'assistance des bonnes gens qui passoient, ie remis le sac sur ma teste, marchant iusques au logis d'Alli Pegellin nostre Patron, où estant arrivé, ie tombay encore vne fois à terre, estant si las & si fatigué du travail, qu'à peine me pouvois-je remuer.

Mais quel remede? le plus grand travail commençoit seulement, à cause qu'on devoit porter ces sacs quarante degrez en haut dans vn grenier, ce qui m'eust esté absolument impossible. Mais comme le bon Dieu connoist les forces des hommes, il permit que mon Compagnon Renier Saldens, qui estoit beaucoup plus fort & plus robuste que moy, ayant déchargé son sac, & descendant les degrez, me trouua au pied de la montée dans vn pauvre équipage, à sçauoir à terre, plein de sang, de sueur, & de poussiere, & enfin presque mort; & le Gardien, qui me menassoit fort & ferme. Ce Renier Saldens homme resolu au possible, dit au Gardien: *Ne voyez-vous pas que cet Esclave est malade?* Et avec cela il prit mon sac, & le porta en haut. On peut iuger aisement combien cet œuvre d'amitié & de misericorde me fut agreable.

L'ouurage pour ce iour là estant acheué, ie retournay au Bain fort triste avec Renier Saldens, qui pour me consoler, me mena dans

ne taverne du Bain. Car il faut ſçauoir que
 Renier Saldens , quand nous fuſmes pris,
 auoit caché cinq ou ſix piſtoles. Il fit tirer vn
 acon de vin , & apporter à manger ; ce qui
 e couſte rien , car en payant le vin on ne
 compte pas dauantage , ſi on a mangé ou
 non. Et comme nous eſtions empêchez à
 boire & à manger pour me refaire aucune-
 ment, mon autre compaignon Monsieur Ca-
 loen ſuruint. Il auoit toute cette iournée
 mené vn mulet chargé de biſcuit du logis du
 Patron à la marine , & comme à Alger les
 rues ſont fort étroites & fort ſales , & que la
 couſtume y eſt, quand on paſſe avec quelque
 mulet ou chameau chargé, on crie *belec*, c'eſt
 à dire, *Gardez vous*. Il eſtoit arriué , que no-
 tre nouveau Mulecier ne ſçachant pas la
 couſtume, fit culbuter vn Turc dans les rues
 ſales, le Turc ſe levant , & faſché outre me-
 ſure, tira ſon couſteau , (car les Turcs dans
 les Villes portent de longs couſteaux, comme
 on fait icy des épées) mais par bonheur il ſe
 encontra quelques Turcs qui parlerent
 pour Monsieur Caloen, dirent au Turc qui
 eſtoit tombé: *Que voulez vous faire, ne voyez
 vous pas bien que ce Chreſtien eſt encore ſau-
 uage, & qu'il ne ſçait pas encore la couſtume ?*
 Ils l'appelloient *ſauuage*, parce qu'il auoit
 encore ſes habits Chreſtiens à l'Eſpagnol: &
 cet habit eſt mal propre à vn Eſclaue, parce
 qu'on iuge par là qu'il eſt nouuellement
 venu.

Nous paſſâmes ce ſoir là, racontans l'vn à
 l'autre les auantures qui nous eſtoient ſur-

uenus le mesme iour, & voyans que nous deuions iournellement trauailler sans auoir du Patron vn morceau de pain, & que pour dérober nous n'auions ny assez de hardiesse, ny d'adresse pour celà: car ce métier a besoin de pratique, & principalement dans vn lieu où l'on trouue tant de larrons, ce qui fait que chacun se tient sur ses gardes. Le Cheualier Philippe de Cherf, que le Bassa auoit vendu à nostre Patron, Monsieur Caloen, Renier Saldens & moy, nous nous résolûmes d'aller chez vn Marchand Italien appelé Francisco Capati, residant à Alger, & luy demander 75. patagons, à condition que nous luy en ferions payer cent à Anuers, le iour ensuiuant nous mismes nostre resolution en execution: de quoy le Marchand fut content, à condition que nous demeurerions caution l'vn pour l'autre, & vn pour tous *in solidum*. Et nous receûmes à bon compte chacun quatre patagons.

Le lendemain nous deuions honer les Vignobles à la maison de plaisance du Patron, ce qui est vn grand travail; & reuenant à la Ville ie formay vn petit discours au Gardien, luy disant que i'estois maladif, & de peu de force, & s'il me vouloit d'oresnauant employer aux ouurages moins penibles, que ie luy donnerois (en recompense de cette courtoisie) quatre Reaux par mois; ce qu'il m'accorda, mais à condition que ie luy donnerois vn mois d'auance, ce que ie fis res-
volontiers. Il me dit: *D'oresnauant vous porterez quatre grands pots d'eau de fontaine au*

ogis du Gardien Bassa, c'est à dire le Gardien
 majeur. Car comme nous estions 550. Escla-
 ves appartenans à vn Maistre, il y auoit
 cinq ou six Gardiens. T'estois extrêmement
 aise avec cet Office nouveau. La femme de
 ce Gardien Bassa estoit vne Noire, neāmoins
 tres-bonne: quelquefois elle me donnoit vn
 morceau de pain ou vne écuellée de potage,
 mais celà se faisoit quand elle deuoit lauer,
 ou bien quand ie portois le pain au four: c'é-
 toit la recompense pour mes seruices extra-
 ordinaires. Je fis cet Office quelques iours
 fort à mon aise. Mais comme il est tres-dis-
 cile à la ieunesse de souffrir les bons iours,
 & l'oisiuereté sans se debaucher, il arriua vn
 iour que ie portois mon pot ordinaire à
 l'eau, le versant dans le *tinaga*, (c'est vn grand
 pot de terre, où l'on garde la prouision d'eau
 pour le ménage) il entra dans la maison vne
 femme Turque avec vne Esclauue Chrestien-
 ne, Angloise de nation; ie luy demanday si
 elle vouloit boire vn trait de vin d'Espagne
 avec moy. Je ne scay si la femme du Gardien
 auoit apperceu ou entendu cela: le iour sui-
 uant ie fus reformé, & depuis ce iour là ie
 deuois travailler avec les autres Esclauues, en-
 tre lesquels mon métier estoit de seruir les
 maisons.

Je m'estois peu à peu accoustumé à cette vie.
 C'estoit durant le mois de Decembre, au
 temps que les Corsaires Turcs se tiennent
 sur la coste d'Andalousie, scachans fort bien
 que les vins & les fruiets en ce temps-là se
 transportent par les Nauires Anglois &

Hambourgeois. Il arriva qu'au même temps les Corsaires Turcs auoient pris vne Fregate faite à Dunquerque, appelée la Perle, qui venoit de Malaga. Je n'osois pas aller à la marine, à cause que j'auois esté à Malaga & à Dunquerque, de peur d'estre reconnu. Le mesme soir que cette prise ou butin arriva, vn Esclau d'Anuers me vint trouuer, qui me connoissoit par mon propre nom, parce qu'il estoit sur nostre nauire quand nous fumes pris, & il me dit, qu'avec cette derniere prise & butin Dunquerqueois, il estoit venu vn Gentil-homme, qui luy auoit demandé s'il ne connoissoit point deux Esclaves Flamans, l'vn d'eux appellé Monsieur Caloen, & l'autre Monsieur de Aranda. Sur quoy ie le priay & l'auertis, qu'il ne les demandast pas sous ces noms là; parce que ces personnes auoient changé leurs noms, & estoient icy connus & appelez entre les Esclaves Iean vanden Berghe & Iacques van Zeveren. J'allay incontinent (non sans crainte d'estre connu) communiquer cette nouuelle à mes compagnons, sçauoir au Cheualier Philippe de Cherf, à Monsieur Caloen, & à Renier Saldens, & nous resolûmes d'aller parler au Patron touchant nostre rachat, deuant que d'estre connus: car nostre Patron Allé Pegelin croyoit tousiours que le Cheualier Philippe de Cherf estoit quelque Prince, & nous ses Seruiteurs: mais nous trouuâmes qu'il falloit auant que de parler à nostre Patron, nous informer de ce nouvel Esclau, si on se mettoit en deuoir en

Espagne de nous racheter, & pour luy recommander aussi qu'il ne parlât à personne de nous, ny de nostre qualité.

Quelques iours apres ce nouvel Esclaue fut vendu à nostre Patron, & mené à son logis avec les autres garçons, car il n'auoit encore que l'âge de seize ans, & estoit fort beau. Le luy fis dire par Matthias Perez, qu'il vint le iour d'apres à neuf heures du matin sur la terrasse du Bain, sous pretexte de venir à la Messe: car, comme j'ay dit, ces garçons ne pouuoient sortir du logis. Le iour & heure assigné, ie trouuay ce nouvel Esclaue sur la terrasse du Bain, qui me voyant dit, *Monsieur ie suis triste de vous voir en cet estat.* Le luy respondis, *Lenard,* (car il s'appelloit ainsi) *ie vous prie de ne me point appeller icy Monsieur, mon nom est Jacques van Zeueren;* alors il commença à me raconter, comme en Espagne entre nos amis on sçauoit déjà le malheur qui nous estoit arriué, & qu'il n'y auoit que quinze iours que quelques Flamans mes amis de Malaga auoient beu à la santé, des compatriotes qui pourroient estre sur les Galeres d'Alger. Au reste ie luy recommanday de ne pas reueler qui nous estions, luy promettant de l'assister autant qu'il me feroit possible. Mais comme il connoissoit que j'auois moy mesme besoin d'assistance, il me donna trois ioyaux qu'il auoit sauuez, appelez en Espagnol *Camascas*, de la valeur en tout de dix ou douze écus: disant que ie les vendrois ou mettrois en gage à ma volonté pour m'aider à soulager ma misere.

Ce que ie fis, les engageant pour dix escus, qui estoit leur plus grande valeur. Cet argent nous vint fort à propos, car les 75. paragons que nous auions receus du Marchand Italien, estoient dépensez, & le Marchand n'auoit pas encore auis que la lettre de chège pour Anuers fût payée. Mais cet argent frais augmentoit beaucoup nostre courage, & aussi nostre credit aux tauernes du Bain, où il y auoit de bon vin d'Espagne du dernier butin que les Turcs auoient fait; raison pour laquelle nostre Bain estoit tous les iours plein d'yurogues Turcs, & de Renegars Esclaues Chrestiens: mais seulement ceux qui auoient de l'argent. C'estoit continuellement, comme dit Theophile, vne Kermesse de Flandre. Il se commettoit mille impertinences causées par l'yurognerie. Et comme nostre Patron estoit Armeur de ces Nauires Corsaires qui auoient pris ces deux Nauires qui venoient de Malaga, chargez de vin, desquels il est parlé cy-dessus, l'on employoit 32. Esclaues de son Bain pour décharger le vin de ces Nauires, & pour leur recompense ils auoient des Tauerniers Chrestiens, qui achetoient le vin, vn paragon de chaque pice. Car les Turcs ne peuvent pas boire ny vendre du vin; le boire est toleré, mais non pas de le vendre.

Ces 32. Esclaues estoient des élens, & on les employoit aux ouurages les plus pénibles. C'estoient tous bogauands. Cette troupe est appelée *la Carauane*, dont la moitié, estoient Russes ou Moscouites, & les autres

estoyent Espagnols ou Italiens. Ils auoient traüaillé quelques iours à décharger ces deux Nauires; & ayant gagné vne bonne piece d'argent, ils retournoient sur le soir au Bain tous yutes & saouls comme des bestes. Les seize Russes firent vne querelle aux seize Espagnols & Italiens, & sans contester d'auantage ils commencerent à se battre de telle furie, que le Gardien qui est touiours à la porte, l'entendit, lequel vint incontinent démenteler cette querelle à grands coups de baston, de sorte que les combatans furent contraints de se retirer. Il estoit tard, & le Gardien alla faire la reueüe, pour scauoir si tous les Esclaues estoient au Bain, donnant en mesme temps les ordres pour le lendemain, comme de coûtume. Celà fait, il se retira, fermant la porte apres luy. Je me promenois par hazard sur la terrasse du Bain, & aussitost que la porte fut fermée, ces Espagnols & Italiens se rassemblerent en place marchande; & l'un d'eux alla à la retraite ou petite chambre des Russes ou Moscouites, les saluant avec cette harangue, *Chiens, Heretiques, sauuages, ennemis de Dieu, le Bain est à cette heure fermé, Et le Gardien enuoye dire, si vous auez le courage de combattre, sortez de vostre trou, Et nous verrons au ieu qui aura belle amie.* A peine auoit-il acheué sa harangue, que les seize Russes & Moscouites se mirent en place, commençans aussitost la mêlée, & les Espagnols & Italiens receurent réponse de leur ambassade à coups de baston, car ils n'auoient point d'autres armes que

leurs mains ; mais en vn instant, comme l'on dit, *furor arma ministrat*, quelques bancs & tables deuant les tabernes, & quelques échelles qu'ils trouuoient à la main, furent conuertis en armes, épées, piques & mousquets, se défendans genereusement. Ce combat (principalement du soir) causa vn si terrible bruit & tintamarre, que vous eussiez proprement dit, que c'estoient deux armées qui combattoient dans vne campagne large & ouuerte. L'auantage de la bataille sembloit estre égal, & les blesez aussi, étendus sur la place, que ie croyois estre morts. Ils demeurèrent en cet estat, iusques à ce que l'obscurité commença à gagner le dessus, neanmoins ny l'vn ny l'autre party, ne faisoit semblant de vouloir abandonner la place ; à la fin vn Religieux Prestre, qui demouroit au Bain, & qui estoit assez bien-aimé de tous, vint au lieu de la bataille avec vne chandelle de cire à la main, faisant tout ce qu'il pouuoit pour les appaiser & separer, leur disant qu'ils estoient tous Chrestiens, nonobstant la difference de Religions ; & si iamais le Patron venoit à sçauoir leur menée, que les coups de baston ne leur manqueroient pas. Avec cette remontrance la bataille cessa, appellant incontinent les Chirurgiens ; car il y en auoit cinq ou six au Bain, qui appartenoient au Patron : lesquels sur le champ commencerent à penser les blesez. On croyoit que tout cela se passeroit, sans que le Patron en eût des nouuelles ; mais parce que le combat auoit duré long-temps,

& auoit fait grand bruit, le Patron l'ayant entendu de son logis, vint incontinent au Bain avec des falots & des lanternes, accompagné de quatre ou cinq Gardiens garnis de bastons & de nerfs de bœuf. Alors il commença à s'informer de ce qui s'estoit passé: mais ceux qui auoient combattu comme des Lions, se cachèrent comme des Renards. Nonobstant cela le Patron par son exacte recherche, attrapa vn de la bande Espagnole, & le fit dépouiller tout nud, le faisant tenir par quatre Esclaues, par les mains & par les pieds, le ventre contre terre, & luy fit donner cent coups de baston sur le dos & sur les fesses: avec quoy la colere du Patron se passa. Les autres combatans se cachèrent encore mieux qu'auparavant, craignant trop les miches du Conuent de nostre Patron.

Il y auoit six mois que nous estions à Alger, retenu suffisant pour auoir receu réponse de Flandre. Nous allasmes ensemble Monsieur Caloen, Renier Saldens, & moy, trouuer le Patron à son logis, nous luy baisasmes sa robe ou la manche de sa chemise (Reuerence Turquesque) & portant la parole, ie luy dis, comme il y auoit tant de temps que nous estions à Alger, croyans qu'il seroit informé de nostre pauüreté, & que nous auions entendu qu'il auoit fait accord avec quelques-vns de ses Esclaues touchant leur rachapt, à condition qu'ils iroient dans vn nauire qui estoit au port prest à faire voile à Linorune en Italie, & qu'ils demeureroient

là dans la prison iusques à ce que leur rançon fust payée (car le grand Duc permettoit alors telle chose) nous luy demandasmes ce qu'il desiroit auoir. Il nous répondit: *Combien voulez vous donner?* Le repliqué: *Il plaira à vostre Seigneurie de demander: car peut-estre que vostre Seigneurie nous estime tant, qu'il n'y auroit pas d'apparence d'aucun accord.* Alors il dit, apres auoit vn peu songé: *Donnez 2000. patagons à Liaourne, ou 1500. icy.* Cela m'est impossible, luy dis-je: car ie suis vn pauvre soldat, parsant i'ayme mieux demeurer Esclaue dans Alger, que de mourir en prison à Liaourne. Le plus que ie sçauois donner, seroit 500. patagons à Liaourne. Sur quoy il me répondit: *Vous offrez trop peu. Ie dois pour le present sortir de la Ville pour quelques iours (comme de fait il estoit vray, car son cheval y estoit prest) nous en parlerons à mon retour.*

Ces mots me donnerent vne grande consolation, car il me sembloit que nostre Patron ne trouuoit pas mon offre fort étrange. Avec cette réponse nous retournasmes au Bain. Et nostre Patron partit avec les Esclaves de la Carauane, pour leur faire couper du bois à fabriquer vne Galere l'année prochaine. Au mesme temps nous deuions travailler à vne maison que nostre Patron faisoit bastir sur le plus haut de la Ville: car vous deuez sçauoir que la Ville d'Alger est bastie sur le penchant d'vne haute montagne, & la place où l'on bastissoit cette maison, estoit si difficile, que pas vn mulet chargé n'y pouuoit mon-

et en façon quelconque. De sorte qu'il fa-
loit porter à bras tous les matereaux en
haut; c'estoit alors le 18. de Février de l'an
1641. Le Gardien nous menoit à l'ouvrage
comme de coustume, mais avant que de
sortir du Bain j'auois recommandé au Che-
ualier Philippe de Cherf, qu'il prist le soin
de nous faire trouuer à nostre retour quel-
que porage. Il faut observer que ce Cheua-
lier estoit excusé du travail, à cause qu'il
estoit estropié.

Cependant que nous trauaillions, deux
Turcs vinrent au Bain, & demanderent trois
Esclaues Dunquerqueois, appelez Jean Ba-
ptiste Caloen, Emanuel de Aranda, & Renier
Saldens: mais il n'y auoit personne qui con-
nût ces Esclaues. Ils montroient vne attesta-
tion en Latin: Et comme les Esclaues Espa-
gnols sont communement Mariniers, ils
disoient que l'attestation estoit en Flaman,
les Esclaues François disoient que c'estoit
Anglois. Les deux Turcs commencerent à se
fâcher, & dirent: *Appellez vn Papas* (c'est
à dire vn Prestre, ou quelque Gentil-hom-
me) *car au País de Dunquerque les Papas &*
les Gentils-hommes parlent communement ce
langage, & non pas la canaille comme vous
autres. Ainsi les Esclaues Espagnols & Fran-
çois iugeoient que cette attestation deuoit
estre écrite en Latin. Alors ils appellerent
incontinent vn Esclaue Brabançon, appelé
par nom de guerre, *François l'Estudiant*, parce
qu'il auoit étudié à Louvain. Il écriuoit des
lettres pour les Esclaues Dunquerqueois, com-

me vous verrez en ma Relation xvi. Il leur l'Attestation, & nonobstant que nous eussions changez nos noms par les signes du temps & du navire auquel nous fumes pris, il jugea soudain que nous devions estre ces trois Esclaves Chrestiens que les Turcs cherchoient. C'est pourquoy il leur répondit qu'il nous connoissoit tres-bien, & que nous estions Esclaves dans ce mesme Bain, mais que nous estions au travail.

Or Monsieur Caloen & Renier Saldens, comme ils ne craignoient pas tant les coups que moy, s'estoient enfuis de l'ouvrage, & s'estoient cachez dans quelque coin du Bain, & y passoit le temps à jouer aux cartes; ce François l'Estudiant les trouva, & leur dit, qu'il y avoit deux Turcs en bas qui venoient de Dunquerque, & qu'ils avoient des lettres pour eux; Monsieur Caloen & Saldens coururent incontinent en bas, où ils trouverent les deux Turcs, qui leur presenterent la lettre, qui estoit du pere de Monsieur Caloen. Il fut extrêmement aise, & les Turcs aussi, à cause qu'ils nous trouvoient tous à Alger: car le contract que ces Turcs avoient fait avec nos parens, estoit en telle forme, qu'ils nous devoient delivrer en quelque lieu de la Barbarie que nous fussions. Apres cela ils conduisirent Monsieur Caloen & Renier Saldens au logis du Turc Barber Assan, beau-pere de Mostafa Ingles, qui estoit à Bruges en prison avec quatre autres, pour estre changez contre nous trois. La mere & l'ayeule de Mostafa estoient fort aises de

sçauoir qu'il estoit encore en vie, & qu'il pourroit bien-tost reuenir en sa patrie.

Iusques à cette heure ie ne sçauois rien de tout cela: car ie demeuray à travailler iusques à ce que le Gardien donnast la permission à chacun d'aller chercher sa vie. I'auois bon appetit: car c'estoit apres midy; tellement qu'esperant trouuer quelque potage chez le Cheualier, en suite de nostre accord (comme dit est) sortant de l'ouurage, ie courus droit au Bain, & en y entrant, ie rencontray François l'Estudiant qui me dit: *Jacques, j'ay de bonnes nouvelles pour vous, c'est que vous n'estes plus Esclau. Car il y a deux Turcs venus de Dunquerque, & Monsieur Caloen & Saldens sont sortis avec eux. Ayant de telles & si agreables nouuelles, & si inpreueuës, peu s'en fallut que ie ne tombasse par terre, confessant en effect que ie n'auois plus faim. I'allay incontinent chercher mes deux compagnons avec les Turcs, que ie rencontray tous quatre dans la rue. Si-tost que Monsieur Caloen m'appetcent, il dit au Turc: Voicy nostre troisieme compagnon Emanuel de Aranda. Ie demanday incontinent aux Turcs comment se portoit mes parent: ils me dirent que ma mere ne sçauoit encore rien de mon malheur, & que mon frere se portoit bien. Ils vinrent avec nous au Bain, & dirent au Gardien qu'il ne nous fist plus travailler, parce que nous estions libres.*

Nous passâmes le reste de ce iour là en grande réjouissance, beuant avec nos compagnons sur ces bonnes nouuelles; mais nous

nous souuenions fort peu du Prouerbe qui dit: *joye dans la maison, douleur & tristesse à la porte.* Le lendemain nous estions resolus de continuer à nous réjouyr, comme le soir précédent. Mais sur le midy vn Iuif vint au Bain, par ordre de la femme d'Alli Pegelin (laquelle sçauoit tout ce qui se passoit) pour nous dire que le Bassa vouloit parler à nous: On nous mena deuant luy; il nous commanda d'entrer dans vne petite retraite du Palais, où estoient quelques garçons Chrétiens & Esclaues; nous fûmes bien en ce lieu enniron deux heures sans sçauoir pourquoy, ny ce que le Bassa nous vouloit. A la fin nous apperceusmes venir le Maître d'hostel avec vn baston à la main, disant fort rudement: *Chiens, qui de vous autres a écrit à vostre Pays pour auoir des Turcs?* Sur quoy nous répondîmes, que personne n'auoit écrit au Pays, mais que nos parens auoient fait cela sans que nous l'eussions sçeu. De laquelle réponse il fut fort fâché, & donna quelques coups de baston à Monsieur Caloen & à moy, disant: *Je viendray encore cette nuit vous couper le nez & les oreilles.* Sur quoy Saldens répondit, *Patience;* & pour sa réponse il receut quelques coups de baston aussi bien que nous, & nous dit: *Vous n'échapperez pas ainsi comme vous pensez, vous n'estes pas Esclaues d'Alli Pegelin, mais du Bassa, & vous n'auex esté que prestez à Alli Pegelin, & le Bassa ne veut pas des Turcs pour vostre rançon, mais il faut de l'argent.*

C'estoit vne querelle d'Alleman, comme

On dit, inuentée par la malice de la femme d'Alli Pegelin en l'absence de son mary: car il y a vne loy generale par toute la terre, qui est sous l'obeïssance du grand Seigneur, que chaque Turc, de quelque condition qu'il soit, moyennant qu'il soit soldat, peut affranchir quelque Chrestien que ce soit, pourueu qu'il paye ce qu'il a cousté, en iurant par la teste du grand Seigneur, que c'est pour deliurer vn autre Turc de l'Esclauage des Chrestiens. Mais le Bassa donnoit pour exception sur cette loy, que cela ne se deuoit pas entendre sur les Esclaves, parce qu'il representoit le grand Seigneur, qui n'estoit pas sujet à ces loix. Vn iour apres, nous écriuîmes vne lettre à la grand'Mere de Mustafa en Espagnol (car elle estoit Morisque chassée avec les Moriscos au temps du Roy Philippe troisième) par laquelle lettre nous luy fîmes entendre tout au long ce qui s'estoit passé dans cette nouuelle prison, & qu'elle se souuint que son Neveu estoit entre les mains de nos Parens, & que l'on vengeroit sur luy l'iniure & le tort que l'on nous faisoit. Cette lettre mit la Vieille en grande peine; tellement qu'elle vint incontinent parler à la femme du Bassa, la priant instamment qu'elle ne voulût pas permettre qu'on nous maltraitast. Dequoy la femme du Bassa l'assura, dont la Vieille nous fit donner auis, afin que nous ne craignissions plus, & aussi de peur qu'elle auoit que nous n'écriuissions en Flandres pour faire maltraiter les Turcs qui y estoient en prison.

Alli Pegelin n'estoit pas encore de retour de son voyage, & cependant nous estions referrez au Palais du Bassa, sans que personne de dehors pût venir chez nous : ce qui pourtant secrettement se faisoit quelquefois. On nous donnoit chaque iour pour ration deux petits pains : mais nous auions le bonheur, que le Dépensier du Bassa estoit François de nation renegat, qui auoit esté Laquais de Monsieur Chamois, c'est le Cheualier de Malte cy dessus mentionné ; & parce que ce Dépensier sçauoit que i'auois grande connoissance avec le mesme Monsieur Chamois au Bain d'Alli Pegelin, & que nous auions quelques mois dormy dans vne mesme retraite, il nous donnoit chaque iour quelque chose, comme de l'huile, des figues, du tabac, ou quelque autre chose pour manger. Je vous puis assurer que nous endurâmes icy la plus grande misere de tout nostre esclauage : car, comme i'ay dit, nous dormions dans vne petite chambre avec dix ou douze garçons, qui estoient pleins de vermine, & quoy que nous employassions toute la journée à nous nettoyer, vne heure apres apres nous en estions aussi bien pourueus qu'auparauant.

Le Maistre d'hostel du Bassa se promenoit toujours avec vn baston dans la main, & il y auoit toujours quelqu'un qui deuoit estre battu pour son diuertissement. Le seul contentement que nous auions, estoit, que tous les Esclaves que le Bassa auoit pour sa huietième, venoient la premiere nuit dor-

mir chez nous, devant qu'on les enuoyast au Bain du Bassa; & comme il y auoit iournellement beaucoup de prises, & par consequent, de nouveaux Esclaves, nous sçauions tout ce qui se passoit en toute la Chrestienté.

Après auoir esté dans cette misere dix-huict iours, nostre Patron Alli Pegelin reuint à la Ville d'Alger. Les deux Turcs qui estoient venus pour nous mettre en liberté, l'allerent incontinent saluer, & luy remonstrenterent comme ils estoient sept Turcs échangez pour nous trois Chrestiens, qui payeroient ce que nous auions cousté. Sur quoy Pegelin répondit, *J'ay achepté mes Esclaves pour gagner, & non pour les changer contre des Turcs. A quoy ils disent: Nous sommes de pauvres soldats. De plus vous sçauex, nostre Priuilege conformément aux Loix c'est pourquoy nous vous supplions d'accorder nostre requeste.* Alli Pegelin entendant leurs raisons, leur dit: *Je sçay tres-bien le Priuilege & les Loix; mais un de vous autres est riche, & celuy là ne doit pas iouyr de ce Priuilege, parce qu'il n'est pas Turc, mais seulement Morisco, & né dans Alger. Et celuy qui est né dans la Ville d'Alger au temps susdis, ne peut estre soldat. Car vous deuez sçauoir que les Turcs tiennent les Citoyens d'Alger pour suiez, les ayans subjugués par force, à cause qu'ils se sont voulu renolter. Ainsi on ne les admet pas pour soldats, & ils sont par consequent incapables de iouyr du Priuilege. Mais si vous voulez sçauoir mon avis, vous aurez les trois Chrestiens, sans qu'il vous en couste beaucoup,*

Et moy j'auray satisfaction. Ce conseil fut fort agreable aux deux Turcs. Alors Alli Pegelin donna pour expedient, que ces deux Turcs au nom de leurs quatre compagnons prisonniers en Flandre, iroient accorder avec la Mere & grand'Mere de Mostafa Ingles, (C'estoit le More né d'Alger, qui ne pouuoit iouyr du Priuilege) qu'entre eux six ils acheteroient les deux Chrestiens, à sçauoir Emanuel Aranda, & Renier Saldens. Et que la Mere & grand'Mere de Mostafa, acheteroient Jean Baptiste Caloen.

Ce conseil fut trouué bon des Turcs, qui le mitent aussi tost à execution. Ils allerent trouuer la grand'Mere de Mostafa, & luy dirent qu'ils estoient tous pauvres; neanmoins qu'ils auoient resolu entre eux six d'acheter les deux Chrestiens, & qu'elle, à cause de ses richesses s'obligeast d'achepter le troisiéme, à sçauoir Jean Baptiste. La grand'Mere de Mostafa accepta cete condition, faisant de cela vn petit contract forifié à leur mode Turquesque. Ils allerent auertir Alli Pegelin, qu'ils acceptoient la condition susdite, & luy demanderent ce qu'il vouloit auoir pour Emanuel de Aranda & Renier Saldens. Ils furent d'accord à cinq cent paragons pour eux deux. La grand'Mere de Mostafa alla trouuer le mesme iour Pegelin, & luy raconta le mal-heur de son fils, qui estoit en esclauage chez les Chrestiens, & qu'il n'y auoit autre moyen pour le deliurer, qu'en rendant vn Esclaue Dunquerqueois en bien payant. Pegelin répondit, *Si vous voulez,*

avoir un Esclave Dunquerqueois, ie vous en donneray un pour vous obliger. Elle répondit: *Je le veux bien payer; mais ce doit estre un appelé Jean Baptiste Caloen.* Pegelin répondit (en faisant l'étonné) *Jean Caloen! celui-là est proche parent du Roy de Dunquerque, & partant il doit couster six mille paragons.* La Vicille entendant cette réponse fut toute étonnée, & sans rien repliquer s'en retourna à son logis, nous faisant dire qu'Alli Pegelin demandoit six mille paragons, qu'elle n'auoit pas tant d'argent, & qu'ainsi elle ne voyoit aucun remede pour obtenir nostre liberté, si ce n'estoit que nous voulussions contribuer à cette somme. A quoy nous répondismes par le mesme messenger que nous ne voulions pas contribuer vn denier, & que si elle ne vouloit pas nous racheter, qu'elle nous laissast mourir, mais qu'elle se souuint que son fils mourroit aussi en Flandre, veu qu'il estoit au pouuoir de nos Parens.

Pendant que cette affaire s'accommodoit; il s'écoula neuf semaines & trois iours, que nous estions au Palais du Bassa en grande misere, en crainte, & en inquietude. A la fin la Mere de Mostafa s'accorda avec Alli Pegelin touchant le rachat de Monsieur Caloen pour 1400. paragons, à condition que cet argent se payeroit auant que Baptiste Caloen partist d'Alger. Avec cet accord nous sortismes hors du Palais du Bassa. Quand ie me pûs promener par les rues, ie crûs estre en liberté apres tant d'ennuy, tant de crain-

te d'estre mal traité , & tant de misere.

La premiere nuit Monsieur Caloen alla coucher chez la grand'Mere de Mostafa Ingles, Renier Saldens & moy nous allasmes au logis d'un Turc, qui nous avoit delivrez, appellé *Cataborne Mostafa*. Il demouroit dans vne fondouque (c'est vne grande maison où beaucoup de soldats demeurent ensemble, comme en Flandre les baracques) qui estoit un beau bastiment avec ses quatre Galeries en quarré, & haut de quatre étages, chaque soldat avoit là sa chambrette, nettement entretenüe par les garçons: car presque tous les soldats ont un garçon, ou Chretien, ou renegat Esclave pour se servir. Nostre nouveau Parron Cataborne Mostafa nous traita ce soir là tres-bien, selon la commodité de sa bourse, & nous fit ses excuses, disant qu'il n'estoit pas cause que nous avions esté si long-temps au Palais du Bassa. Le lendemain Renier Saldens alla prendre son domicile chez un Turc principal, appellé Mahomet Celibi Oiga: le neveu duquel estoit un des cinq Turcs de nostre échange.

La Mere & la grand'Mere de Mostafa Ingles plaignoient l'argent qu'elles avoient payé pour Monsieur Caloen, luy disant tous les jours par des paroles injurieuses, afin de le contraindre à payer la moitié des 1400. paragons. D'autre part nous pressions les Turcs, tant qu'il nous estoit possible, pour avoir nostre liberté, conformément à l'accord fait en Flandre. Sur quoy ils disoient (& non sans raison) que c'estoit les mettre

en danger de perdre leur argent, & en hazard que leurs compagnons ne reuinissent, pas : car le contract qu'ils auoient fait en Flandre avec nos parens, estoit conceu en cette sorte, que les Turcs nous deuoient au plûtoſt enuoyer en la terre des Chrestiens, apres nous auoir trouué. C'est pourquoy nous fuſmes contraints de faire avec eux vn nouuel accord, qu'ils dôneroient la liberté à vn de nous trois, lesquels s'obligeroit d'amener les cinq Turcs restans en Flandre, à Ceuta ou à Oran en Affrique, Villes qui appartiennent au Roy d'Eſpagne, & les deux autres de nous trois demeureroient en ostage.

Celà eſtant fait, la reſolution fut priſe ſur moy pour venir en Flandre, & de m'enuoyer avec les Galeres Corſaires d'Alger, qui me mettroiēt en terre à la coſte d'Eſpagne. Mais mon mal-heur voulut qu'un Roy Barbare appellé *Bennali* Tributaire du Royaume d'Alger ſe reuolta, & cette guerre ciuile fut cauſe que le Baſſa pour defendre le Païs, auoit meſme beſoin des Galeres, de ſorte qu'ils ne pouuoient cēt Eſté aller en courſe à la coſte d'Eſpagne comme de couſtume. Au meſme temps il y eut vn nauire de Liourne preſt à retourner & à faire voile, & noſtre compagnon Saldens qui deſtoit autant que moy ſa liberté, ſçeut ſi bien faire avec les Turcs, & auſſi avec Monsieur Caloen, qu'il fut élu pour aller au Païs-bas : & s'embarqua dans ce nauire de Liourne. I'eſtois extrêmement triſte en le voyant partir, & ſongeant que ie deuois encore demeurer ;

mais les grandes promesses qu'il me fit de retourner bien-tost, & d'amener avec luy les cinq Turcs, me donnoient de la consolation. Ce qu'il effectua en son temps, comme ie diray cy-apres.

Nous le laisserons voguer à la misericorde de de Dieu & des vagues vers la Patrie tant desirée. Quant à moy ie demeuray chez mon nouveau Patron Caraborne Mostafa. Et encore qu'il ne fust qu'un pauvre soldat, j'auois bon temps avec luy : car il me disoit souvent, *Emanuel, ne soyez pas melancolique, imaginez vous que vous estes mon Patron, Et que ie suis vostre Esclave.* Je mangeois avec luy, & du mesme plat, estant assis à son costé les iambes croisées à la mode Turquesque. Il aymoit à faire bonne chere, & me disoit souvent: *Emanuel, n'ay-je pas raison de faire bonne chere, car ie n'ay ny femme ny enfant: Et quand ie viendray à mourir, le Bassa sera mon heritier, suivant la custume de ce Pays?* Je luy disois, *Ouy, vous faites comme un sage homme doit faire, Et vous avez raison de vivre à vostre aise :* car ie ne pouois parler autrement, à cause que ie beuvois & mangeois avec luy. Mais ces paroles ne plaisoient aucunement à un garçon renegar, qui le seruoit, gardoit l'argent, & lauoit le linge; enfin ce garçon faisoit l'office de femme dans sa famille, & murmuroit sans cesse, en disant: *Vous dépensez tout, Et il y a encore tant de iours auant que la paye vienne : par ma foy, vous devriez estre honteux de vous enyurer iurnellement, ce n'est pas là la vie d'un vray*

Turc: neantmoins mon Patron menoit toujours la mesme vie.

Vne fois estant yure comme de costume, il eut quelque querelle avec vn Bulcebas (c'est à dire Capitaine d'Infanterie) & entr'autres iniures il l'appelloit *Chrestien*. Le Bulcebas sur ce fit ses plaintes, & on mit mon Patron en prison, & à la premiere assemblée de la Duvvane, c'est comme chez les Chrestiens, le Conseil, ou proprement, comme les Allemands disent, la *Guemine*, mon Patron fut condamné d'auoir cent coups de baston sur les fesses, & outre cela d'aller servir en campagne contre le Roy Bennali pendant six mois. I'estois fort triste pour le malheur de mon Patron, qui me dit: *D'orénavant vous irez demeurer chez Mahomet Celibi Oiga; j'espere avec l'aide de Dieu, qu'auant mon retour vous serez en liberté, & si j'auois de l'argent, nous le partagerions à nous deux*. Je luy répondis: *Patron, ie connois vostre bonne volonté & vostre pauvreté, ie vous baise les mains, vous remerciant autant qu'il m'est possible, du bon traitement que j'ay receu en vostre maison*. Il me dit, *Quand vous serez en Flandre, saluez de ma part tous vos Parens, & principalement vostre Cousin à Dunquerque, car il m'a souuent donné à boire de la bonne biere*.

Après le depart de mon Patron i'allay au logis de Mahomet Celibi Oiga, & en le saluant ie luy dis: *Cataborne Mostafa est parry pour l'armée, & il m'a enuoyé icy pour loger*. Sur quoy Mahomet me dit: *Je le ferois vo-*

loniers, mais ie n'ay pas place dans ma maison. Il disoit celà, parce que mon compagnon Saldens, quand il avoit esté logé chez luy, avoit trop familièrement parlé à sa femme, cause certaine qu'il en avoit esté jaloux. Je le priay avec grande instance, luy disant que ie ne sçauois où aller. A la fin il y condescendit, & me monstra vne petite chambre au dessus de l'Ecurie; lesquelles Ecurie & chambrette estoient entierement séparées de la maison.

Les premiers iours i'estois fort étonné de ce que la Pattone ne parloit point à moy : car elle sçauoit tres-bien la langue Espagnole, & parloit aussi Franco; puis les Femmes de ce Pays-là cherchent ordinairement l'occasion de causer avec les Chrestiens. Je pensois le cheval de mon Patron, & j'allois tous les iours chercher de l'eau à la fontaine pour le ménage, faisant celà sans aucun commandement, & ie gagnay peu à peu les bonnes graces de ma Pattone. Le matin j'allois avec mon Patron à la Boucherie, de là il m'enuoyoit au logis avec la chair qu'il auoit achetée. D'autre costé la Pattone me faisoit acheter le fruit & les herbages nécessaires au ménage. Alors la bouche de ma Pattone commença à s'ouurir, & à deviser avec moy tant & si souvent, que i'auois peut de donner quelque marcel en reste au Patron. Vne fois entr'autres elle me dit : *Chrestien, Dieu vous donne vostre liberté, dites moy, ie vous prie, estes vous pauvre en vostre Pays?* Je répondis ; *Je suis un pauvre soldat.* Elle repliqua, vous direz ce qu'il vous plaira, nean-
moins

moins vous n'estes pas comme Gregorio: c'estoit l'autre Esclaue de la maison. Il estoit natif de Galice en Espagne, & Pescheur en son Pays, il estoit lors lardinier d'un iardin qui appartenoit au Patron hors la Ville. Cet Esclaue auoit le corps propre au travail, au reste il estoit assez bien nourry suivant sa qualite.

Cette bonne femme me faisoit tous les iours beaucoup de curieuses demandes. Elle estoit grande de taille, belle de visage, & grasse, en quoy consiste la beauré d'une femme, selon l'opinion des Affriquains. Tous les matins quand i'auois pensé le Cheual, porté de l'eau, esté au marché & fait autres choses, ie demandois à ma Parrone permission d'aller à la Messe au Bain d'Alli Pegelin: ce qu'elle m'accordoit toujours. Touchant Mahomet Celibi Oiga, c'estoit vn homme fort bien fait de corps, tres bien nourry, & fort sobte en son manger & en son boire: car il ne beuuoit que de l'eau. Il estoit fort deuot en sa Religion, ou Secte. Il estoit curieux de sçauoir & d'entendre des nouuelles des Pays éloignés. Il me demandoit les façons de viure des Espagnols, & des Flamans, & si les Flamans estoient Chrestiens Papistes, voulant par ce mot signifier Catholiques, à cause que les Catholiques dépendent du Pape. Il sçauoit quelque peu la Cosmographie. Il me demandoit pourquoy le Roy d'Espagne estant si puissant, il ne pouuoit avec les forces du Royaume de Dunquerque, c'est à dite, avec les Prouinces des Pays-bas, subjuguer

les Flamans : par Flamans ils entendent les Holandois : Je luy disois que ces terres auoient esté autrefois à la Couronne d'Espagne, mais qu'elles s'estoit reuoltées.

Mon compagnon Monsieur Caloen, estoit chez la grand' Mere de Mostafa Ingles, où il estoit fort mal-traité : car estant au logis il demeuroit dans vne chambre avec quatre-vingt liures de fer à la iambe, & quelquefois il estoit à vne maison de plaisance, trois lieues hors la Ville, où il n'auoit pas à manger à moitié. Les Parens de Mostafa Ingles, qui auoient donné tant d'argent pour Monsieur Caloen, commençoient à murmurer, de ce qu'ils n'entendoient aucunes nouuelles de Mostafa, & disoient à cause de cela que le Roy de France auoit pris le Royaume de Dunquerque; & le menaçoient de luy faire payer sa rançon, en cas qu'ils n'entendissent quelques nouuelles dans quatre mois. Et comme les choses de la mer sont dangereuses & sujetes à mille fortunes, & que mon Compagnon Saldens deuoit alors estre en chemin avec les cinq Turcs, la crainte me donnoit souvent des assauts de quelque malheur arriué.

¶ Mais comme Dieu donne la medecine pour guerir les malades, ainsi en arriuoit il quand i'estois abbatu de melancolie: car ma Patronne me consoloit avec de bonnes paroles. Il y auoit six mois que ie demeurois dans cette maison, quand ie receus les premieres nouuelles de mon Compagnon Saldens par vne sienne lottre écrite de Ceuta, par laquelle

il me donnoit auis qu'il y estoit arriué avec les cinq Turcs , & que nous viendrions au plûtoſt dans la Ville de Tituan, au Royaume de Fez, pour faire l'échange, ſuivant l'accord fait à Alger avec les deux Turcs. Il m'écrivit auſſi touchant les 700. patagons que les Parens de Moſtafa pretendoient de Monſieur Caloen, que ſon Pere avoit dit qu'il le laiſſeroit plûtoſt creuer aux Galeres , que de les payer ; mais en la marge il y avoit écrit en Latin, *hac propter bene ſtare*, leſquels mots nous eſſayâmes, & donnâmes la lettre à la Mere de Moſtafa, afin qu'elle la fiſt lire & interpreter par quelques Eſclaves Flamans, ce qu'elle fit ; & comme la lettre ne faiſoit mention que de cinq Turcs, ſans les ſpecifier particulièrement par leurs noms, cette femme commença à dire que ſon fils n'eſtoit pas à Ceuta, & que Monſieur Caloen devoit liurer ſon fils, ou qu'elle le feroit brûler, ou bien qu'il payeroit pour ſa rançon 6000. patagons. Mais le meſme iour elle receut vne lettre de Ceuta écrite de la main propre de ſon fils, dont la Mere fut appaiſée, & nous tres-aiſes, eſperans qu'elle auroit entière ſatisfaction.

Mais comme le déplaiſir eſt preſque toujours l'ombre qui ſuit le contentement, à peine eut elle leu cette lettre, qu'elle fit mettre cent liures de fer à la jambe de Monſieur Caloen : diſant qu'il eſtoit cauſe que ſon Pere n'avoit pas voulu payer les 700. patagons. Mais nonobſtant cette diſgrace & traverſe nous eûmes bon courage, juſques à ce que

nous vîmes vn nauire qui n'attendoit que le vent bon pour faire voile vers Tituan, lieu destiné pour faire l'échange avec les Turcs, qui estoient à Ceuta. Et ce qui nous donnoit de la crainte, estoit que si ce nauire fût party sans nous, nous eussions esté contraincts d'attendre encore quatre ou cinq mois, auant que de trouuer vn autre embarquement.

C'est pourquoy nous trouuâmes bon de demander conseil à vn Renegat Maistre de camp reformé, appellé *Saban Gallan Aga*, estimé entre les Turcs & les Chrestiens homme de bien, iuste & sage, & aussi pour dire la verité c'estoit vn homme plein de vertus Morales, comme vous pourrez voir dans ma *xiij. Relation*. I'allay parler à luy, & luy dis : *La bonne renommée de vos vertus, tant parmy les Turcs que parmy les Esclaves, m'a fait venir icy pour vous demander conseil dans ma misere. Il me demanda qui i'estois; ie luy dis: ie suis Emanuel d'Aranda, natif de Flandre, vn de ces trois Chrestiens, qui doiuent estre changez pour les cinq Turcs pris sur la Carauelle de Barber Assan, & en suite de certain contrait que nous auons fait, il y a six mois, à Alger, vn de nos compagnons est allé en Flandre, & maintenant il est retourné iusques à Ceuta, où il nous attend avec les cinq Turcs, & conformement à ce contrait ils nous doiuent liurer à Tituan, pour effectuer cet échange; mais ils font le contraire; car apres auoir supporté de si grandes & si excessiues dépenses du voyage de nostre troisieme compagnon par l'Italie, & par la France, & qu'il a amené les cinq Turcs*

par l'Angleterre, & de là en Espagne, à présent qu'ils sont à Ceuta, comme ie vous ay dit, au lieu de nous y enuoyer, la Vieille grand' Mere de Mostafa Ingles a fait mettre les fers aux pieds de mon compagnon. Jean Baptiste van Caloen, & luy demande 700. patagons. De plus, elle veut que les cinq Turcs viennent à Alger, ce qui est directement contre nostre contrat. Sabari Gallan ayant entendu mon procedé, me dit: Je m'informeraý de vostre affaire, venez demain à la mesme heure, ie vous donneray réponse & conseil. Le lendemain à l'heure qu'il auoit dit, ie me trouuaý dans son logis, & luy demanday, le mieux qu'il me fut possible, s'il s'estoit souuenu de moy. Il me répondit: Je me suis informé de vostre affaire, & vous deuiez sçauoir que la Mere & grand' Mere de Mostafa, ne font tout cela que pour voir s'ils ne sçauroient attraper quelque argent de Jean Baptiste Caloen; c'est pourquoy gardez vous bien de promestre quelque chose, & soyez en repos. Vous partirez sans faute avec ce nauire qui est prest au port, & encore que la grand' Mere de Mostafa vous menate, cela n'est rien: car elle n'oseroit pour tout l'or du monde vous tenir icy, vous, ny Monsieur Caloen, parce que les deux Turcs & les amis des autres Turcs se plaindroient au Bassa. Je le remerciaý fort ciuilement de son bon conseil, en recompense duquel ie luy donnay vne obligation de ma main, par laquelle ie m'obligeois à luy payer la somme de 25. patagons, quand ie serois à Tituan: ce que i'ay apres accomplý selon ma promesse.

I'allay faire raport à Monsieur Caloen de cette réponse. Il estoit dans vne petite cage avec vne chaisne à la jambe, & ayant entendu que nous partissions avec le navire, qu'il sçavoit estre prest au port, le courage luy augmenta de beaucoup, & de ce que nous ne payetions pas vn denier. Pendant que ie parlois à Monsieur Caloen, la grand' Mere de Mostafa luy vint proposer, s'il vouloit donner les 700. patagons ; mais Monsieur Caloen se mocqua d'elle. Ce qui luy fit conjecturer que ie luy auois donné quelque auis, comme il estoit vray, de quoy elle estoit fort fâchée contre moy. Et le lendemain elle vint parler à ma Patrone, luy disant: *Pourquoy ne mettez vous pas les fers aux pieds de vostre Esclaue Dunquerquois, afin qu'il ne vienne plus donner de mauuais conseils à son compagnon?* Ma Patrone luy répondit: *Pourquoy feroi-je cela? mon Esclaue Dunquerquois me sert fidellement, & ainsi ie n'ay pas raison de luy mettre les fers aux pieds.*

La mesme apresdinée allant chercher de l'orge pour le Cheual, par hazard mon Patron n'estoit pas au logis, & ma Patrone eut le loisir de me conter tout ce qui s'estoit passé avec la grand' Mere de Mostafa. Le lendemain i'allay derechef visiter Monsieur Caloen, & comme i'estois empesché à raconter ce que la grand' Mere de Mostafa auoit dit à ma Patrone, cette Vieille arriva, & me dit, *Dernierement estant au logis de vostre Patron, ie parlé pour vous à vostre Patrone, laquelle sans moy vous eut mis les fers aux pieds de cent*

liures pesant. Je la remerciai de sa bonne volonté, luy disant pour réponse, que i'estois bien informé de la recommandation qu'elle auoit faite à mon égard. A cette parole elle se mit en colere, & le mesme iour enuoya vn Turc chez mon Patron, pour faire ses plaintes de ce que i'estois la cause que mon compaignon ne vouloit pas donner les 700. paragôs qu'elle preïdoit, & qu'elle le prioit qu'il me voulût mettre vne chaisne à la jambe, ou pour le moins que le Patron m'enuoyast à mon logis, pour estre mis à la cadene avec son compaignon. Ce qui fut fait à l'insçeu de ma Patrone: car ie fus pris dans la rue, & mené au logis de la grand'Mere de Mostafa, où ils m'enchaînerent avec Monsieur Caloen à vne chaisne de cent liures, me faisant marcher dans vne petite caue, où nous ne sçauions quelle fin prendroient nos affaires: car nous craignons qu'on ne nous fist promettre quelque chose à coups de baston.

Après auoir esté en ce lieu trois ou quatre heures, vn Esclau Chrestien appellé *Gregorio* nous vint visiter, lequel estant enuoyé par ma Patrone, me vint dire qu'elle estoit fort triste, & qu'elle n'auoit rien sçeu de cette affaire, & que si i'auois besoin de manger, qu'elle m'en enuoyeroit; au reste que ie pris courage & qu'il ne m'arrrieroit point de mal; Que tout cela estoit seulement fait par la grand'Mere de Mostafa, pour auoir nostre argent. Ce message de *Gregorio* nous consola beaucoup, & nous l'enuoyasmes avec vn billet au Bain d'Alli Pegelin chez vn Taurc.

nier, où nous auions du credit, pour vn flacon de vin, avec vn plat de viande. Ce qui fut fait : & comme ce Gregorio estoit enuoyé de ma Patrone, la Vieille ne luy osoit refuser de venir où nous estions.

Quand la nuit fut venuë, la Vieille nous vint voir avec les clefs de la caue, & nous dit : *Regardez, regardez bien ce que vous faites, c'est aujourdhuy la dernière nuit, demain le nauire partira pour Tituan, c'est pourquoy si vous aymez la liberté, donnez 700. patagons, autrement ie vous laisseray icy creuer comme des chiens.* Monsieur Caloen répondit : *Puis que mon Pere ne veut rien donner, & que vous auez veu la lettre, quant à moy vous sçauiez bien que ie n'ay rien à donner, partant pendez moy, si bon vous semble, mais souuenez vous que vostre Mostafa est entre les mains & au pouuoir de mon compagnon, vous le connoissez, & qu'il n'est pas pour endurer une iniure faite à ses amis & à ses compagnons.* La vieille ridée entendant celà deuint presque enragée & hors de son sens, & usant de ses menaces accoustumées, elle se retira fermant la caue apres elle.

Le lendemain (c'estoit le iour de S. André) il n'estoit pas encore iour, qu'elle nous vint dire : *Le vent est du leuant, & le nauire partira aujourdhuy, partant depechez vous de resoudre si vous voulez vous mettre en liberté.* Nous répondismes : *Enuoyez nous, si vous auez enuie de voir vostre Mostafa, sinon, nous demeurerons Esclaves.* Sur le midy deux ou trois

Esclaues Chrestiens qui deuoient partir avec ce nauire, nous vinrent voir (nous les auions apostez) pour faire les Adieux les vns aux autres. Ils demanderent à parler à la Vieille, & luy dirent : *Mademoiselle, nous auons entendu par nos compatriottes, ces deux Esclaues, que vostre fils est à Ccuta; nous partons dans vne demie heure avec le nauire pour Tituan, & de là à Ccuta: s'il vous plaist nous commander quelque chose, nous ne manquerons pas d'excuter vostre commandement.* La Vieille entendant que le nauire alloit partir, commença à crier & à tempester comme vne folle, des marteaux, des limes, pour oster les chaines, afin que mon Mostafa renienne, ô Chrestiens, pour l'amour de Dieu assistez nous à oster les fers à ces deux Chrestiens. Eux qui scauoient bien qu'il n'y auoit pas encore apparence de partir si tost, feignirent de ne la pas entendre; & nous dirent, *Adieu Compatriotes, nous ferons rapport à vostre Compagnon Saldens de l'estat auquel nous vous auons laissez, & avec cela ils s'en allerent.*

Elle comme desesperée appella ses femmes Esclaues, qui n'auoient pas le maniment du marteau; elle appella vn de ses voisins qui trauailla fort & ferme pour rompre ou défaire le cadenas, cependant nous murmurions, disans : *Par vostre auarice insatiable vous serez cause que nous demeurerons peutestre encore six mois icy, & vostre fils autant de temps à Ccuta avec les quatre autres Turcs, les amis desquels vous souhaiteront mille & mille fois au diable, de ce que vous prolongez de cette*

façon leur misere. Pendant ce discours la chaîne fut ouverte. Elle me dit : *Courez viste au logis de vostre Patron , & dites luy de ma part qu'il aille parler au Maistre du navire.* Je sçavois bien qu'il y avoit encore du temps assez , & que mon Patron estoit alors à la Mosquée (c'est l'Eglise) ie feignois d'avoir haste , & allay droit au logis remercier ma Patrone du grand soin qu'elle avoit eu de moy. Elle me dit qu'elle estoit bien-aise de ma delivrance , & de ce que j'avois la jambe hors du fer , & que j'estois en esperance de jouir bien-tost de ma liberté entiere.

C'estoit iustement l'heure & le temps que la Sala se devoit acheuer (*la Sala* c'est à dire la priere des Turcs ;) j'allay à la porte de la Mosquée attendre mon Patron , & nous allâmes ensemble parler au Maistre du navire, qui dit qu'il n'y avoit pas d'apparence de partir ce iour là , mais qu'il partiroit au premier vent favorable. Je retournay avec mon Patron au logis , faisant tout mon possible pour avoir quelque matelotage pour manger sur la mer: car ie sçavois bien que nous n'aurions autre chose à manger que du vieil biscuit. Ma Patrone me donna vn demy fromage de Malorca, & 12. ou 15 liures de biscuit blanc; Monsieur Caloen receut aussi de la mere de Mostafa quelque matelotage. Quand nous fûmes prests à partir, il survint vne autre difficulté, à sçavoir qu'un Turc devoit venir avec nous à Tiruan , qui auroit pour sa peine 50. patagons , laquelle somme ils nous vouloient faire payer; mais il fut

conclu, que nous en payerions la moitié, & eux l'autre.

C'estoit le huiſtième de Decembre, iour de N. Dame, l'an 1641. que le vent ſe tourna entierement à noſtre faueur. Je dis Adieu à mon Patron, & à ma Patrone, qui me donnerent mille bons ſouhaits : Apres celà ie m'embarquay avec Monſieur Caloen. Nous trouuâmes dans les vaiſſeaux quelques Eſclaves Chreſtiens qui alloient à Tituan, pour y negocier leur liberté, avec quelques Marchands Iuiſs & Mores. Apres que nous fuſmes tous embarquez, on tira vn coup de Canon pour ſignal que les Fermiers du tol vinſſent viſiter le Nauire, & principalement pour voir ſi les Chreſtiens qui eſtoient rachetez, auoient payé le droit : car encore que le Patron ſoit ſatisfait, auant qu'un Chreſtien puiſſe partir, il doit payer vn tantième. Apres qu'ils eurent viſité le nauire, ils retournerent avec l'eſquif à la Ville, d'où ils donnerent le ſignal que le nauire partiroit, parce qu'ils ne peuvent entrer dans la Ville iuſques à ce que le nauire ſoit en mer. Et celà ſe fait, afin qu'ils ne déroben point d'Eſclaves.

Nous commençâmes donc noſtre voyage avec vn vent fort favorable iuſques à la malheureuſe place, Cabo de Tenes, ſituée à trois lieues d'Alger. J'appelle cette place malheureuſe, parce que l'Empereur Charles le Quint en l'an 1541. le 17. d'Octobre y perdit par tempeſte vne bonne partie de ſes Galeres & Nauires, ce fut quand l'entreprife d'Alger

manqua. Icy le vent devint entierement contraire. Ce qui nous obligea de retourner d'où nous estions venus ; & le lendemain nous arrivâmes à Alger fort tristes. Je retournay chez mon Patron Mahomet, dont luy & sa femme aussi me donnerent la bienvenue. Nous fûmes là encore quelques iours avant que le vent fût bon. Et nous nous embarquâmes pour la seconde fois. Le vent nous fut fort favorable, tellement qu'en trois iours nous passâmes les Isles de Frumentera & Yvica, & nous vîmes la coste de Valencia. Mais en vain: car au bout de huit iours nous fûmes bien-heureux de pouvoir retourner derechef à Alger, où nous arrivâmes le 19. de Decembre.

Ceux de la Ville voyans retourner ce Navire, crurent qu'il avoit acheué son voyage, & qu'il estoit déjà de retour ; mais ils furent trompez. L'estois fort las de ce voyage, & bien degousté de la mer, à cause que nous avions esté entre nous seize Chrestiens huit iours & huit nuits enfermez dans la chambre de la prouë longue de neuf pieds, & large de sept. Et entre ces seize Chrestiens, il y en avoit de malades qui nous incommodoient beaucoup. Et tout bien considéré, ie m'étonne comment nous ne sommes point devenus tous malades, parce que durant ces huit iours la tempeste ne cessa point du tout. De sorte que pas vn de nous seize durant ce temps n'alla sur le tillac pour se nettoyer de la vermine ou pour se laver ; mais nous demorâmes dans nostre cham-

brette, comme des chiens dans leur liét.

Aussi tost qu'on eut mouillé l'ancre, ie m'en allay à terre, & retournay chez mon Patron, qui fut tout étonné de me reuoir. Ie luy contray la misere où nous auions esté durant huit iours. I'estois fort triste de ce que nous n'auions pas sçeu auancer nostre voyage. Mais le rafraichissement en terre me donnoit quelque consolation. D'ailleurs i'estois fort aise de voir les solemnitez que les Turcs font quand ils celebrent leur Pasque, qu'ils appellent Pasque de *Ramadan* car ils ont de différentes Pasques. Et l'année de deuant que i'estois à Alger, ie n'auois rien veu de toutes ces solemnitez : car au temps de Pasque i'estois enfermé dans le Palais du Bassa, d'où ie ne pouuois sortir, comme i'ay dit cy-dessus. Cette Feste dure huit iours. Elle est célébrée avec grande pompe & réjouissance: hors la Ville se fait tous les iours des caualcades & des ieux à cheual, que l'on appelle en Espagnol *luego de Cagnas*. Et les Enfans des Turcs se font tirer dans de petits chariots de triomphe, & les Esclaves Chrestiens seruent de Cheuaux, qui sçauent ce que l'on leur doit donner. Il y en auoit quelques-uns qui durant ces huit iours gaignoient quinze ou seize paragons. Les autres Esclaves Chrestiens vendoient aux enfans des bagatelles, comme on fait en Flandre aux Kermesses. D'autres auoient leur petite table à triser, où ils sçauoient aussi attraper l'argent des enfans, & chaque iour il y auoit des ieux de luito, auquel ieu i'ay veu

des Mores fort adroits; & la plus grãde partie celebroit la Pasque à s'enjurer, (quoy que ce soit directement contre le commandement de leur Alcoran) à boire du vin, & du brandevin, en faisant bonne chere avec vñ tres-grand appetit. Car ils ieûnent vn mois devant leur Pasque, à quoy ils sont sujets seulement de iour. Ce Carême, ou pour mieux dire, ce ieûne, est si rigoureusement obserué, que si on sçauoit que quelqu'vn eût mangé vn morceau pendant le iour, on luy verseroit du plomb fondu dans la bouche, selon leurs loix; mais de nuict il leur est permis de manger. Et pour les auertir qu'ils doivent manger, ils font marcher & sonner le Tambour toute la nuict par toutes les rues. Cette Pasque est aussi fort agreable aux Chrestiens; car comme l'on donne en Flandre le iour du nouuel An vne étrene, ou quelque chose aux seruiteurs & aux seruanres; de mesme les Turcs font le iour de Pasque de Ramadan quelque gratification; & les trois ou quatre premiers iours on ne fait travailler aucun Esclaue.

Après auoir veu toutes ces solemnitez, le vent demeura roûjours contraire iusques au 14. de Ianuier 1642. que nous nous embarquâmes pour la troisieme fois. A peine eûmes nous quitté le port que le vent deuint tout contraire. Mais parce que nous estions retournez deux fois, & que quelques Turcs s'estoient mocquez de nostre Maistre, disans qu'il ne sçauoit pas son mestier, l'appellans ignorant & bouvier, nostre Maistre irrité de

ce reproche iura que quand il s'embarqueroit vne autre fois, il ne retourneroit plus à Alger, sans auoir acheué son voyage, encore qu'il deüst demeurer vn an sur la mer. Le vent nous fut entierement contraire, de sorte que vous eussiez dit & iugé proprement que Neptune estoit ialoux & enuieux de nostre liberté. Neanmoins nous louyâmes, esperans le vent bon. Le huitième iour nous fûmes deuant Oran; c'est enuiron à quarante lieuës d'Alger.

Cette mesme nuit les Turcs qui faisoient la garde sur le Nauire, découvrirent en mer deux autres Nauires, qui suiuoient le nostre continuellement. Le Maistre de nostre Nauire & ses gens craignoient que ces deux Nauires ne fussent Chrestiens. Mais le iour estant venu, l'on apperceut que c'estoient deux Corsaires d'Alger: l'vn estoit l'Admiral, appelé *Amer Arrais*, natif de Dunkerque. Nostre Maistre leur demanda s'ils n'auoient point veu de Nauires Chrestiens; ayant répondu que non, nous poursuivîmes nostre chemin. Et quatre iours apres nous mouillâmes l'ancre deuant Tremesen, où nous déchargeâmes quelques marchandises. Plusieurs Marchands aussi demurerent à terre: à sçauoir des Iuifs & des Mores, qui estoient venus en nostre Nauire. Tremesen estoit autrefois vn puissant Royaume, & le Roy d'Alger estoit son Tributaire. Mais aujourd'huy il est Tributaire d'Alger, & le Bassa d'Alger met à Tremesen son Caja, (c'est son Lieutenant.) Ce Royaume est des det-

nieres limites du grand Seigneur : car c'est en cet endroit que commence le Royaume de Maroc & de Fez. Le grand Seigneur est confederé avec ces Roys. Mais nonobstant cette confederation les Roys de Fez & de Maroc font souvent la guerre à ceux d'Alger, sans violer toutefois la confederation; comme ceux d'Alger font aussi souvent la guerre à ceux de Thunis, sans que le grand Seigneur se mesle de ce que font les Bassas. Et ces deux Royaumes sont à luy. Ils n'estiment pas faire la guerre, quand on ne prend pas des places d'importance.

Après avoir demeuré trois iours sur l'ancre devant Tremesen, le vent nous vint saluer du Levant, dequoy nous avions besoin. Nous commençâmes d'avancer nostre voyage, singlans en pleine mer avec le vent en poupe, tellement, que nous nous éloignâmes en peu d'heures de Tremesen. Et comme plusieurs Marchands Juifs & Mores estoient demeurez à terre à Tremesen, nous estions presque autant de Chrestiens que de Mores & de Turcs sur nostre Navire. Il est vray qu'il y avoit encore vingt trois Juifs sans les Turcs. Et comme nous autres Esclaves, avant que de nous embarquer la troisième fois, avions resolu à Alger de nous rendre Maistres du Navire, & de tuer tous les Turcs, si l'occasion s'en presentoit, comme nous avions esté deux fois embarquez, nous avions à ce sujet épié toutes les occasions. Et voyans celle-cy fort à propos, nous nous résolûmes d'effectuer nostre

entreprise. Nous auions pour cela aussi quelques preparacions. L'Entrepreneur estoit vn Espagnol, qui dormoit sur le tillac avec sept autres Esclaues Chrestiens, & nous seize nous couchions en bas dans la chambrette de la prouë, comme i'ay dit cy-dessus, mais quoy que nous fussions enfermez, avec l'assistance de nos compagnons qui estoient sur le tillac, nous pouuions secretement ouurir l'escotille, sans que les Turcs l'eussent apperceu. Mais la mesme nuit que nous pensions mettre à execution nostre entreprise, l'Entrepreneur, qui deuoit donner le signal, se negligea, ou n'eut pas assez de hardiesse. Et l'entreprise n'eut pas son effet, comme ie le dis plus amplement en ma Relation xxxiii. Apres cette nuit là, nous n'eusmes plus l'occasion: car plus nous approchions la coste d'Espagne, plus les Turcs eurent peur de perdre le Nauire, & plus de soin pour renforcer la Garde.

C'estoit le 9. de Février 1642. & nous estions sur la hauteur de Malaga. Le lendemain sur les 7. heures nous aperceusmes deux Nauires qui venoient à voiles tendues droit à nous; qui donnerent beaucoup de crainte au Maistre de nostre nauire, & aux Turcs. Car nostre Nauire ne se pouuoit excuser de passer sous leur canon. Nostre mast estoit fendu, de sorte que nous ne pouuions nautiger à pleine voile, pour gagner la mer. Ils venoient si proche, que l'on voyoit leurs pavillons Holandois. Le Maistre de nostre Nauire commanda que tous les Chrestiens

se retiraſſent en bas pour nous reſerter. Apres il fit preparer l'eſquif pour abandonner ſon Nauires, & s'enſuir avec les principaux Turcs à la coſte de Barbarie (comme apres celà m'a conté le Turc qui auoit ſoin de Monſieur Caloen & de moy.) Mais ces deux Nauires eſtans marchands, ainſi que nous le ſçeuſmes deux iours apres, n'auoient pas enuie de ſe battre ſans eſtre preſſez. Noſtre Patron eſtoit fort aïſe de voir paſſer ces deux Nauires ſans nous attaquer. Le iour ſuiuant à la meſme heure nous viſmes vn Corſaire de Sala, qui nous vint demander, ſi nous ne ſçauions point de nouuelles de quelques Nauires Chreſtiens; nous diſant que les deux Nauires Holandois, que nous auions veu le iour precedent, eſtoient des Nauires marchands, qui trafiquoiét ſur la coſte de Barbarie.

Nous auions toujours le vent favorable, de ſorte que le 12 Février de l'an 1642. ſur le ſoir nous mouillaſmes l'ancre à vne Baye ſituée à vne lieue & demie de Tituan. Il y a là vne Riuiere qui ſe décharge dans la mer: l'embouchure de laquelle ſeruoit autrefois de port aux Nauires qui venoient pour charger & décharger les marchandises de Tituan. Mais le grand pere du Marquis de Sancta Cruz, eſtant General des Galeres d'Eſpagne, rendit cette Riuiere inutile par quelques vieux Galions Indiens, chargez de pierres & de terre, qu'il fit jeter au fonds. Et celà fut fait pour empêcher les Nauires Corſaires qui incommodoient entièrement les ports & les coſtes d'Eſpagne.

Estans icy sur l'ancre nous pensions auoir surmonté tous les dangers que la fortune nous pouuoit preparer, & nous esperions la mesme nuict dormir sur terre ferme. Mais c'estoit (comme l'on dit) compter sans son Hoste : car la mer estant fort émené à cause du vent de Leuant, qui pousse la Mediterannée dans l'Océan, le Maistre du Nauire ne vouloit pas permettre qu'on mist l'esquif en mer, craignant quelque malheur. Car vous sçaurez que cette place est presque entre deux mers, ce qui caufoit vne plus grande alteration à la mer.

Nous fumes donc contraints de mettre encore deux ancres en mer : & le plus grand mal de tous estoit que nous ne pouuions engolfer la nier à cause du grand vent, & que cette Baye est comme vne demi-Lune de terre, & que le vent, qui venoit de la mer, estoit tres-vehement. Ioint que l'orage & la tempeste s'augmentoient d'heure en heure, de sorte que le lendemain il nous fut entierement impossible de desembarquer. Le Maistre du Nauire & les Turcs furent en grande peine. Et voyans que l'orage s'augmentoient toûjours, ils ne sçauoient plus quel remede apporter, craignans que les cables ne se rompiissent, & que le Nauire ne donnast contre vn rocher, & ne se rompist en mille pieces, sans aucune esperance de pouuoir sauuer personne de tous ceux qui estoient dans le Nauire.

Le Maistre desesperé de pouuoir donner aucun remede, fit appeller d'entre nous

seize Chrestiens (attendant à tout moment le naufrage) vn Esclaue Chrestien , natif de Norvveghe , appellé *Hans Maurus*, homme fort expert en la nauigation ; il luy demanda s'il ne sçauoit point de remede pour euitter ce danger evident. L'Esclaue répondit: *Si vous voulez, suivre mon avis (avec l'assistance de Dieu) ie vois encore vn moyen pour sauuer nos vies à tous tant que nous sommes icy, mais le Nauires se rompra. Le Maistre demanda : Que faut il faire pour sauuer les vies ? Il faut appresler, dit-il, la voile de la proue, afin qu'on la puisse en vn moment mettre au vent. Et il faut tourner le Nauires, pour donner à pleine voile sur le sable* monstrent la terre enuiron à la portée du mousquet de nous. *Autrement le vent nous jettera contre ce rocher tous en pieces.* Ce conseil, fut trouué bon, & l'on prepara la voile comme il auoit ordonné.

C'estoit vers le Midy que celà se faisoit, & la tempeste continuoît toujours. Ce que voyans les Turcs, comme ils sont fort superstitieux, ils dirent leur Sala avec les Ceremonies accoustumées, faisant des vœux de donner l'aumosne, quand ils seroient à terre. Mais comme ils n'apperceurent aucun miracle, ils resolurent de faire vn Sacrifice à leur Prophete Mahomet, qui est le dernier refuge des Turcs, quand ils sont en danger sur la mer. Et celà se fait de cette façon: Ils prennent vn Mouton tout en vie (c'est pourquoy les Nauires sont toujours pourueus de Moutons vifs, pour s'en seruir en

telles occasions) & s'il y a par hazard quelqu'un entre eux qui ait esté à la Meque visiter la place où est le corps de leur Prophete, celuy-là avec beaucoup de prieres & de solemnitez ridicules, coupe le mouton tout vivant en quatre quartiers & les jette aux quatre costez du Navire dans la mer. Nous autres Chrestiens, nous nous recommandâmes à la Bonté divine.

Hans Maurus. de qui j'ay parlé cy-dessus, nous dit, que la tempeste s'augmenteroit jusques à minuit, & qu'alors les cables se romproient. Il jugeoit celà par la grande expérience qu'il avoit de la mer. La nuit approchoit, & le Turc qui avoit soin de fermer l'escotille de la chambrette de la prouë, où nous estions, vint comme il avoit accoustumé. Nous le priâmes qu'en ças que le Navire s'en allast à la mercy des ondes, qu'il nous vint ouvrir l'escotille, afin que chacun se pût sauver & prolonger sa vie le mieux qu'il luy seroit possible, à la nage ou autrement. Ce que le Turc nous promit de faire. A minuit comme la Lune estoit justement pleine, le cable de nostre grand ancre se rompit, avec les deux autres ancres, à cause qu'ils n'avoient que quinze brassées de cable, & que par l'ébranlement du Navire, ils ne mordoient plus, mais estoient trainés. Alors nous nous préparâmes tous à mourir sans assistance, dans la prouë où nous estions enfermés, mais le Turc nous tint sa promesse. Il ouvrit l'escotille, en disant, *Chrestiens tous en haut, nous devons mourir tous ensemble, on*

ne pouuoit passer qu'vn à la fois par l'escotille. Ce qui causa vnetres-grande confusion : car chacun vouloit sortir le premier.

Comme ie vins sur le tillac, ie vis là vne vraye image du iugement dernier : car les Turcs estoient tous sur la poupe, crians à gueule ouuerte & à gorge déployée pour implorer l'assistance de leur Prophete Mahomet. A l'entour du grand arbre il y auoit quelques Iuifs qui prioient Abraham, Isaac, & Moysé, & nous autres Chrestiens Catholiques nous adressasmes nos prieres à Iesus-Christ, & à sa glorieuse Mere. Les autres Chrestiens reformez & Schismatiques prièrent aussi Dieu de bon cœur à leur mode. Je vous puis asseurer que le plus méchant de la troupe estoit tres-deuot. Nous fusmes dans cette misere & dans cette confusion vn bon espace de temps. Et voyans que les deux aneres n'arrestoient pas le Nauire, mais qu'ils trainoient continuellement sur le fonds, les Cables furent coupés. Incontinent on mit le voile de la prouë au vent; & le Nauire d'vne vitesse & force incroyable se tourna avec la prouë vers la terre. Hans Mauritius cria en Flaman : *Gardez vous de l'arbre, ie crains qu'il ne tombe.* Mais rien ne tomba, que dix ou douze Turcs du tillac dās la mer. Et comme le vent iettoit la mer avec tant de force en terre, ceux qui estoient tombez dans la mer, estoient par l'assistance de la mer aussi tost iettez à terre. Tout cela arriva en moins d'vn *miserere*; & le Nauire touchant

la terre creua, & presque tous ceux qui estoient dedans sauterent dans la mer, craignans que le Nauire ne se fendist. Comme ie vis que le Nauire panchoit d'un costé vers la terre, & du costé que tous sautoient dans la mer, ie craignis qu'il ne tombast avec le remuement continuel, à cause du vent, si bien que ie n'osois plus demeurer sur le tillac. Et comme le Nauire estoit fabriqué à l'Italienne, que l'on appelle *Pollaces*, lesquels ont des épaulons comme les Galeres, j'allay à un des épaulons le plus commode, d'où ie sautay dans la mer, où par bon-heur ie trouuay fonds, & demeuray debout, mais non pas long-temps. Car la mer émuë & agitée par le grand vent me renuersoit à tout moment: de sorte que ie fus contraint de nager trois ou quatre brassées. Et avec cela ie fus jetté à terre.

Ie remerciay Dieu de bon cœnr, cherchant incontinent Monsieur Caloen. Car encore que ie l'eusse veu sauter en mer, ie ne sçauois pourtant pas s'il auoit gagné la terre ou non. Luy d'autre part estoit aussi en peine de moy. Apres nous estre trouuez l'un l'autre, nous rendîmes graces à Dieu d'estre échappés de ce peril. De là j'allay chercher le Turc qui estoit venu avec nous d'Alger, pour auoir soin de nous. Je le trouuay parmy vne troupe de Chrestiens Esclaués, Turcs, & Juifs, qui se pressoient l'un contre l'autre, comme des Moutons, pour se réchauffer. Car comme nous estions mouillez, nous moutions presque tous de froid. On compta ceux qui s'e-

stoient saueez , dont plus de vingt man-
quoient ; mais peu à peu ils s'assemblerent
tous à la grande troupe, excepté deux seu-
lement , a sçauoir , vn garçon Iuif qui fut
noyé, & vn Turc à demy fol. Graces au bon
Dieu, nous estions hors du danger de la mer,
non pas hors du danger des Barbares , qui
font leur demeure le long de cette coste en
grand nombre. Et s'ils eussent sçeu nostre
mal-heur, & que le Nauiere eut deû donner
à terre , ils fussent assurément accourus en
foule, pour dérober tout ce que nous auions,
& pour nous tuer sans aucune misericorde;
mais le Maistre de nostre Nauiere enuoya in-
continent deux Turcs, qui sçauoient le che-
min de Tituan , à vne lieue & demie de là,
qui auertirent le Gouuernement de nostre in-
fortune, & luy demanderent quelque assi-
stance contre les Barbares.

Tout cecy arriva à minuiet , lors que nous
estions mouilleez & que nous mourions de
froid. Mais par bon-heur vn des Turcs qui
aymoit le Tabac, auoit vn petit fusil dans vne
boüette de fer blanc, dont nous eusmes incō-
tinent du feu , & allumasmes ce que nous
trouuions à la main , bastons, tonneaux , &
semblables choses que la mer auoit iettées
en terre. Nous passasmes cette nuit le mieux
qu'il nous fut possible. Au point du iour les
Barbares vinrent de loin regarder s'il n'y
auoit rien à dérober : mais comme nous
estions 70. personnes, ils n'oserent pas ap-
procher. Ioint que ceux de la Ville de Ti-
tuan vinrent incontinent avec vne quantité
de Che-

de Cheuaux pour emporter à la Ville la marchandise que nous auions sauuée. Le Gouverneur de Tituan vint en personne avec vne Compagnie de vingt Cheuaux armez à l'Afriquaine, avec de longues lances.

Le Turc qui auoit soin de nous, loüa vn Cheual pour luy, & pour son bagage, c'est à dire, le reste de ce qu'il auoit sauué. Car comme la tempeste au point du iour commença à cesser, on déchargea le bagage des passagers: & la plus grande partie de la marchandise fut sauuée, mais mouillée & gastée. Quand on entra le matin dans le Nauire pour sauuer la marchandise, comme j'ay dit, on trouua le Turc Alli, que nous croyons noyé. Il estoit dans la chambre sur la poupe, où il auoit trouué vn flacon de Brandevin du Capitaine, & là s'estoit enyuré comme vne beste, sans auoir eu aucune connoissance du danger passé.

Monsieur Caloen & moy loüasmes pour nous deux vn Cheual, & le montasmes tous deux, l'vn en croupe, & arriuasmes sur le midy à Tituan. Le Iuif qui estoit avec nous, nous fit auoir vn logis pour nostre argent dans la Iuifuerie, (c'est la place où tous les Iuifs demeurent.) Apres auoir esté deux iours à Tituā, il partit pour Ceuta vne Casila (c'est vne troupe de gens, qui marchent ensemble:) avec laquelle parloient aussi deux Mores, personnes de condition, qui alloient à Ceuta, pour y demeurer en ostage, afin que les Peres Redempteurs (qui alors estoient arriuez à Ceuta) vinssent

avec plus d'assurance à Tituan , pour traiter avec le Gouverneur du rachapt des Chrestiens Esclaves. Nous estions fort aises d'avoir cette occasion , pour écrire à nostre compaignon Saldens, qui devoit estre , comme nous pensions , à Ceuta avec les cinq Turcs: car il arriue quelquefois , que quand il y a du differend entre les deux Gouverneurs de ces deux places , ils n'ont aucune communication entre eux pendant deux ou trois mois.

Par le moyen de cette Casla nous écrivîmes à Ceuta (croyans que nostre compaignon Saldens y fût : parce qu'il nous avoit écrit de ce lieu là) & deux iours apres la Casla revint avec deux Peres Redempteurs de la sainte Trinité. Leur arriüée causa vne grande réjouissance, tant aux Esclaves Chrestiens, qu'aux Citoyens. Car les vns esperoient leur liberté , & les autres de l'argent. Nous allâmes incontinent saluer les Peres Redempteurs, qui nous donnerent vne lettre écrite de Ceuta par vn Gentil-homme Espagnol, appelé *Don Martin de Pernalosa*. Cette lettre estoit conceüe en ces termes: *Vostre compaignon Renier Saldens, ennuyé d'estre icy, est allé à Gilbratar pour un peu se reïouyr; mais il m'a laissé ordre pour vous pourvoir de ce que vous pourriez avoir affaire; Et comme ie vois par vostre lettre que vous desirez avoir 200. patagons, j'envoie ordre à un Marchand Maïre appelé Alli Tigarino, pour vous donner cette somme, Et le mesme Marchand sera plesige pour vous autres, afin que vous puissiez de-*

meurer dans la Ville, sans estre obligez d'entrer en la Masmore (la Masmote est vne prison dessous terre) & s'écriray incontinent à Renier Saldens qu'il venienne icy, pour faire effectuer l'échange des cinq Turcs (lesquels graces à Dieu se portent tous bien) pour vous deux.

Ces nouvelles nous donnerent vn grand contentement; mais nous auions déjà oublié que la tristesse suit immédiatement la réjouissance. Les cinq Turcs se promenoient par les rues de Ceuta, & le faisoient sur la caution des deux Marchands Mores, qui ordinairement residioient à Ceuta. Et comme nostre compagnon Saldens estoit à Gibraltar, Mostafa Ingles croyant qu'il estoit ou retourné en Flandre, ou quelque part en Espagne loin de là; écriuit vne lettre à Tivan au Turc qui nous garloit, que Renier Saldens auoit promis estant en Flandre 700. patagons pour contribuer au rachat que ses Parens auoient payé pour Monsieur Caloen; & que l'on nous mist dans la Masmore iusques à ce que nous eussions promis de payer cette somme. L'architecte de cette inuention fut Hibrain Arrais, vn des cinq Turcs, qui fit courir à Ceuta, que Monsieur Caloen & moy auions promis 700. patagons auant nostre depart d'Alger. Ce Turc qui nous garloit ayant receu cette lettre, la communiqua avec les correspondans des Parens de Mostafa Ingles, qui trouuoient à propos de nous mettre dans la Masmore, tant pour voir s'ils pourroient auoir les 700. patagons.

que pour monstrez aeste de deuoir aux Parens de Mostafa. Le Turc qui nous gardoit, nous raporta ce qu'ils auoient resolu, & nous dit qu'il n'y auoit pas de sa faute en cela. Et nous mena dans la Masmore.

C'est vne voute 30. pieds sous terre, diuisee en trois parties. La plus grande partie peut estre enuiron longue de 28. pieds, & large de 24. les deux autres parties sont moindres. Et là estoient detenus ordinairement 170. Esclaues Chrestiens. Cette prison n'a point d'autre lumiere que trois treilles qui sont en haut, au milieu de la rue: & à chacune de ces treilles il y a vn crochet avec vne corde; & quand de iour il y passe quelques Chrestiens, par charité ils portent aux pauvres Esclaues de l'eau: ou bien s'ils ont de l'argent, ils leur achètent quelque chose. Et cette corde avec le crochet sert pour devaler ce que l'on a enuie de donner aux pauvres. Le Geolier de cette prison n'y laisse entrer personne, sans donner quelque chose. Dans cette prison n'y a aucun priuë, mais les prisonniers & les Esclaues qui y sont, se doiuent seruir de pots à la mode d'Espagne: ces pots sont pendus tout alentour des murailles, ce qui sert de tapisserie & d'encens tout ensemble. Car ie vous iure que nous estions, les matins principalement, assez bien parfumez. Outre cela il n'est permis de les vider que le soir, & alors le Concierge ouure vne treille entiere, & avec le crochet on les tite en haut. Et chaque pot doit payer au Concierge vne berbe (c'est comme vn de-

my liard en Flandre) ce qui me semble estre vne grande cruauté, & tous ceux qui demeurent dans cette miserable prison, sont contraincts de coucher sur le paué : si ce n'est qu'on leur permet de pendre des carres de cordes contre les murailles, comme l'on fait aux Nauires. Mais il y a tant de monde, & la place est si petite, comme j'ay dit, que ces pauvres Esclaues couchent empaquerez comme des harengs. Ce qui cause (principalement en Esté à cause de la chaleur) tant de vermines & tant d'autres calamitez; que l'on estime presque autant de peine d'estre là, que de ramer en Galere. Nous y estions en hyuer. Mais ce qui nous incommodoit le plus estoit la nuict; quand chacun estoit rangé en sa place pour dormir: car quelques méchants garçons Mores, pour incommoder les pauvres Chrestiens, venoient jeter des ordures, des pierres, de l'eau, & autres choses par les treilles; & cela arrivoit quelques nuicts trois ou quatre fois; & cette alarme obligeoit tous ceux qui estoient couchez alentour, à se leuer: car comme ils estoient tous couchez à terre, celuy qui ne se leuoit pas vistement, estoit en danger d'estre foulé aux pieds de ses compagnons, le paué estant tout couuert de corps.

Monsieur Caloen & moy nous couchâmes dans vn trou, où nous ne fûmes point contraincts de nous leuer pour cette alarme. Et cela à la faueur que nous faisoit vn Cheualier de S. Iacques, Espagnol, appellé *Don Geronimo de Figueroa*, natif de Cordouë, aussi

Esclaue, qui nous fit grand plaisir. Il nous disoit qu'il achetoit sa table dans la Masmore, avec quatre autres Esclaues à dix reaux (simples comme l'on dit) par mois, Monsieur Caloen & moy demandâmes pour estre de la partie. Nous y fûmes receus, en payant comme les autres : & nous estions fort bien traitez, en qualité d'Esclaues, & auions à manger autant que la nature en auoit besoin, à vne table couuerte. Nostre hôte estoit vn Espagnol, qui auoit esté treize ans de suite dans cette prison, en gagnant sa vie de cette façon, & entre ces 170. Esclaues, il n'y en auoit que cinq qui auoient le pouuoir d'estre si bien traitez.

Comme nous estions dans cette misere, nostre compagnon Renier Saldens retourna à Ceuta, où il receut vne de mes lettres, par laquelle ie luy deduisois tout ce qui se passoit : & que nous estions dans la Masmore, dont estoient cause les cinq Turcs qui estoient à Ceuta, parce qu'ils auoient donné ordre au Turc, qui nous gardoit, de nous y mettre, iusques à ce que nous eussions promis de donner les 700. paragons qu'il auoit promis estant en Flandre, comme les mesmes Turcs disoient. Et pour monstrier que Monsieur Caloen & moy n'auions rien promis touchant cette somme, comme ils disoient à Ceuta, i'enuoyay aussi vne lettre en langue Turque écrite par le Turc qui nous gardoit, par laquelle il disoit que nous n'auions promis que 25. paragons pour luy : & de payer la voiture de nos personnes

sur le Nauire d'Alger à Tituan. Mais notwithstanding que ce Turc dist qu'il auoit écrit ce que dessus, & qu'il m'auoit donné la lettre ouuerte, i'écriuis neantmoins à Saldens en cette sorte: *Faites la lire & interpreter, & si vous trouuez à propos, adressez-la, mais ne manquez pas de faire enchaîner les cinq Turcs; & faites les entrer dans la Masjore de Ceuta, qui est encore plus incommode que celle de Tituan; place qu'elle est sous vn four, ce qui cause vne chaleur insupportable.*

Les Peres Redempteurs, desquels i'ay parlé cy dessus, retournerent à Ceuta sans auoir racheté pas vn Chrestien. Et la raison fut parce qu'ils n'auoient pû s'accorder avec le Gouverneur de Tituan: Car ils accordent ordinairement en cette forme; qu'ils payeront vn tiers en argent, & les deux tiers en telles & telles marchandises à l'équipollent d'autant la livre, ou la mesure, ou le nombre, en faisant voir vne monstre de toutes sortes. Et le differend fut que le Gouverneur ne vouloit pas receuoir les marchandises au prix que les Peres les estimoient. Et outre cela, il vouloit contraindre les Peres de s'obliger à racheter premierement trente Esclaves qui luy appartoient, pour la somme de deux cent ducats chacun. A quoy les Peres ne vouloient aucunement entendre, parce que tous ces Esclaves estoient ou Portugais ou François, & les Peres disoient (non pas sans raison) *Tant qu'il y aura des Espagnols Esclaves, nous ne pouuons pas racheter des Esclaves d'autres Nations: parce que les*

amiosnes que nous portons, sont données en Espagne pour racheter des Espagnols, & il est raisonnable qu'ils ayent la preference. Cela sur la cause que les Peres Redempteurs se retirerent de là sans rien faire.

Je donnay ma lettre à vn Chrestien libre, qui alloit en la compagnie de ces Peres à Ceuta, luy recommandant de la donner es mains propres de Saldens. Ce qu'il fit, en disant, qu'il nous auoit laissez le iour precedent dans la Masmore de Tituan. Ce que Saldens ayant appris, il se mit extrêmement en colere. Et comme il estoit rude & prompt au possible, ayant appris la confirmation de cette nouvelle par ma lettre, il fit incontînēt venir les cinq Turcs à la Masmore de Ceuta; & estans deuant l'entrée d'icelle il dit au Capitaine Hibraim Arrais, qui estoit vn de ces cinq, *Pilla Basso*, c'est à dire en langue Franco, *mettez-le sur la terre, & que quatre luy tiennent les bras & les jambes, pour estre batu à coups de baston sur le dos & sur les fesses: car Saldens auoit le baston à la main.* Ayant appris cette forme de iustice quand il estoit avec nous à Alger, Hibraim Arrais commença à se des-habiller en pleurant avec beaucoup de belles paroles, & les autres quatre Turcs trembloient comme la feuille sur l'arbre, de peur de passer par le mesme chemin. Tous ceux qui passoient (car cela se faisoit dans la rue) s'arrestoient pour voir la fin de cette tragedie. Entre autres spectateurs deux Marchands Turcs, qui estoient à Ceuta pour leur commerce,

passoient aussi en ce lieu, qui dirent à Saldens: *Que voulez vous faire de ces Esclaves, ne sont ils pas assez malheureux d'estre Esclaves sans estre batus?* Saldens tout en colere leur répondit: *Je veux tuer deux ou trois de ces trâitres ingrats à coups de baston, ie les ay laissé librement promener icy par la Ville: & nonobstant cette courtoisie, ils ont fait mettre mes compagnons dans la Masmore de Tituan (quoy qu'ils eussent donné bonne caution) où ils sont encore pour le present en misere, & ces Chiens se promènent icy par la Ville à leur aise, & ils ont écrit mille mensonges à Tituan, pour attrapper nostre argent par leurs malicieuses inventions contre toute sorte de Justice.*

Alors les deux Marchands parlerent avec les cinq Turcs en leur langage. Apres ils dirent à Saldens: *Ne batez pas ces Esclaves, nous donnerons icy caution, que vos compagnons sortiront de la Masmore, & viendront icy avec la premiere Casila i nous écriront demain que l'on les laisse sortir de la Masmore.* Saldens feignoit n'estre pas content avec cela, mais qu'il les vouloit batre. Nonobstant ce à la priere de quelques Capitaines de la Garnison, il se laissa induire d'aller avec les deux Marchands Turcs chez le Gouverneur, qui estoit alors le Marquis de Miranda: & Saldens, & les deux Turcs dirent leurs raisons. Apres qu'il eut ouï les deux parties, les ayant enfin mis d'accord, il écrivit vne lettre qui contenoit ces mots au Gouverneur de Tituan: *Envoyez-moy avec la premiere Casila deux Chrestiens appelez Jean Baptiste Caloen*

Et Emmanuel de Aranda, vous promettant soy de Chrestien Et de Cheualier, qu'aussi-tost que ces Chrestiens seront icy à la porte de Ceuta, ie donneray la liberté aux cinq Turcs, appelez Mostafa Ingles, Hibraim Arrais, Alli Tagarino, Rodes Mostafa, Et Mostafa Oiga.

Et comme i'ay dit cy-deuant, que les Peres Redempteurs estoient retournez à Ceuta, parce qu'ils auoient eu quelque difficulté avec le Gouverneur de Tituan, & qu'il demouroit à Ceuta vn Iuif de grande reputation pour sa richesse, qui se mesloit d'accommoder (ou bien de tromper des deux costez) le differend d'entre les Peres Redempteurs & le Gouverneur; & qu'il deuoit partir le iour suivant, on luy donna la lettre du Marquis, avec ordre de la donner es mains propres du Gouverneur de Tituan, ce qu'il fit le iour suivant à son arriuée. Et le mesme soir on nous laissa sortir de la Masmore, avec permission de nous promener par la Ville, & dehors, quand il nous plaisoit. Nous allasmes incontinent à la Iuifuerie à nostre chambre, qui auoit esté occupée pendant nostre absence par le Turc qui auoit soin de nous. Au reste, vous pourriez voir en mes Relations VII. & XIII. ce qui se passa dans la Masmore durant le temps que nous y fumes enfermez.

Nous nous promenâmes dedans & dehors la Ville avec le Turc qui nous gardoit: attendans la Casila pour aller à Ceuta. Monsieur Caloen & moy nous achetasmes chacun vn nanteau blanc, appellé en langue Moris-

que vn *Albornos*, & vn bonnet rouge, habits propres pour vn Chrestien qui a obtenu sa liberté. La plus grande partie des Esclaves Chrestiens, nous donnerent des lettres pour les adresser à leurs amis & à leurs Parens. Et comme il n'y a chose au monde qui n'ait son commencement & sa fin, le bon Dieu voulut finir nostre esclavage. Le Iuif mediateur entre les Peres Redempteurs & le Gouverneur de Tituan, ayant vuidé le differend (ou pour mieux dire trompé tous les deux) auoit dessein de partir le iour suivant, qui estoit le 23. de Mars de l'an 1642. Vne heure nous duroit vn an; nous prîmes deux chevaux de loüage d'un More, qui alloit avec la mesme Casila à Ceuta. Nous fîmes accommoder deux poulets avec du sel & du poivre, pour manger sur le chemin, & vn grand pot plein de vin.

Nous partîmes de la Ville de Tituan, accompagnés du Chevalier Philippe de Cherf, & de quelques autres Chrestiens Esclaves nos amis, iusques enuiron vn quart de lieu hors la Ville, où se rassemblerent tous ceux qui deuoient partir avec la Casila. Nous montâmes à cheval fort contents, disans Adieu à ceux qui nous auoient accompagné, qui estoient tristes de ce qu'ils deuoient encore demeurer en ce miserable estat d'esclavage. Ils retournerent à la Ville, & nous auançâmes nostre chemin ce soir là enuiron deux lieues dans vne campagne, dont la terre iusques à Ceuta n'est ny cultivée ny habitée, mais entierement deserte, quoy que le

terroir soit bon & fertile: Nous mîmes pied à terre dans la campagne; & déchargeans les mulets, trois ou quatre Turcs avec leurs coutelas couperent quantité de bois, & firent du feu. Car la nuit en ce Pays-là, aussi bien qu'en Espagne, au mois de Mars est fort froide. Chacun se rangeoit alentour du feu, & mangeoit ce qu'il auoit apporté. Nous priâmes quelques principaux Turcs de la troupe de manger avec nous, dont ils s'excusèrent, disans que les Poulets auoient esté ruez par quelque Chrestien, & que pour cette raison ils n'en pouuoient pas manger. Je jurois qu'un Turc les auoit ruez: ce qui estoit vray, car nous portions ces Poulets pour les traiter en chemin, & ie sçauois bien leurs grimaces, principalement des Marchands Turcs; s'ils eussent esté Corsaires d'Alger, ils n'eussent pas esté si scrupuleux. Apres que nous eûmes bien soupé, nous dormîmes près du feu.

Le jour suivant vne heure avant que le Soleil fut leué, nous partîmes pour Ceuta, & de ce champ, où nous auions dormy, iusques à Ceuta, nous ne trouuâmes personne, ny aucune trace que les hommes y eussent iamais habité, excepté les ruines d'une maison. Sur le chemin vn Turc étant à cheual avec son fusil ou mousqueton, tira vn Sanglier: mais comme les Turcs n'en peuvent pas manger, Monsieur Caloen leur promit deux patagons, s'ils le vouloient porter iusques à la Ville pour nous. Ce qu'ils firent tres-volontiers, le coupant en quatre quar-

tiers, que l'on mit sur les mulets. Quand la
 Casila commence à approcher d'une lieue de
 Ceura, il faut prédre vn certain chemin pour
 estre découuert de la sentinelle de la ville; &
 quand on vient par ce chemin, cela signifie
 amis. Quand nous fumes approchez enui-
 ron à deux portées de mousquet de la Ville,
 vn More dit à Monsieur Caloen & à moy:
Chrestiens demeurez icy, j'ay ordre de vous y
tenir iusques à ce que les cinq Turcs soient aussi
icy. Il n'y auoit rien à repliquer; ie donnay
 mes heures à vn Iuif qui alloit à la Ville, afin
 de seruir de signal à Saldens, sçachant bien
 qu'il connoissoit mes heures, & qu'il luy di-
 roit que nous estions là, afin que nous pus-
 sions entrer dans la ville. Ces choses se pas-
 soient sur les neuf heures du matin, & nous
 demeurâmes là iusques à trois heures apres
 midy, sans apperceuoir autre homme que le
 More qui nous gardoit: attendans les cinq
 Turcs en bonne deuotion. Nous ne pouuons
 deuiner la raison pourquoy on nous faisoit
 attendre si long temps. Mais entre trois &
 quatre heures apres midy nous vismes ou-
 uir la porte, & abaisser le pont-leuis: sor-
 tant quant & quant vne compagnie de tren-
 te cheuaux legers armez à la Moreque, gar-
 nis de lances & d'écus de cuir, qu'on appelle
 en Espagnol *Adarga*, & vn de cette troupe
 monté à l'auantage, courut la portée d'vn
 canon pour découvrir la campagne. Alors il
 mit son bonnet sur sa lance pour signal qu'il
 n'y auoit point d'embuscades. Ceux de la
 troupe ayans veu ce signal se separerent, se

meurans sur quelques auenuës. Le Capitaine de cette troupe nous souhaitoit le bon-heur avec nostre liberté : & nous dit, vostre compaignon parle avec le Gouverneur de la Ville pour vous faire entrer. En parlant à ce Capitaine, ie vis sortir de la Ville vne troupe d'Infanterie d'environ cent-cinquante hommes, laquelle troupe formoit vn petit bataillon entre les cheuaux & la Ville. Apres cela ie vis sortir environ cent Esclaves Turcs & Mores, chacun chargé de deux pesantes chaines de fer, avec vn grand pot sur le dos, & ils venoient entre le bataillon d'Infanterie & la Ville chercher de l'eau de fontaine dans leurs pots : & cela se faisoit deux ou trois fois par semaine avec la mesme vigilance, tant pour la peur d'estre surpris des Barbares, que de perdre leurs Esclaves.

Ayans veu tout ce qui se passoit, nous estions fort étonnez d'où venoit que Sal-dens tardoit tant à venir. La raison estoit que le Gouverneur de la Ville de Ceuta par sa lettre cy-deuant mentionnée, auoit promis au Gouverneur de Tituan de donner liberté aux cinq Turcs, dès que nous serions arrivez aux portes de Ceuta. Ce qu'il n'osoit pas faire en ce temps-là, parce que l'on scauoit publiquement à Ceuta, que l'on y attendoit vn Nauires de Tanger. Et si ces cinq Turcs fussent partis alors pour Tituā, assurément qu'ils en eussent donné auis aux Corsaires de cette Ville, & ainsi le Nauires eut esté en grand danger d'estre pris. D'autre part nous estions en grand peril & hazard aussi, ou

d'estre contrainsts de retourner à Tituan, d'où nous estions venus, ou bien de demeurer hors la Ville en grand danger des Barbares, qui souuent viennent sous le Canon de la Ville: mais nostre compaignon Saldens, avec l'assistance de Dom Martin de Peña-lofa, sceut si bien mener cette affaire que le Gouverneur appella les cinq Turcs, & leur dit: *Il est vray que j'ay engagé ma parole au Gouverneur de Tituan, de donner la liberté à vous cinq, aussi-tost que les deux Chrestiens seroient icy à la porse: Et maintenant qu'ils y sont arrivez, ie n'ose Et ne puis vous donner la liberté suivant ma promesse, à cause que vous sçavez qu'on attend icy un Navire richement chargé de Tanger. Mais pour monstres que ie suis un Chevalier de parole, les deux Chrestiens retourneront à Tituan, ou bien ils demeureront là dehors, iusques à ce que le Navire soit arrivé. Mais si vous estes centens que ces deux Chrestiens entrent dans la Ville, ie vous promets comme Cavalier qu'aussi-tost que ce Navire sera arrivé, ie vous laisseray aller, Et cependant ie vous declare dès à present libres.*

Les Turcs acceptierent cette condition, se confians aux promesses du Gouverneur, faisans neantmoins faire vn acte par écrit. Dont sur les quatre heures du soir, Saldens nous enuoya avertir, & qu'il nous viendroit trouver, mais qu'il devoit encore auparavant parler au Gouverneur. Et vne demie heure apres, il nous vint trouver accompagné de Dom Martin de

Peñaloza, qui l'assistoit en toutes ses affaires par courtoisie. Il est impossible d'exprimer la ioye, le contentement & la satisfaction que nous eusmes voyans nostre compagnon en bonne santé: apres la presence duquel nous auions tant de fois languy. Luy de sa part n'estoit pas moins content. Apres les embrassemens faits, tous ceux qui estoient presents nous souhaiterent le bonheur pour nostre liberté. Et nous entraîmes tous ensemble dans la Ville de Ceuta, plus contents que les Empeteurs Romains, quand ils entroient triomphans dans la Ville de Rome. Nous allâmes baiser les mains au Gouverneur: luy presentans la teste du Sanglier dont nous auons parlé: & en sortant de son Palais, les cinq Turcs nous vinrent souhaiter la bien-venue: nous desirans le bonheur pour la liberté. Ils vinrent avec nous dans nostre hostellerie, où nous les fîmes boire. Ils nous demanderent des nouvelles de leurs amis d'Alger, & nous nous racontâmes l'un l'autre nos fortunes passées. Ce fut alors que se passerent entre nous trois les plus grands contentemens & les plus grands plaisirs que nous ayons iamais eu, & que nous aurons iamais de nostre vie.

Mais, comme j'ay dit souvent, que la réjouissance & le contentement ont toujours pour ombre de leurs corps quelque chose de fâcheux, & d'incommode: nostre compagnon Saldens nous commença à raconter que l'un des cinq Turcs étant à Bruges

en prison, estoit devenu Chrestien. Nous consultaſmes entre nous l'affaire: ſçauoir ce que nous ferions en cette conjoincture. Car ſi nous diſions qu'il estoit devenu Chrestien, le Gouverneur ne le pouuoit pas laiſſer aller. Et pource qu'il auoit engagé ſa parole au Gouverneur de Tituan, ſans doute il nous eut renuoyé. Car c'estoit vn Cavalier qui entendoit bien ſon fait, touchant ce qu'il estoit obligé, quand il auoit donné ſa parole à vn Gouverneur Mahometan: & il ſe moquoit de ceux qui enseignent qu'on n'eſt pas obligé de tenir ſa parole à des gens d'autre Religion ou Secte. De le laiſſer aller, ſçachans qu'il estoit Chrestien, celà estoit contre noſtre conſcience. Nous demandaſmes conſeil à vn vieil Cavalier, qui connoiſſoit mieux le naturel des Turcs, que celuy qui avec vn bon zele ſans prudence, auoit conuerty ce Turc. Son auis fut que Saldens parleroit ſeul au Turc, & qu'il luy diroit en cette maniere: *Alli (c'estoit ſon nom) vous ſçavez, que vous eſtes devenu Chrestien en Flandre, quelle eſt maintenant voſtre intention? Au cas qu'il diſe, Je ſuis Chrestien. Et ie veux demeurer en la Foy Chreſtienne, Apostolique Et Romaine; alors Saldens luy dita: Allez chez le Gouverneur, Et dites luy que vous eſtes Chrestien, Et que vous voulez demeurer icy; Et allez dire le meſme à vos quatre Compagnons. Alors le Gouverneur en preſence de ſes Compagnons luy demandera ſ'il veut retourner à ſa Patrie; ſ'il répond que non, & ſ'il dit qu'il eſt Chrestien, il demeurera: & le*

90 CAPTIVITE' ET LIBERTE'
Gouverneur en sera déchargé. Saldens mit
cet avis à execution; mais Alli répondit qu'il
vouloit retourner à sa Patrie. C'est pourquoy
apres ce deuoir, nous quittasmes cet affaire,
& ne nous en meslâmes pas davantage.

Le 24. de Mars 1642. fut le iour de nostre
pleine liberté, sur quoy vn de mes amis a fait
ces deux Chronographes, l'vn desquels mon-
stre le iour de ma prise, & l'autre celuy de
mon rachat.

Chronicum Captiuitatis.

MENSIS AVGVSTI DIE XXII.
CAPTVS.

Chronicum Redemptionis.

MARTII XXIII. REDVCTVS
FVIT.

Le iour d'apres nostre arrivée nous allas-
mes tous trois dans la grande Eglise de Ceu-
ta faire nos deuotions : cette Eglise est ap-
pellée l'Eglise de Nuestra Señora de Africa,
& est l'Eglise Metropolitaine. Nous baissâ-
mes les mains à l'Euesque, qui estoit vn bon
Vieillard, tout son train consistoit en vn
Esclaue noir. Il demanda si nous estions
Chrestiens, (il vouloit dire Catholiques)
Nous luy répondismes, que nous estions

Catholiques, Apostoliques, Romains, & Vassaux tres-fideles de sa Majesté d'Espagne. Sur cette réponse le bon Euesque nous donna la Benediction, demeurans à Ceuta huit huit iours pour aller vers Gilbratar avec vn brigantin bien armé: car ce passage est fort dangereux. Ce brigantin estoit de quinze bancs, & sur chaque banc deux soldats pour voguer, qui auoient leurs armes prestes. Nous passâmes en quatre heures d'Afrique en Europe, non sans grande crainte d'estre encore vne fois pris des Turcs: car ie connoissois que ces soldats estoient aussi bons Mariniers, que le Maistre Anglois quand nous fusmes pris, se môstra valeureux soldat.

Mais par la grace de Dieu nous arriuasmes à Gilbratar. Nous demeurâmes là trois iours, & allâmes faire nos deuotions à vne Chapelle située à vn quart de lieuë hors la Ville: & directement où est la moindre distance entre l'Afrique & l'Europe, appelée *la Chapelle de Nostre Dame de l'Europe*, fort frequentée de tous ceux qui ont leurs Parens & amis en esclauage. Nous partîmes de Gilbratar à cheual pour Cadis, qui sont deux iournées, Monsieur Caloen & moy avec nos manteaux blancs & bonnets rouges: c'est pourquoy, sur le chemin & aux Villages où nous mettions pied à terre, tous ceux qui auoient quelqu'un de leurs amis en esclauage, venoient nous voir, pour sçauoir si nous n'auions point de lettres, ou pour le moins quelques nouvelles de leurs Parens ou amis. Estans à Cadis nous fîmes faire des

habits Chrestiens , & de là nous partîmes pour Madrid , où nous séjournaîmes deux mois tous trois ensemble.

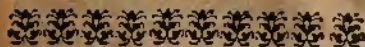
Peu de iours apres Saldens partit avec son ancien Maistre, le Marquis de Solero, pour l'armée de Catalogne ; & Monsieur Caloen & moy vinsmes à saint Sebastien en Biscaye ; & passâmes sans passeport toute la France, nous fians sur vne attestation des Peres Redempteurs , que nous venions d'esclavage. Mais nous nous disions Hollandois , sans monstrier attestation. Estans à Paris nous fusmes informez qu'à Diepe & aussi à Calais, les Gouverneurs examinoient fort rigoureusement les étrangers , quand ils vouloient passer en Angleterre. Et pour n'estre sujets à cet examen , nous nous embarquâmes à Rouën sur vn Navire Hambourgois , qui alloit en Escosse. Estans sur la mer nous dismes au Maistre que nous eussions bien voulu aller en Angleterre, luy disant qu'il nous fist mettre à terre proche de Douvres , & que nous donnerions quelque chose pour boire aux matelots qui vogueroient. L'esquif fut mis en mer : & on nous mit selon nostre desit à terre, à vne demie lieuë de Douvres ; où nous allâmes à pied. Et le iour suivant nous partîmes de là avec le Pacquet-Boot pour Dunquerque.

Ainsi donc apres diuerses fortunes & aventures j'arrivay à Dunquerque ; repassant dans mon esprit les travaux, les dangers, les belles escapades , les vaines esperances , les bonheurs, les mal-heurs, & mille autres rencon-

tres que j'auois eu durant tout le temps de mon triste voyage, alternativement agité de mon corps, mais bien dauantage de mon esprit. Et me representant les choses passées, ie n'estois pas si agité qu'émeu; cōme les vagues de la mer apres la tempeste passée, ne se peuuent appaiser en vn moment. Ainsi donc ie me sentoie tres-aise de voir les clochers de ma chere Patrie, à laquelle j'auois mille & mille fois enuoyé mes souhaits & mes soupirs, me representant la tres-douce entreueuë de mes chers amis, & de ma chere & bonne mere, à laquelle iusques à ce temps là mes Freres & Soeurs pour des raisons importantes, auoient celé ma captiuité, & mes autres disgraces, luy faisant accroire, tantost que j'estois malade, tantost d'autres choses controuuées, mais pour le moins vray-semblables. Et m'entretenant de telles & semblables pensees j'arriuy le 20. iour du mois d'Aoust de l'an 1642. en la Ville de Bruges, rendant vn millon de graces selon mon deuoir à la diuine bonté & à sa Clemence, laquelle entant de dangers, tant par mer que par terre, m'auoit conduit iusques à la porte de la Ville de ma naissance, en bonne disposition; me donnant le temps & le loisir de louer la glorieuse Mere la Vierge Marie, que tous Chrestiens doiuent inuoker comme la solide consolation des affligez: mais moy pour des raisons infinies, ie confesseray tous les iours de ma vie que ie suis particulièrement obligé, de l'honorer, de la seruir, & de luy rendre toutes les graces possibles, comme

vn Chrestien à la Mere commune de tous les Chrestiens. Et apres, suiuant le commandement de Dieu, honorer ma bonne mere naturelle, laquelle ie trouuay avec mes Freres & Sœurs. J'aurois bien de la peine à exprimer le plaisir & la joye que nous receusmes, nous trouuans les vns & les autres en bonne santé, en doutant iusques à maintenant de quel costé estoit la plus sensible ; mais comme vous auez appris par le cours de mon voyage, que le deuil & la tristesse sont l'ombre, qui suit toujours la joye & le contentement, vous le pourrez encore apprendre icy : car peu de iours apres mon retour mon Beau-frere & ma tres-chere Mere finirent leurs jours, ausquels ie souhaite le repos eternel, laissant aussi reposer ma plume, en vous remerciant, Amy Lecteur, de la peine que vous auez prise de lire mes auantures.





SOMMAIRE

DE

L'ANTIQUITE'

DE LA VILLE

D'ALGER.



A Ville d'ALGER est située en vne Prouince d'Afrique, qu'on appelloit anciennement *Mauritania Cesariensis*, à la coste de la mer Méditerranée.

Son élévation est de 37. degrez,

On ne sçait les Fondateurs de cette Ville, que par des conjectures, qui me semblent fabuleuses. Mais ce que nous en auons de plus assuré, est que Strabon, Auteur de grande autorité, traitant de la Mauritanie Cesarienne, dit, qu'en la coste de la mer Méditerranée il y auoit vne ville appelée *Iol*, qui fut rebastie par Iuba, Pere de Ptolomée, lequel changea le nom de *Iol*, en *Iol-Cesaria* & dit que cette Ville auoit vne petite Isle

deuant le Port située au 37. degré. Ce qui nous oblige à croire fermement qu'il parle d'Alger. Car au trente septième degré en la coste d'Afrique, il ne se trouue autre Ville que celle là, qui a vne Illette deuant le Port.

Il faut entendre qu'on parle icy du jeune Iuba, fils du Roy Iuba, premier de ce nom, & neveu de ce grand Boucho Roy de la Mauritanie. Ce Iuba duquel ic parle, fut pris à la bataille où les troupes de Pompée, retirées en Afrique, furent défaites par les Césariens. Et ce jeune Iuba fut amené dans la ville de Rome, attaché au Chariot de triomphe de l'Empereur, suivant la coustume des Romains. Ce jeune homme Iuba fut nourry à Rome, & s'adonna aux lettres avec tant de succès, que l'Empereur Auguste, qui succeda à Iule César, non seulement luy donna sa liberté, mais il le maria avec vne fille de Marc Antoine, & de Cleopatre, appellée Silene, Reyne d'Egypte, comme dit Suetone, liu. 1. & pour dot luy rendit le Royaume de son Pere, à sçauoir toute la Mauritanie, qui comprenoit en ce temps là les Royaumes de Matoc, Toudante, Fez, Tremesen, Oran, Tunis, Alger, Bugy, iusques à Bona, qui est vn tres-grand espace de terre fertile & riche. C'est pourquoy Plutarque dit, que Iuba auoit eu vn heureux esclauage; & (comme dit Suetone liu. 2.) Iuba pour reconnoistre le bienfait, qu'il auoit receu, & pour se conseruer les bonnes graces de l'Empereur, donna le nom à cette Ville de *Iul. Cesarin.*

C'est

C'est pourquoy l'on peut aisement conjecturer, que cette ville devoit estre en ce temps là de grande considération; puis que Iuba la choisit entre toutes celles de son Royaume, pour eterniser le nom de ce glorieux Prince Cesar Auguste: qu'il la reſtit, & y tint sa Cour, comme dit Pline au li. 5. chap. 2. Apres la mort de Iuba, Ptolomée son fils succeda au Royaume de son Pere; mais l'Empereur Caligula le fit tuër: & se fit par ce moyen Maistre de tous ces Royaumes, les diuisant en deux Prouinces, appellant l'une Mauritanie Tingitense, du nom de la ville de Tingis, aujourd'huy appelée Tanger, selon Suetone lin. 2. faisant cette ville Metropolitaine de la Prouince Tingitense; & appellant l'autre partie, Mauritanie Cesarienne: prenant ce nom de Iol Cafaria, parce que cette ville estoit Metropolitaine de cette grande Prouince. On tenoit dans cette ville les Estats, que les Romains appelloient *Conuentus Prouinciarum*, & les Gouverneurs Romains tenoient là leur residence. L'Empereur Claude, qui succeda à Caligula, fit enrichir cette ville de colonies Romaines, avec les mesmes Priuileges & Franchises qu'auoient lors les Citoyens Romains.

En l'an de Nostre Seigneur 427. Guntario & Genserico Roys des Vandales & Alans, ayant subjugué l'Eſpagne, passerent en Afrique, détruisirent & saccagerent les deux Mauritanies, & principalement ces deux Villes Metropolitaines. Et en l'an

697. les Alarbes ou Arabes détruisirent presque toute l'Afrique : mais nonobstant cette deuxième destruction, cette Ville fut toujours habitée, & cela à cause de sa bonne situation. Car la Mer bat ses murailles, & vne petite Isle, distante de la Ville d'un trait d'arbalète, luy sert de Port. Les fortifications en ce temps là estoient tres-bonnes, & le terroir tres-fertile; à cause d'une grande quantité de Fontaines qui arrosent les jardins. Ce qui fut cause que cette Ville ne manqua jamais de Citoyens. Le changement du nom de *Iol-Casaria* fut causé par les Alarbes, qui conquirent l'Afrique : car ils l'appellerent, comme on fait encore à present, *Algezir*, qui signifie *Isle*, d'autant qu'il y a vne petite Isle devant la ville, voulans dire par Algezir la Ville de l'Isle; mais comme les Estrangers ne sçauent pas bien prononcer ce mot *Algezir*, les Italiens & les Espagnols l'appellent *Argil*, & les François *Alger*.

Quand les Alarbes furent Maîtres absolus de l'Afrique, & qu'ils firent la diuision de toutes les Prouinces; la Mantitanie Cesarienne tomba en partage au Roy de Tremesen : auquel Roy ceux d'Alger payerent long-temps tribut; iusques à ce qu'Albuseriz Roy tres-puissant de Tunis, se fit Maître de la Ville de Bugy, contraignant le Roy de Tremesen même à estre son Tributaire. Le Roy de Bugy venant à mourir; il partagea ses Etats à ses trois enfans, & donna au plus jeune, qui s'appelloit *Habdul-haziz*, la ville de Bugy, faisant cette ville

comme la Metropolitaine de ce nouveau Royaume. Ce Roy Habdulhaziz fit la guerre au Roy de Tremesen; ceux d'Alger se sentans incommodés de la guerre, & voyans que le Roy de Tremesen (auquel ils payoient grand Tribut) n'auoit point de soin, ny de forces suffisantes pour les defendre; furent obligez de payer le tribut au Roy de Buggy, & ainsi ils se declarerent ennemis du Roy de Tremesen. Cette obeïssance dura iusques à ce que le Comte Pedro Nauarro l'an de Nostre Seigneur 1509. gagna pour le Roy d'Espagne la ville d'Oran, & celle de Buggy. Ceux d'Alger craignans le mesme suecez d'Oran & de Buggy, trouuerent à propos de se mettre sous la protection du grand Prince des Alarbes, appelé *Selim Eutemi*, qui auoit iouïssance dans les campagnes d'Alger. Celuy-cy vint prendre sa residence en la Ville d'Alger, pour la defendre. Ce qu'il fit quelques années, iusques à ce que les Turcs par tyrannie se firent Maistres d'Alger, comme vous verrez au discours suiuant.

Comment la Ville d'Alger a esté mise sous la puissance des Turcs.

L'Exercice ordinaire des Citoyens de la Ville d'Alger en ce temps là, estoit d'écumer la mer avec leurs batques à rames. Et cet exercice s'augmentoït de iour en iour. L'an 1492. auquel le Roy Ferdinand gagna la Ville de Grenade, grande quantité de Mores passerent tant de Grenade, que de

Valence, & Arragon en Afrique, qui auoient esté nourris en Espagne : de sorte que sçachans les chemins, la langue, & le métier de la guerre, ils ne faisoient qu'endominager avec leurs courses les costes d'Espagne, de Mayorque, Minorque, Yviça, & les autres Isles.

Dés que la Ville d'Oran fut subjuguée l'an 1509. comme nous auons dit cy-dessus, le Roy Dom Ferdinand enuoya vne puissante armée nauale, pour détruire entièrement la Ville d'Alger avec tous les Corsaires, & pour nettoyer la mer de cette nation Barbare. Ceux d'Alger voyans cette grande armée nauale, qui alloit fondre sur eux, se rendirent au Roy d'Espagne, s'obligeans à payer vn Tribut annuel : Et comme le principal sujet estoit de détruire les Corsaires, les Espagnols firent vn fort dans la Ville, où il y auoit toujours vn Capitaine avec deux cent soldats. Cette place fut toujours bien garnie, tant de munitions de guerre, que de viures, ce Fort seruant de bride aux Corsaires & aux Citoyens. Pendant que ce grand Monarque vécut, ceux d'Alger payerent leur Tribut, & supporterent patiemment l'incommodité de ce Fort, sans auoir l'assurance de murmurer seulement, iusques à l'an 1516. que ce Roy mourut.

La mort de ce Roy les fit résoudre de se defaire de leurs voisins Chrestiens, & du Fort de l'Isle, afin de ne plus payer le Tribut annuel aux Espagnols. Pour mettre leur dessein à execution, ils appellerent Aruck

Barberossa, qui estoit alors à Higit, place située sur le bord de la mer Méditerranée, distante de la Ville d'Alger, vers le Levant, 180. milles Italiennes; le supplians, comme il estoit valeureux soldat (car il estoit en ce temps là fort renommé par ses victoires) de vouloir promptement venir à Alger avec ses Turcs & ses Galleres, pour les deliurer des Chrestiens, qui les incommodoient beaucoup dans ce Fort, & qu'ils le recompenseroient dignement de son travail. Barberossa ayant reçu cette ambassade, en fut fort aise, estimant cette occasion propre pour se faire Seigneur d'Alger, & pour acquérir quant & quant de grands Estats dans la Barbarie. Il témoigna qu'il estoit fort fâché de ce que les Chrestiens donnoient tant d'incommoditez à ceux d'Alger; & répondit qu'il n'y auoit rien au monde qu'il souhaitast plus que de les deliurer de cette misere, & que dans peu de temps il les iroit secourir. Les Ambassadeurs réjouis & tres contents de cette promesse, retournerent à Alger.

Cependant Barberossa ne perd point de temps. Il enuoye dix-huit Galleres chargées de Turcs, de munitions de guerre & d'artillerie, & luy avec ses troupes Turquesques & Mores vint par terre. Selim Eutemi Seigneur d'Alger, & les principaux Citoyens estoient fort aises du prompt secours que Barberossa leur donnoit: ils allerent au deuant de luy vne bonne iournée hors la Ville; pour le saluer, pensans qu'il venoit droit à

Alger. Mais Barberossa s'excusa, disant que pour quelques affaires de grande importance il devoit premierement aller à Sargil, à 60. milles d'Italie d'Alger, situé sur la mer, vers le Ponent, promettant de retourner en bref, & de faire ce qu'ils desiroient de luy, & encore davantage. Sur ces entrefaites il s'en va avec ses troupes par terre vers Sargil, donnant ordre à ses Galleres, qui estoient déjà à Alger, de naviger incontinent vers Sargil, où estoit Car-azan, vn de ses Capitaines, qui auoit commandé quelques Nauires Corsaires de son escadre.

Mais comme ce Car-azan pensoit faire plus de profit, & acquerir plus d'honneur en commandant, que d'estre commandé, il auoit debauché quelques Nauires de Barberossa, & estoit venu à Sargil, y faisant des courses profitables sur la coste d'Espagne, par l'assistance des Mores, qui demeuroient là, presque tous natifs de Grenade, & de Valence, & ils s'y estoient retirez, quand Dom Ferdinand conquist la ville de Grenade l'an 1492. Car-azan étonné de voir si près de luy Barberossa, trouua à propos de l'aller saluer, & de luy rendre les Vaisseaux & les soldats Turcs qu'il luy auoit débauchés: se fiant que Barberossa avec cette satisfaction seroit content. Mais bien loin de cela; Barberossa sans recevoir aucunes excuses, fit en sa presence trancher la teste à Car-azan, prit tous ses Nauires, Esclaves & meubles pour butin, & les Soldats Turcs furent incorporez dans ses troupes. Et après cela il contraignit le

peuple à le déclarer pour leur Roy & pour leur Maître. Et laissant vne Garnison de ses plus fideles foldats dans certe place, il retourna avec ses troupes vers Alger; & son armée Nauale fit de mesme. Estant venu à Alger, tout le monde le congratula, & principalement Selim Eutemi, logeant Barberossa dās son Palais, luy faisant tout l'honneur, & le bon traitement, dont il se pût auiser.

Ce politique Pirate voulant faire accroire qu'il n'estoit venu à autre dessein, que pour les deliurer de la sujection des Chrestiens, le lendemain qu'il fut arriué fit faire vne tranchée, & dresser vne batterie pour battre le Fort des Chrestiens sur l'Isle. La batterie estant dressée, auant que de tirer, il enuoya dire par vn Turc au Capitaine qui y commandoit, que s'il se vouloit rendre, on luy donneroit des Nauires suffisans pour retourner luy & tous ses foldats en Espagne: & en cas de refus, qu'on les tailleroit tous en pieces. Le Capitaine répondit à certe sommation, que c'estoit en vain qu'on luy offroit des Nauires, & qu'on le menaçoit de la mort, & que cela n'estoit que pour des poltrons. Barberossa ayant entendu certe réponse, donna ordre de tirer continuellement; quoy que cette Isle ne fust distante de la ville que de trois cent pas, les balles nonobstant faisoient fort peu d'effet, & cela parce que son artillerie consistoit en petites pieces de campagne.

Au bout de vingt iours & autant de nuits qu'on auoit continuellement battu le Fort

sans aucun effet; les Bourgeois d'Alger commencerent à murmurer & à se plaindre ouvertement, de ce qu'ils auoient introduits dans leur ville tant de Turcs, qui faisoient des violences insupportables, & des menaces arrogantes aux Bourgeois. Le Prince Selim Eutemi estoit las de voir le peu d'estat que Barberossa faisoit de luy, tant dans son propre Palais qu'en public, & Barberossa ne pensoit iour & nuit qu'aux moyens de se rendre Maistre de cette Ville & de son territoire. A la fin il prit resolution (nonobstant la grande courtoisie qu'il receuoit) de tuer son hôte Eutemi de ses propres mains, & à force d'armes de se faire déclarer Roy par ses soldats, & mesme de contraindre les Citoyens d'Alger de le reconnoistre pour tel.

Pour executer ce dessein, sans quelque tumulte populaire, vn iour sur le midy que Selim Eutemi entroit dans le bain de son Palais, pour se laver auant que de faire la Sala ou Oraison du midy (comme c'est la custume des Turcs & des Mores, suiuant leur Alcoran) Barberossa qui estoit logé au mesme Palais, entra secrettement dans le bain assisté d'vn de ses gens: & trouuant le Prince seul, nud, & sans armes quelconques, il le suffoqua & l'étrangla, laissant le corps sur la place, & se retira secrettement du bain. Vn quart d'heure apres il retourna publiquement au bain, & faisant l'étonné de voir le corps mort de son hôte, il appella les domestiques, & leur dit que leur Maistre estoit

mort d'une foiblesse. Cela fut incontinent divulgué : mais les Bourgeois connoissans déjà le naturel cruel de Barberossa, jugeans qu'il auoit esté l'auteur de la mort de leur Seigneur, se retirèrent chacun dans leur maison, craignans quelque tumulte ou quelque massacre. D'autre part les Turcs estans déjà auertis de ce qui s'estoit passé, parurent dans les rues armés : & par l'assistance de quelques Mores menerent Barberossa à Cheval par les rues principales de la ville, & à haute voix le publierent Roy d'Alger sans que personne y contredist.

Le fils de Selim Eutemi, craignant la tyrannie de Barberossa, assisté de ses Domestiques se retira à Oran, où il fut bien receu des Chrestiens. Ce Tyran ayant esté déclaré Roy par ses soldats, fit appeller par deuant luy les plus riches Bourgeois, & leur promit de grandes franchises & priuileges, s'ils le vouloient reconnoistre pour Roy absolu. Ce qu'ils firent plus par contrainte qu'autrement. Il commença incontinent à faire forger de la monnoye, à fortifier l'Alcazar (qui est le nom d'une forteresse de la Ville) où il fit mettre de l'artillerie & quantité de Turcs en garnison. Apres quelques iours les Turcs se voyans Maistres absolus d'Alger, commencerent à mal-traiter les Bourgeois, au commencement de paroles injurieuses, & ensuite en les volant publiquement ; de sorte qu'ils apperceurent clairement qu'il estoit bien plus doux d'estre tributaires des Chrestiens, que sujets des Turcs. Le gou-

uernement du nouveau Roy fut si rude, que les Bourgeois commencerent secrettement d'auoir correspondance avec le Capitaine qui commandoit le Fort sur l'Isle, declarant que leur intention estoit de massacrer tous les Turcs, & de payer derechef tribut au Roy d'Espagne. Ce Capitaine leur promit assistance. D'autre part les Mores du pays du defunct Prince Selim Eutemi promettoient aussi assistance aux Algeriens, pour se venger tant de la mort de leur Seigneur, que pour s'exempter du grand tribut que ce nouveau Tyran Barberossa leur faisoit payer.

Les desordres de ce Pirate causerent vne ligue, qui se fit entre les Algeriens, les Mores de Mutija (Mutija est le Pais de Selim) & les Chrestiens de la forteresse. Le complot fut fait, sçauoir que grande quantité de ces Mores vn iour destiné entreroient dans la ville avec des armes cachées, sous pretexte de faire leurs marchandises, & qu'ils mettroient le feu à vingt deux Galliotres qui estoient à terre des deux costés de la ville. Et quand les Turcs sortiroient pour éteindre le feu, que les Bourgeois feroient les portes de la ville, & au mesme temps que les Chrestiens de la forteresse de l'Isle viendroient avec de petites barques à la ville pour donner secours aux Bourgeois. Mais cette entreprise fut decouuerte par la grande vigilance de Barberossa, qui dissimula sagement ce qu'il sçauoit de leur dessein. Et aussi-tost il redoubla les gardes tant dans les

Galliottes qu'aux portes de la ville, de sorte que les Mores n'eurent jamais l'assurance non pas de brûler les Galliottes, mais de les approcher.

Un certain jour de leur Iuma (c'est le Vendredy qui est comme le Dimanche des Turcs) ce nouveau Roy vint comme de coustume à la grande Mosquée pour dire la Sala, & comme les plus riches Algeriens estoient entrez, on ferma soudainement les portes sur eux: & grande quantité de Turcs se presenterent alentour de la Mosquée; de sorte que les Algeriens se trouvetent assiegez, & de cette façon prisonniers. Alors Barberossa commença à declarer qu'il connoissoit & sçauoit tres-bien leur dessein, & commanda qu'on les liaist pieds & mains. Ce commandement fut executé, & sans diffefer dauantage il fit couper les testes à vingt Bourgeois: qu'il iugeoit les plus coupables, & jetter les corps & les testes dans les rues. Apres que ces corps & ces testes eurent seruy de spectacle, on les enterra dans un fumier. Tout celà arriva l'an 1517. Et depuis ce temps là iusques à present les Algeriens ont souffert le gouvernement des Turcs de gré ou de force, sans aucune parole de contradiction, & par consequent iugers des Turcs.

En la mesme année 1517. le fils de Selim Eutemi (lequel, cōme j'ay dit, s'estoit retiré à Oran) à la priere du Marquis de Comares General d'Oran par l'assistance du Cardinal Francisco Ximenes, & de tous les Con-

seils d'Espagne, obtint vne armée nauale de dix mille hommes, pour chasser Barberossà & les Turcs d'Alger: car les Conseils d'Espagne iugeoient qu'il n'estoit point raisonnable, que ce grand Corsaire Barberossà se seruist d'Alger pour le refuge des Corsaires & des Pirates, qui incommodoient les Royaumes voisins. Cette armée, sous la conduite d'un Cheualier appellé *Don Francisco de la Vexa*, & du fils de Selim Eutemi, arriva proche de la ville d'Alger, mais il luy survint un mal-heur, comme l'an 1541. à Charles V. Empereur: car vne grande tempeste le surprit de telle sorte, que les Navires se rompirent les vns contre les autres, & le reste donna en terre. Tellement que la plus grande partie de cette armée fut engloutie dans la mer, & les soldats noyez. Ceux qui auoient surmonté les dangers de la mer, furent ou tuez des Turcs, ou faits Esclaues, & fort peu retournerent en Espagne.

Ce malheur des Chrestiens augmenta de beaucoup le courage de Barberossà, & le rendit plus redoutable que iamais: car par ce desastre les forces du fils de Selim Eutemi, le vray heritier du Royaume d'Alger, estoient perduës, & luy sans espoir de se pouuoir remettre, & aussi les forces Chrestiennes fort affoiblies. Tous ces heureux succez rendirent aussi Barberossà si orgueilleux, si superbe, & si insupportable, que les Alarbes, qui demeuroient dans le plat Pais, sous la iurisdiction de ce Royaume, se

voyant si rudement traitez par le gouuernement du Turc, se resolurent de prendre pour leur Protecteur le Roy de Tunis: (c'est vn Pais distant d'Alger vers le Ponent de trente milles) les Ambassadeurs des Alarbes traiterent cette affaire avec le Roy de Tunis appellé *Hamidalabde*. Ce Roy considerant que Barberossa deuenoit de iour en iour plus puissant, & craignant ce mauvais voisin, promit secours aux Alarbes, à condition qu'ils feroient la guerre ensemble à ce Pirate: & en cas qu'ils le pussent chasser d'Alger, que les Mores donneroient ce Royaume à luy & à ses descendans. Cette condition fut acceptée par les Mores.

Le Roy Hamidalabde assemblea dix mille Mores à cheval, tant de ses sujets, que de ses amis & confederez, & fit marcher cette armée au mois de Iuin de l'an 1517. vers Alger. Les Alarbes de la Iurisdiction du Royaume d'Alger, voyans cette armée, se declarerent ouvertement ennemis du Tyran. Ce qui fut cause que cette armée s'augmenta de iour en iour, tant de Cavalerie que d'Infanterie. Barberossa bien auerty de tout ce qui se passoit entre les Alarbes & le Roy Hamidalabde, prepara les affaires pour la guerre, non seulement defensiva, mais offensiva. Toute sa confiance estoit en la valeur de ses Turcs Arquebusers, desquels ses ennemis manquoient. Il laissa le Gouuernement de la ville d'Alger à son Frere Cheredin avec vne petite garnison. Et pour assurer la ville, il

mena avec luy vingt des plus riches Bourgeois. Il commença sa marche vers ses ennemis avec mille Turcs Arquebusiers, & cinq cent Mores de Grenade & de Valence.

Barberossa ayant marché 12. lieues vers le Ponent, rencontra l'armée ennemie : & la bataille se donna fort rudement. Les Turcs & les Mores bien dressés avec la bonne conduite de leur Chef, mirent en déroute leurs ennemis. Le Roy de Tunis voyant la confusion se retira plus viste qu'il n'estoit venu, & Barberossa poursuivit sa victoire, le suivant iusques à Tunis, où le Roy n'osa demeurer, de peur d'y estre assiégué. Il se retira de là vers le mont Atlas : & Barberossa sans aucune résistance prit la ville de Tunis, pillant tout ce que ce mal-heureux Roy auoit laissé dans son Palais : les soldats pillerent les maisons des Bourgeois. Barberossa demeura quelques iours pour se rafraichir à Tunis, & se fit peu de temps declarer par force Roy de Tunis par les Bourgeois, qui estoient restés. La renommée de cette victoire courut par toute l'Afrique : & comme en ce temps là les Mores du Royaume de Tremesen (qui est situé à cinquante lieues de Tunis vers le couchant) eurent quelque differend avec leur Roy : ils firent sçauoir à Barberossa, que s'il vouloit venir avec ses Turcs, ils le feroient Maistre de la ville, & de tout le Royaume.

Barberossa ayant entendu cette favorable proposition, crut qu'il ne deuoit pas perdre

une si belle occasion ; il écrivit une lettre à son frere, qui estoit demeuré à Alger, qu'il luy enuoyast incontinent par mer dix petites pieces d'artillerie avec leur attirail ; ce que son Frere (ayant receu l'ordre) accompplit aussi tost, luy enuoyant cinq Galliottes chargées tant d'artillerie, que de poudre, balles, & autres munitions. Barberossa ayant receu cette provision de guerre, prit une bonne quantité de viures, qu'il fit charger sur des chevaux, & commença sa marche à grandes journées vers Tremesen. Beaucoup de peuples Mores, par où il passoit, luy rendirent obéissance, & quelques-vns le suivirent, sous esperance de faire quelque bon butin.

Mais Aruch Barberossa se voyant si avant engagé dans ce Pais, eut peur que le Roy de Tunis, qui estoit chassé de son Royaume, ne retournaist avec quelques Mores pour recouvrer son Estat, & qu'il ne luy empeschast sa retraite ; ou bien que le General d'Oran ne sortist avec ses troupes, & ne luy coupast chemin. Cela n'empescha pas qu'il ne fust marcher ses troupes dans le Pays, commandant à son troisième frere, appelé *Isaac Benijoub* de garder la Ville de Tunis avec deux cent Mousquetaires Turcs & quelques Mores. Il marcha quatre lieues par delà Oran, où il rencontra Abuzien Roy de Tremesen, qui ne sçauoit rien de l'infidelité de ses sujets : mais estant seulement auerty que Barberossa venoit, il trouua plus à propos de l'aller rencontrer en campagne avec

ses troupes, que de l'attendre, & de se laisser enfermer dans vne ville, ne se fiant pas trop aux Citoyens de Tremesen. Son armée consistoit en six mille Cheuaux, & trois mille Fantassins.

Si tost que ces deux armées furent à la veüe l'vne de l'autre, elles furent rangées en bataille à leur mode. La place estoit fort propre: car c'estoit la campagne rase alentour d'Aganel. La bataille commença avec grande furie des deux costez; mais Barberossa eut incontinent l'avantage, à cause de la grande quantité d'Arquebusers, & de ses petites pieces d'artillerie; de sorte que les meilleures troupes du Roy furent defaites, & luy contrainr de se retirer à Tremesen, où les Bourgeois ses sujets le prirent prisonnier, & luy trancherent la teste, deuant que Barberossa y pût arriuer: & enuoyerent cette teste par leurs Deputez à Barberossa, avec les chefs de la ville, luy promettant, comme ils auoient fait auparauant, obeïssance. Deux iours apres il fit son entrée solennelle dans Tremesen, confisquant les biens du Roy defunct, tant pour payer ses soldats, que pour faire quelques fortifications à ladicte ville: car il iugeoit que son voisinage seroit peu agreable à ceux de la ville d'O-ran (tout cecy arriva l'an 1517.) & pour s'assûrer il fit incontinent confederation avec Muleyhamet, Roy de Fez, luy promettant assistance contre le Roy de Maroc, contre lequel Muleyhamet estoit en guerre ouverte; à condition que Muleyhamet defen-

droit le Royaume de Tremesen contre les Chrestiens leurs communs ennemis. Barberossa pour jouir plus à loisir de ses victoires, résida toute l'année 1517. à Tremesen, laissant à Alger pour son Lieutenant son second Frere Cheredin.

Mais tous les bons succez furent trompez par la iustice divine, parce que son troisième frere appelé Isaac Benijoub, qui commandoit les nouvelles conquestes de Tunis, & autres places, par ses grandes exactions & tyrannies estoit devenu odieux aux Mores du Pays : de sorte qu'ils se revoltèrent, & le tuerent avec tous ses Turcs, excepté quarante, qui pensans se sauuer furent tous taillez en pieces. Barberossa regrettoit grandement la mort de son frere, en differant la vengeance à vn temps plus propre. C'estoit au mois de Septembre de l'an 1517. qu'en Espagne arriua le Roy Charles (qui fut apres Empereur) avec vne puissante armée navale. Le Marquis de Comares estant auerty de l'arriuée du Roy, alla en personne luy baïser les mains, & luy donner vne ample relation de tout ce qui se passoit en Afrique. Et comme le Pirate Barberossa se rendoit de iour en iour plus puissant & plus redoutable, il conseilla à sa Majesté d'éteindre ce nouveau feu. Et pour animer davantage sa Majesté, il mena avec luy Abuchennen Roy de Tremesen, réfugié à Oran, lequel obtint de sa Majesté dix mille soldats, pour faire la guerre à Barberossa, & aux Turcs. Ce qu'ayant entendu le Pirate,

il demanda avec instance secours au Roy de Fez, conformément à leur confederation mutuelle: mais voyant que le secours tardoit à venir, & que le Marquis de Comares estoit déjà à Oran, & qu'il marchoit avec ses troupes vers luy; il iugea à propos, sans plus attendre le secours de Fez, de sortir de Tremesen avec 1500. Turcs & Andalous Arquebusiers, & cinq mille Mores à cheval.

Mais considérant que ce nombre de 1500. Arquebusiers estoit incapable de faire résistance à dix mille Chrestiens: (car il ne se fioit pas trop à sa Cavalerie Morisque) il resolut de demeurer à Tremesen, attendant tous les iours le secours du Roy de Fez. Mais quand le Marquis de Comares fut à la veüe de Tremesen, Barberossa remarqua que les Bourgeois commençoient à branler: c'est pourquoy il prit la troisième resolution, qui fut de se retirer avec ses Turcs de nuit, sans en donner auis aux Bourgeois, & de se retirer en fuyant vers Alger.

Cette resolution fut executée; mais à son premier giste le Marquis en fut averty, lequel avec quelques Arquebusiers le suivit avec une telle promptitude, qu'il l'attrapa à huit lieues de Tremesen, au passage d'une Riviere, qui s'appelle *Huexda*. Barberossa se voyant chasser les épérons de si près, & tuet ses Turcs, se servit de ce stratageme, pour gagner du temps à passer cette riviere. Il fit semer sur le chemin grande quantité d'argent, de vaiselles, & autres choses de grand prix, croyant ainsi amuser les Chre-

tiens, tandis qu'il passeroit la riviére ; mais ce valeureux Marquis encouragea les gens de tant de vives raisons, qu'ils mépriserent toutes ces richesses, pour prendre Barberossa vis, qui estoit à la riviére, comme j'ay dit, pour la passer, quand les Chrestiens chargerent furieusement les Turcs qui fuyoient. Ce que voyant Barberossa, il tourna face vers ses ennemis, se resolvant de mourir en combattant genereusement. Les quinze cent Turcs & Barberossa parmy eux se defendoient comme des Lions ; mais en peu de temps ils furent tous tuez, & le Tyran Barberossa aussi.

Icy finirent tous les grands desseins de Barberossa, qui fut le premier qui introduisit les Turcs en Barbarie, & leur enseigna le moyen de tirer les richesses du Ponent, donnant le commencement à ce que les Turcs tiennent aujourd'huy en Barbarie. Le Marquis de Comares tres-content de cette victoire, retourna à Tremesen avec la teste de ce Tyran sur vne pique pour trophée : & sans aucune contradiction du peuple, il mit le Roy Abuchen-men en possession de son Royaume. Et quatorze iours apres cette bataille le Roy de Fez Abdedu arriva proche de Milta avec vingt mille Mores à cheval, pour donner secours à Barberossa. Mais ayant entendu la deffaire de son armée avec sa mort, craignant un semblable malheur, il retourna par le mesme chemin qu'il estoit venu ; & le Marquis laissant le Roy de Tremesen rétably en son Royaume, retourna à Oran.

Vous voyez icy la mort de Aruch Barberossa, apres avoir demeuré quatorze ans en Barbarie, faisant d'incroyables dommages aux Chrestiens par mer, & aux Mores de Barbarie encore plus grand mal par terre: car il est le premier qui les a reduits en l'estat, où ils sont maintenant, d'estre sujets, & comme à demy Esclaves des Turcs. Les nouvelles de la mort d'Aruch Barberossa en peu de iours furent annoncées à Cheredin Barberossa, frere Cadet du defunct, qui gouvernoit l'Estat d'Alger. Ce qui luy fut doublement sensible; pour la mort de son frere, & parce qu'il craignoit que le Marquis victorieux ne le vint assieger dans la ville d'Alger mesme: il prit donc resolution d'abandonner la place, & de se retirer avec 22. Galiores vers le Levant. Mais quelques Corsaires luy conseillerent d'attendre encore, pour voir où les Chrestiens victorieux prendroient leur marche. Et voyant que le Marquis estant de retour à Oran, fit embarquer ses gens pour retourner en Espagne: les soldats Turcs avec les Corsaires élurent Cheredin pour Roy & Capitaine general du Royaume d'Alger; aussi sa grande capacité meritoit la succession de son frere.

Estant mis en possession de ce Royaume, la premiere chose qu'il fit, fut d'envoyer une gallete avec quelques lettres au grand Seigneur, luy donnant à entendre la mort de son frere, & pour luy demander protection & secours contre les Chrestiens, promettant de payer Tribut, ou de remettre ce Royaume

entre ses mains, avec tout ce qu'il possédoit en Barbarie. Le grand Seigneur ayant entendu cette nouuelle, non seulement y répondit, mais il luy enuoya vn secours de deux mille Turcs, acceptant l'offre qu'il luy faisoit, à sçauoir qu'on mettroit entre ses mains la ville d'Alger avec ses Estats. Tout cecy arriva au commencement de l'an 1519.

Vous voyez donc icy quand & comment la ville d'Alger est venue entre les mains des Turcs. Il m'a semblé à propos de raconter en peu de mots cette petite Histoire: parce que j'ay veu souvent des personnes médiocrement versées manquer aux Histoires, croyans qu'Aruch Barberossa auoit fait ces conquestes en Barbarie en qualité de General du grand Seigneur: mais il les a faites pour son propre interest, sans aucun autre titre que de Pirate de mer, & de Tyran par terre.

L'an 1530. Cheredin se trouuant fort incommodé à cause de la forteresse, que les Chrestiens tenoient sur l'Isle deuant le Port, resolut de raser cette Forteresse à coups de canon, & apres de faire vn Port de la ville iusques à l'Isle: qui estoit le mesme dessein qu'Aruch auoit l'an 1516. car cette Forteresse estoit cause que les Nauires estoient obligées de se sauuer à vn costé de la ville proche la Porte de Babazon, en fort grand danger de perir avec la moindre tempeste.

Cheredin Barberossa pour se rendre mai-

stre de cette Forteresse, commença son entreprise par ce stratagemme : Deux garçons Mores, par son ordre secret, s'allèrent rendre à ceux de la Forteresse, disans qu'ils vouloient se faire Chrestiens. Ils furent bien receus, & le Capitaine qui commandoit dans la Forteresse, appelé *Martin de Vargas*, les prit en sa maison, & les fit catechiser pour les rendre capables de recevoir le saint Sacrement de Baptême. Et le iour de Pâque, quand le Gouverneur & tous ses soldats estoient à l'Eglise, ces deux garçons allerent sur vne petite tour, d'où ils donnerent le signal à ceux de la ville avec vn drapeau ; ce qui fut veu par vne seruante du Gouverneur, laquelle aussi tost fut avertir son Maistre de cette trahison, lequel sortit incontinent de l'Eglise avec tous les soldats ; & craignant les ennemis, il mit ces deux garçons en prison, & les fit incontinent pendre tous deux à vne eminence, d'où ceux de la ville voyoient ce spectacle.

Cheredin Barberossa en fut averty sur l'heure, dont il fut fâché extrêmement, comme si cela eut esté fait au mépris de la Religion Mahometane. Il envoya vn Esquis de paix à la Forteresse, avec vn Renegat, appelé *Alcade Huati*, pour demander au Gouverneur s'il se vouloit rendre, qu'on feroit bonne composition à luy & à ses gens, autrement qu'on les feroit passer par les armes ; le Gouverneur fit réponse, qu'il estoit étonné que Cheredin Barberossa, si estimé pour son experience dans les armes,

ne ſçauoit pas bien qu'il auoit affaire à des Eſpagnols, qui eſtiment l'honneur, & ſe moquent des menaſſes de leurs ennemis. De plus, qu'il eſtoit de la maiſon de Vargas, qu'il ne faiſoit pas gloire de l'antiquité de ſa nobleſſe, mais profeſſion d'imiter la vertu heroïque de ſes anceſtres, & qu'excié de ce bon deſir il attendroit tous les efforts de Cheredin Barbetolla, & qu'il monſtreroit les armes à la main, qu'il eſtoit fidele à ſon Dieu, & à ſon Roy.

Cheredin ayant receu cette répoſe, fit prendre quelques groſſes pieces d'artillerie d'un Galion François, qui eſtoit par cas fortuit deuant Alger, & quelques pieces qui auoient eſté fonduës à Alger à ce meſme deſſein, il y auoit quelques mois. Il fit dreſſer vne batterie le 6. iour de May de l'an 1530. avec laquelle il fit battre cette forterreſſe quinze iours & autant de nuits ſans ceſſe: & comme la diſtance n'eſt que de 200. pas, ou enuiron, les Mouſquetaires ne ceſſerent de tirer continuellement; de ſorte que le 16. de May, les murailles eſtans preſque toutes abatuës, & grande quantité des aſſiegez ou ruez, ou bleſſez, Cheredin ſ'embarqua avec 1300. Mouſquetaires & Archers Turcs dans 14. Galiotes; & eſtans arrivez à la Forterreſſe, ils mirent pied à terre ſans aucun obſtacle: car le Gouverneur eſtoit bleſſé avec 53. ſoldats, dont la plus grande partie eſtoient bleſſez ou fort fatiguez, comme on peut facilement conjecturer, ayant eſté ſeize jours en alarme continuelle.

Le Capitaine Martin de Vargas se rendit sous quelques conditions, & au bout de trois mois qu'il eut esté en prison, il fut tué en la presence de Chetedin, sans aucune raison, à coups de baston; c'est ainsi que mourut ce valeureux Capitaine, emportant au Ciel la couronne du martyr, & laissant à ses successeurs vn exemple de valeur & de fidelité; lesquelles vertus sont tellement enracinées en cette illustre famille, que iusques à maintenant on trouue icy au Pais-bas des Cheualiers, non seulement heritiers de cette Maison illustre, mais aussi imitateurs des vertus de leurs ancestres, & qui seruent à l'Vniuers d'exemples de valeur & de fidelité. Apres le massacre de ce braue Capitaine, il fit faire par les Chrestiens Esclaves vn mole depuis la ville iusques à la Forteresse, qui fut acheué au bout de deux ans.

*La Situation, Force, & Police de la Ville
d'Alger.*

LA Situation de cette fameuse demeure des Corsaires est sur le panchant d'une Montagne, laquelle s'eleue peu à peu depuis la marine dans le Pais, representant à ceux qui passent sur la mer les degrez d'un theatre, la varieté des edifices, qu'on y voit presque entiers, & fait trouuer la veüe fort agreable: il n'y a point de maison, de laquelle on ne puisse voir toutes les autres, de quelque part que l'on tourne les yeux, quand on est sur les terrasses d'icelles, dont elles

elles s'ont couvertes. Elles jouissent aussi toutes du plaisir de pouvoir porter la vue en mer jusques à la circonférence de la Sphere. La figure en est presque carrée, ayant quelques trois mille pas de tour. Les murailles sont de brique, basties à la façon ancienne, de fortifier avec de petites tours carrées; les fossés sont larges seulement de seize pas, & profonds d'une pique, secs, pleins d'ordures, & mal entretenus, sans être couverts d'aucunes fortifications au dehors; toute la ville est commandée des Collines qui l'environnent; les murailles ne peuvent servir aux Habitans d'aucune defense, d'autant qu'il n'y a aucun terre-plain derrière, mais le manquement de place en la ville les a contraints de mettre les maisons sur les ramparts, dont ils seruent de patois. Les rues sont fort étroites, & se ferment de nuit avec des grilles de fer, hormis la principale, qui traverse la ville dès la porte de Babaloet, entre la grande Mosquée & le Palais du Bassa, jusques à la porte de Babazon, laquelle est sans aucune closture. Il y a plusieurs Mosquées; le Palais du Bassa est un bastiment public pour ceux qui sont pourvus de cette Charge, fort bien construit à la moderne. Depuis l'an 1650. une partie de la garnison est logée en cinq grandes maisons publiques, basties en carré, avec une grande court au milieu, laquelle peut servir de place d'armes; la grandeur de chacune d'icelles contient environ 600. soldats, lesquels ont chacun leur demeure particuliere sans

rien payer: les soldats les mieux accommo-
dés, louent vn appartement en d'autres gran-
des maisons de tres bonne fabrique mo-
derne, qu'ils appellent *Fondouques*, qui
appartiennent aux particuliers. Le Chasteau
qu'ils appellent *Alcazar*, n'est autre chose
que la partie de la ville, qui regarde le midy,
coupée & retranchée d'vn mur, qui com-
mence depuis le rempart qui est à l'Orient,
iusques au rempart qui est à l'Occident. A
trois cent pas de la ville, il y a dans la mer
vne petite Isle, laquelle l'an 1530. fut jointe
à la ville par vn mole, fait pour la seureté
des Nauires & des Galeres, laquelle au com-
mencement de l'année 1562. a esté em-
portée d'vne furieuse tempeste avec la perte
de plusieurs vaisseaux & Galeres. Il y a en-
core quelques fortifieries de peu de confi-
deration hors la ville, dont la principale est
celle qui fut bastie par Asan Bassa, l'an 1545.
à 1700. pas de la ville, sur vne colline, au
mesme lieu, où l'Empereur Charles le
Quint auoit planté sa Tente l'an 1541. Prés
de ce lieu est la source de la Fontaine, laquel-
le fournit à la ville l'eau douce qu'on y a
besoin, sans en auoir autre que de la pluye
conseruée en quelques Cisternes: elle est
conduite sur des arcades à la Romaine, & se
diuise dans la ville par des tuyaux sous ter-
re, lesquels remplissent les Reservoirs qui
sont en plusieurs endroicts tant au haut
qu'au bas de la ville, iusques auprès de la
porte de la marine, où toutes les branches
se rassemblent en vn tuyau, lequel porte le

reste de l'eau à la mer, où les Vaisseaux & les Galeres viennent prendre leur provision necessaire. Il y a à chaque Reservoir vne canelle, qui verse continuellement de l'eau de cette source avec vn gobelet, qui y est attaché, pour la commodité de ceux qui veulent boire. Ceux qui desirent auoir de l'eau de ces Fontaines, sont obligez de garder leur rang, & d'attendre leur tour, horsmis les Juifs, lesquels doivent auoir patience & ceder à tout Esclau, qui vient apres eux, & d'y aller les derniers. L'eau qui coule à terre, entre dans les trous qui sont auprès de ces Fontaines, & va dans de certains conduits & cloaques sous terre, qui emportent avec eux toutes les immondices des priuez de la ville, qui répondent tous sur ces cloaques, lesquels de tous les endroits de la ville s'unissent en vne seule, auprès des trois portes des Magazins, où toutes ces ordures roulent en la mer continuellement iour & nuict. Les cent mille ames qui composent le peuple de cette ville, se partagent en douze mille Turcs soldats de la garnison ordinaire, trente ou quarante mille Esclaues de toutes les Nations du monde, & le reste Bourgeois Algeriens, Mores, Morisques, & Juifs, & quelques Marchands Chrestiens. Le souuerain gouvernement de tous ceux-là est chez le Baïa, lequel ne se fasche point d'estre flattré du nom de Sultan. Il reconnoist le grand Seigneur de bouche, mais il tient fort peu de compte de ses ordres, de ses passeports, ou des Traictez qu'il a faits

avec les autres Princes Souverains, s'il ne les a auolié. La soldatesque luy est plus redoutable que le grãd Seigneur, aussi n'a-t-il autre soin que de leur faire liurer promptement la paye au renouvellement de chaque Lune, sans laisser écouler trois heures, s'il ne veut estre massacré, ou à tout le moins mis en prison. Les Finances pour cét effet luy reuiennent des tributs que les Alarbes & quelques Roytelets, Mores d'Afrique des environs d'Alger, luy payent, des contributions du peuple, & du tantième des prises. Le Bassa doit prédre garde à ne pas excéder son droict, & de ne prendre pas plus qu'il ne luy appartient, à peine d'attirer sur luy la Furie des soldats, laquelle luy pronostique vne mort inéuitable; comme elle fit l'an 1661. au mois de Septembre à Ramadan Bassa, auquel & à 28. personnes de son Conseil, les soldats couperent la gorge, iettans les corps aux chiens dans la rue, pour s'estre fait adjuger par ceux de son Conseil vne portion de bled d'une prise, plus grande que n'estoit son droict de tantième. Le reste de son Conseil estant contraint de s'enfuir vers la marine, où ils s'emparerent d'une barque de Pescheur, avec laquelle ils s'éloignerent de terre, & de la furie des soldats mutinez, mais ils furent pris des Maltois. Apres cét exploit les Soldats titerent de prison vn autre Bassa, qu'ils auoient emprisonné, il y auoit quelques années, pour n'auoir pas ponctuellement payé la solde, & luy donnerent derechef le gouuernement en l'exhortant à

bien-faire; ce qu'il oublia trois iours apres, ne songeant qu'à se vanger d'un Aga ou Maistre de Camp, lequel auoit poursuiuy son premier emprisonnement; & pour executer son dessein, il promit dix mille Patagons à deux soldats, à condition d'assassiner son ennemy; ce qu'ils entreprirent, & allerent avec resolution chez l'Aga, & demanderent à luy parler. L'Esclaue Chrestien, natif de Majorque, qui leur parla, jugeant à leur mine & aux cimenterres qu'ils auoient, contre la coustume des soldats, qui ne portent que de longs couteaux, lors qu'ils vont par la ville, qu'ils cachoient en leur cœur quelque mauuaise entreprise, répondit que son Patron estoit sorty, encore qu'il ne le fust pas; & le rapporta aussi-tost à son Maistre, qui ayant descouuert le dessein du Bassa, en fit ses plaintes aux soldats, qui se mutinerent, se saisirent de sa personne, & l'enfermerent entre quatre murailles ouvertes par dessus, sans y laisser plus d'espace que de pouuoir estre assis, avec vn trou pour luy bailler à manger. L'Aga remercia les soldats de leur prompte Justice, s'offrant pour Bassa, avec promesse d'augmenter leur paye d'une double par Lune, ce qu'ils accepterent. La necessité de cette prompte paye oblige le Bassa de n'auoir autre but en toutes ses actions que d'auoir de l'argent, soit par iustice ou par violence, par rapture de traittez, ou par vne mauuaise interpretation d'iceux. Cette derniere raison fut la cause que la Majesté de la grand' Bretagne en Aoust

1661. enuoya son Admiral Milord Montagu avec dix-huict Nauires de guerre deuant Alger. pour demander reparation de ce que les Corsaires auoient enleué hors des Vaisseaux de ses Sujets les personnes qui n'estoient point Anglois, avec leurs Marchandises, contre la paix faite avec l'Angleterre. L'Admiral arriva deuant cette ville le 12. d'Aoust 1661. enuoyant en terre son Lieutenant avec lettres de creance, pour faire ses plaintes au Bassa, & à la Duane; mais l'Admiral n'eut point d'autre satisfactiõ, que d'auoir retiré de la Ville le Consul Anglois, & fait greñer sur les bastimens d'icelle vn nombre de balles de son Canon. Ce Bassa trompe souuent ses Confederez, & prend leurs Marchandises, forçant à coups de baston les Maistres des Nauires de confesser que les biens chargez appartiennent à d'autres Nations; ou s'il n'yse de cette rigueur, l'on sequestre les biens sur le mesme sujet; & pendant qu'on fait mine de verifier le fait, on vend le tout, & puis sous quelque mauvais pretexte, l'on declare la prise bonne. Et pour auoir la verité, il est tres-difficile au Bassa de bien observer la paix, avec quelque Nation que ce soit, s'il veut estre aymé des soldats, d'autant que le tantième qui luy reuient des prises, fait la plus grande somme de ses Finances; ce qui ne seroit pas, s'il obseruoit exactement la paix avec quelque Nation, laquelle auroit tout le trafic par la navigation libre, & ainsi il y auroit fort peu de prises sur les autres Nations, & l'on

revenu de tantième se reduiroit à vne petite somme, ou à rien. Les 12000. soldats, auxquels consistent les forces ordinaires du Bassa, sont presque tous Renegats, gens perdus, sans Religion & sans conscience, fugitifs de la Chrestienté & de la Turquie pour l'enormité de leurs crimes, auxquels cette ville sert d'azyle & de refuge, mesme contre la colere du grand Seigneur, comme j'ay veu l'an 1640. à mon arrivée à Alger, lors que l'on me monstra Sigala, fils de ce fameux Admiral, Renegat Genoïs du mesme nom, lequel s'estoit refugié en cette ville, pour éviter d'estre estranglé, comme c'est leur coustume, à cause qu'en l'an 1636. estant commandé par le grand Seigneur, d'escorter avec vne esquadre de Galees les Navires du tribut annuel d'Egypte, & des autres richesses qui s'y joignent pour la seureté; il avoit abandonné les Galeres, & estoit descendu à terre, pour s'amuser aux femmes, & pour faire bonne chere; & pendant son absence les Maltois prîrent l'occasion d'enlever celuy des navires qui portoit le Tribut & les plus pretieuses marchandises, ce qui avoit contraint Sigala de se sauver avec sa galere à Alger, où il s'enfermoit de ce qu'il gaignoit en course, jusques à la mort du Sultan Amurat, & qu'il eut obtenu pardon du Sultan Hybraïm son frere & successeur. Les Soldats observent les ordres du Bassa s'ils les approuvent, ils l'obligent de les changer s'ils n'ont pas envie de les suivre, & commandent plus au Bassa, qu'ils ne sont commandez de luy.

L'an 1642. vn Roy tributaire d'Alger refusa de payer le Tribut, se mettant en campagne avec vne armée, le Bassa Ylous n'auoit pas enuie de luy faire teste, s'excusant sur son indisposition; mais son excuse ne fut point receuë, il fallut y aller, s'il vouloit conseruer sa vie & sa Charge: les soldats neantmoins luy firent la grace de faire le voyage avec la commodité d'vne galere autant qu'il se pouuoit; mais comme ils auoient la pensée, que le Bassa les abandonneroit par sa fuite, ils l'accompagnerent d'vne autre galere mieux equipée de vogueurs & de soldats, avec ordre de contraindre le Bassa à reprendre terre au lieu assigné, ce qu'il fit sans replique.

Il y a des Renegats de toutes les Nations Chrestiennes, ayant trouué de mon temps entr'eux plus de trois mil François. Autrefois les Renegats ne pouuoient seruir de soldats entre les Turcs & les Janissaires, & les Turcs & les Janissaires ne pouuoient aller en course, mais Mahomet Bassa, pour remédier aux ialousies & aux querelles qui en arriuoient, reconcilia les Renegats avec les Turcs, permettant l'an 1568. aux vns & aux autres la soldé & la course sans difference. Les Mores, les Morisques, les Algeriens, les fils des Turcs nez d'Alger, les Iuifs renegats, ne sont point receus pour estre Soldats; mais les Iuifs qui veulent seruir deuant que de renier, mangent du lard, & disent que par ce moyen ils sont deuenus Chrestiens, & alors ils renient avec les solemnitez que font les Chrestiens.

Le gage des soldats est de huit doubles Morisques par Lune, comme nous disons par mois, chaque double vaut douze parars de nostre monnoye, selon le nombre des années de service, s'accroissent les doubles du gage, & ils reçoivent tous les ans vne double par Lune plus qu'auparavant. De mesme, s'il est nay au grand Seigneur vn fils de la Sultane, vne double; si quelque soldat a tué son ennemy en escarmouche, & s'il en a apporté la teste, vne double; s'ils ont quelque rencontre d'importance avec les Alarbes rebelles, le Bassa leur promet vne double par Lune d'augmentation: mais toutes les doubles accrues par Lune ne peuvent excéder le nombre de quarante.

Les soldats libres ont plus de priuilege que ceux qui sont mariez, ceux-cy n'ont point de pains par iour, les libres en ont quatre. La paye doit estre exacte & precise, comme i'ay dit cy-deuant. La crainte qu'ils ont des Chrestiens n'est pas la raison pour laquelle le Bassa entretient vn si grand nombre de soldats, mais c'est afin qu'il se rende redoutable à ceux d'Alger, aux Alarbes, & aux petits Roys, qui luy payent tribut, contre lesquels on les enuoye, s'ils ne viennent assez tost eux-mesmes. Les soldats font peu ou point de garde dans la ville d'Alger, mais vn Guet qu'ils appellent *Mesnard*, fait toutes les nuits la ronde par les rues, avec 25. personnes. Aux portes il n'y a que deux ou trois hommes. En Esté Alger est presque depourueu de garnison, car vne partie des soldats

est lors à Tremelen, Buggy, Sargel, & autres places qui dependent d'Alger; ils ont coustume de changer souuent les garnisons, & de renuoyer celle d'une place à l'autre. Vne autre est enuoyée par bandes de cinq ou six cent, trente ou quarante lieues dans le Pays, pour presser les Alarbes, & pour receuoir le Tribut: & la plus grande partie est occupée à la course sur la mer.

Le vis l'esté de l'an 1641. que les 65. Nautres Corsaires & quatre Galeres, qui furent lors en mer, chacun à sa fortune, estoient presque tous équippez des soldats de la garnison. Le reste qui ne vont point en course, ny aux postes cy dessus specifiez, sont à leur aise, & se vont diuertir en leurs maisons des champs, à deux ou trois lieues de la ville. Les Bourgeois & les originaires du Pays, sont ennemis irreconciliables de la garnison.

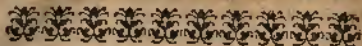
Il n'y a qu'un Conseil, qu'ils appellent *la Duane*, lequel avec le Bassa resoud toutes les affaires d'Estat & de Justice. Ce Conseil s'assemble ordinairement trois fois la semaine dans vne galerie du Palais du Bassa; Il est composé de 40. personnes. Le Bassa est assis comme les Tailleurs sur vne table, de la hauteur de deux pieds, éloignée du mur, couverte d'un tapis velu, & si longue, que douze des principaux y peuvent prédre place, de la même façon que celle du Bassa, six à droite, & six à gauche; le reste des Conseillers se tiennent debout, rangez aux deux bouts de la table, au trauers de la galerie, formans un cercle, avec le seuil de l'Arcade. Le Bassa

tient le plus souvent dans sa main vn Esuetaïl de plumes : c'est luy qui prononce sur l'affaire deliberée, & la pluralité des voix l'emporte; mais ils ont cela de particulier, qu'ils recommencent à recueillir les auis de tous, tant que quelqu'un, encore qu'il soit le dernier, aura allegué de nouvelles raisons, pour, ou contre. Ce Conseil prend connoissance de toutes les causes des soldats: les Procez des Bourgeois se terminent deuant le Caya seul, qui est comme le Lieutenant du Bassa, chacun doit poursuiure & defendre sa cause en personne, sans assistance d'Aduocat, Procureur, ou Greffier. Les fameux Larrons, homicides, & autres grands criminels sont punis de mort, s'ils sont Mores ou Iuifs; mais les soldats sont supportez de leurs Agas, qui trouuent toujourns des excuses, si le delict n'est contre vn autre soldat. Vne accusation prouuée par deux témoins, suffit pour la condamnation. Celuy qui perd sa cause, reçoit quelques coups de baston par dessus l'obligation, d'accomplir le iugé. Si l'accusation est trouuée malicieuse, l'Accusateur doit porter la punition conforme au crime imposé. Le peché abominable n'est point puny. Pour ce qui regarde les grimaces de leur Religion, elles sont semblables aux autres de toute la Turquie. Voilà brièvement l'estat & le gouvernement de la ville d'Alger, en laquelle les miseres de l'esclauage ont consommé la vie de six cent mille Chrestiens, depuis l'an 1536. que Cheredin Barberossa l'a mit sous sa puissance. On ne peut s'imagi-

ner la raison , pourquoy son gouuernement si mal ordonné , a pû durer si long-temps , rendant ce tron redoutable à toute l'Europe , veu que son assiette , munition , & fortresse ne sont aucunement considerables. L'aduoué que les Princes Chrestiens auront iouïrs raison de se souuenir de l'entreprise de ce grand Monarque Charles le Quint , faite sur cette ville l'an 1541. avec vne issue infortunée ; mais l'espere que cela ne détournera pas leurs genereuses pensées , de travailler au bien de la Chrestienté. Plusieurs accidens concoururent au voyage de ce grand Empereur . qui se peuent éuiter , ou sont particuliers à cette expedition , la saison pour l'exécution de la prise d'Alger fut l'Automne , auquel la mer Mediterranée n'est pas moins troublée que les autres , pour les tempestes & les orages , lesquelles couperent les viures à cette armée , & mirent à fond le bagage , & l'artillerie. La garnison estoit pour lors toute de retour , les vns de leur course , les autres de leurs expeditions sur les Alarbes & les tributaires ; la dissension des Capitaines de l'Empereur y concourut aussi , & nonobstant toutes ces traueses , Asan Bassa Capitaine genereux , Renegat natif de Sardaigne , élevé par Cheredin Barberossa , & tout le peuple d'Alger , ne laisserent pas d'estre en peine faite d'eau douce , dont on auoit detourné la source , aussi ils n'osèrent iamais attribuer la deliurance à leur valeur , mais leur opinion dure encore , qu'un Marabout ou Sargon , qui vivoit alors près de la ville,

fit un miracle, battant la mer avec son baston, ce qui causa cette horrible tempeste; ayans erigé à la memoire de ce Marabout vne Chapelle hors la porte de Babaloer à gauche, où il est enterré, que les Turcs ont en reuerence, comme nous les lieux de deuotion, assurons que si l'armée Chrestienne retourne les voir, qu'ils exciteront la plus grande tempeste qui fût iamais, iettans dans la mer les os de ce Marabout. Voilà en quoy ils se persuadent, que consistent leurs forces pour se defendre contre les Chrestiens.

L'espere que le Lecteur aura la bonté de m'excuser, si i'ay abusé de sa patience avecit de l'antiquité & assiette d'Alger, croyant y estre obligé par la faute de quelques Chronologistes, qui confondent les années, les noms, & les Nations, prenans les Turcs pour les Mores. Touchant la description plus ample, de la ville & de ses forteresses, les mœurs des habitans, des Corsaires, des Marchands, des Mestiers, de leurs habillemens, des Marabouts ou Santons, des ceremonies, des exercices des femmes, des Festes de Pasques, des vices & des vertus, & ce qui s'est fait au siecle passé en cette ville, ie l'ay estimé superflu, comme estant choses vulgaires, rapportées par quantité d'Historiens, qui parlent des Turcs en general; les curieux le sçauent, & les ignorans le feroient passer pour frivole; comme ils feront peut estre tout ce que ie dis & écris, tant au discours de mon voyage, qu'en mes Relations.



RELATIONS PARTICVLIÈRES

DV SIEVR

EMANVEL D'ARANDA,
durant son Esclavage.

RELATION I.

*Histoire d'un Religieux Espagnol,
Esclave à Alger.*

VN Espagnol, qui s'appellera icy Domingo, ayant l'an 1626. pris à Seville l'habit de Religieux, d'un des principaux Ordres; apres avoir acheué l'an de son Nourriat, s'obligea aux trois vœux accoustumez: quelques années apres il fut promu à la Prestise dans le mesme Ordre.

Mais cette vie ne plut point du tout à Domingo, tellement qu'il abandonna le Cloistre, & se retira en habit de Prestre au Royaume de Portugal, en vne petite Bour-

gade : où apres auoir sejourné quelque tēps, par son adresse il obtint vne Cure aux champs. Cette vie à la fin ne luy fut pas plus agreable que celle de Religieux : de sorte qu'il changea l'habit de Prestre en celuy de seculier ; & fit sa residence à Lisbonne, ville Metropolitaine de Portugal, où il se maria, & au bout d'un an il eut vn fils. Quelque temps apres sa femme se trouua encore enceinte : Domingo se voyant chargé d'enfans, & n'ayant pas dequoy subsister, se fit soldat, pour aller habiter vn País nouvellement conquis par les Portugais, situé sur la riuiera des Amazones aux Indes; où il deuoit receuoir gages pour sa femme, pour son fils, & pour les enfans, qu'il auroit en ce País.

Domingo sous telles conditions s'embarqua l'an 1639. & apres auoir esté quelques heures en mer, les douleurs d'enfant pritent à sa femme, qui accoucha d'un second fils dans le vaisseau, où l'on baptisa l'enfant, & le Capitaine, que ie connois, fut le Parrain. Quelques iours apres ils apperceurent quelques Corsaires Turcs : & apres vne petite escarmouche le nauire fut pris & mené à Alger.

On vendit les prisonniers; Domingo pour euitter l'esclavage, va trouuer les Iuifs, & leur dit qu'il estoit Iuif, les priant de le vouloir rachepter avec sa femme, & ses enfans. Les Iuifs qui sont ordinairement plus auares que prodigues, commencerent à l'examiner: il répondit sur le champ à leurs demandes en langage Hebraïque, de sorte qu'ils

136 RELATIONS PARTICVLIÈRES
adjoustoient foy à ses paroles. Enfin ils dirent qu'ils le racheteroient, s'il pouvoit dire sa Tribu, & dans quel Registre estoient écrits les noms de ses parens : il répondit avec vne merueilleuse assurance, *Au Registre de la Sinagogue de Venise, où vn tel Rabi donnera attestation de tout ce que j'ay dit.* Les Juifs écrivirent incontinent à Venise, où ayant examiné tous les Registres, on n'y trouua rien touchant Domingo. Les Juifs d'Alger ayant receu cette réponse de Venise, furent bien estonnez, & crurent qu'il estoit vn trompeur.

Domingo, qui se trouua priné de l'esperance de sa liberté par ce moyen, prit vne autre voye : il s'adressa à deux Peres Redempteurs, qui estoient venus de Valence en Espagne ; & sceut si bien faire, qu'ils racheterent sa femme & ses deux enfans, & les menetent avec les autres Esclaves rachetez en liberté : il demeura cependant esclave au logis d'vn tres-honneste homme, Mestre de Camp reformé, qu'on appelloit *Saban Galan Aga.*

Après le depart de sa femme & de ses deux enfans, il devint amoureux d'vne Esclave tres-belle Angloise au logis de son Maistre : mais par la bonne garde de sa Maistresse, il ne pouvoit paruenir à l'effet qu'il desiroit : neantmoins l'amour qu'il auoit, luy fit trouuer vn moyen pour amuser sa Maistresse, & tromper l'Angloise. Il dit à l'Angloise que sa femme estoit morte, & qu'au cas qu'elle se voulût marier avec luy, qu'il la rachete-

roit, & qu'il estoit arriué dans la ville vn ordre de trois mille ducats pour luy, qui suffiroient pour la rançon de tous deux. L'Angloise amoureuse en apparence de Domingo, accepte l'offre; & Domingo pour faire réussir son dessein, alla chez vne vieille femme More, riche & auaricieuse, & luy dit: *Mademoiselle, l'esperance d'une bonne recompense me fait venir icy, pour vous donner auis d'une marchandise, à laquelle vous gagnerez pour le moins deux mille ducats. Cette auaricieuse demanda incontinent, quelle sorte de marchandise c'estoit. avec promesse d'une grande recompense; Il luy dit: Il y a au logis de mon Maistre vne Esclauve Angloise de bonne maison, ce que mon Maistre ne sçait pas: Et outre cela il y a en la ville vn ordre secret pour la racheter quand elle devroit couster trois mille ducats. Si vous sçavez bien tenir le secret de ce que ie vous dis, vous l'acheterez de mon Maistre pour quatre ou cinq cent ducats.*

Ce conseil pleut si fort à l'auaricieuse, que sans delay & sans s'informer dauantage, elle alla trouuer la femme de Saban Galan, & luy demanda si elle vouloit vendre son Esclauve Angloise; mais la femme de Saban Galan répondit qu'elle n'auoit point affaire d'argent. La Vieille auaricieuse repliqua: *Estimez-la autant qu'il vous plaira, ie la voudrois bien auoir.* Enfin apres vne petite contestation le marché se fit pour cinq cent ducats. On liura l'Angloise à la Vieille, qui la receut avec vn grand contentement. La mal-

138 RELATIONS PARTICVLIÈRES
heureuse Angloise se voyant vendue, & li-
vrée, & le prix payé, croyoit que tout cela
se faisoit avec l'argent de Domingo, s'ima-
ginant fermement iouir déjà de la liberté, &
se tenant heureuse d'auoir rencontré (com-
me il luy sembloit) vne bonne fortune: mais
elle estoit bien loin de son compte. Domin-
go cependant ne cessa de l'importuner, y
appelant (pour la confirmation de son
amour vray & sincere) Dieu & le Ciel pour
témoins, & luy faisant mille promesses avec
sermens. Dequoy il la sceut si bien auégler,
qu'elle condescendit entierement à ce qu'il
voulut, s'abandonnant à luy, esperant avec
impatience de partir delà pour la Chrestien-
té: & la Vieille d'autre costé n'attendant pas
avec moindre impatience les 3. mil ducats.

Domingo les entretint de ses tromperies,
sans que l'une sceut rien de l'autre : conti-
nuant cependant toujours le ieu. L'Angloise
à la fin se trouua enceinte, & au bout du res-
me accoucha de deux enfans. Bon butin
pour l'auaricieuse au lieu de ses trois mil du-
cats. Ce fut alors que la tromperie de Do-
mingo fut decouuerte : & qui pis est, son
Maistre entendant l'affaire, le voulut met-
tre sur la galere, comme vn trompeur & vn
imposteur : car il auoit promis à son Mai-
stre vne bonne rançon. Domingo pour éui-
ter le mal, dont son Maistre le menaçoit,
trouua vne nouuelle ruse : Il vint à vn des
bains, où sont les Eglises des Catholiques,
voulant dire la Messe, pour viure avec les
aumosnes, comme font les Prestres Escla-

ues. Les Espagnols & les Portugais, qui connoissoient Domingo & sa femme, s'y opposerent, disant qu'il estoit vn *Schelm*, & qu'il estoit marié. *Il est vray*, dit-il, *que ie suis marié, mais ce mariage est nul, parce que ie suis & estois Religieux & Prestre avant que de me marier* : soustenant nonobstant le passé, qu'il demeueroit Prestre. Les Maistres de l'Autel de l'Eglise trouuerent qu'il estoit à propos d'écrire sur cette affaire à l'Euesque de Ceuta: (car Alger est compris dans son Diocese) l'Euesque ayant receu ces nouvelles, deffendit à Domingo de dire Messe, sur peine d'estre excommunié. Surquoy Domingo répondit: *Ie suis Religieux, & sous mon Prouincial, & subiet à son commandement: ainsi l'Euesque n'a aucun pouuoir sur moy.*

Dispute trop difficile pour estre dénouée par les Esclaues Chrestiens. On enuoya l'affaire à Rome, & peu de temps apres il arriva à Alger vn Pere Capucin, enuoyé exprès de Rome, Italien de nation; qui venoit sur vn Nauire de Marseille, sous pretexte de faire le rachat de quelques Chrestiens, & avec lettres du Roy Tres-Chrestien, pour des affaires particulieres. Ce bon Pere entendit les raisons de Domingo d'un costé, & d'autre part ce que les Chrestiens disoient de luy; & faisant droit, il ordonna que Domingo ne pouuoit dire la Messe, mais qu'il pouuoit bien frequenter les Eglises. Ce que les Portugais auoient voulu empêcher. Ie l'ay veu depuis chanter dans cette Eglise, comme il faisoit encore, quand ie fus mis en liberté.

140 RELATIONS PARTICVLIÈRES
RELATION II.

*De la valeur d'un Capitaine Hollandois, qui se
deffendit seul contre cinq Galeres Turques,
& deux Brigantins, & les mit en déroute.*

L'An 1641, au mois de Septembre le Caja du Bassa de Tripoli arriva à Alger (Caja est le Lieutenant) avec vne Galere ornée d'étendarts, de drapeaux, & banderolles de soye, brodées avec des croissans Ottomans entrelassez, quelques trompettes, & autre Musique navale: les soldats estoient tous Turcs élus ou renegats, bien couverts, & mieux encore armez à leur mode. Les Esclaves voguans de cette Galere estoient presque tous Russes, & Moscouites, qui semblent par leur naissance estre destinez au travail.

Ce Caja estoit venu à Alger pour acheter deux cent cinquante Esclaves, tous Espagnols ou Italiens, que le Vice-Roy de Tripoli vouloit enuoyer pour present à Constantinople au grand Seigneur. Cette Galere auoit esté quelques jours déuant Alger, durant lesquels Alli Pegelin Capitaine general des Galeres en preparoit quatre, pour faire la dernière courte de cette année. Le Caja commandant sur cette Galere de nopees (ie l'appelle ainsi: car elle estoit plus propre à porter vne nouvelle mariée, qu'à écumer) dit à Pegelin, qu'il vouloit aller avec luy, & suivre sa fortune, esperât quelque bon butin. Il part d'Alger avec Pegelin, & au bout de quatre iours ils rencontrèrent vn navire Anglois, armé de quarante pieces de canon. Pegelin comme General proposa aux autres

Capitaines des Galeres d'attaquer ce navire; mais les Capitaines ne le trouverent pas à propos, craignans de perdre leurs Esclaves vogueurs, & sur tout doutoient de la victoire. Cependant le navire Anglois durant le conseil gagna la nuit, se hâtant tellement d'avancer son voyage que les Turcs le perdirent de veüe. Les cinq Galeres avec deux Brigantins qui les accompagnoient, commencerent à croiser la mer: & proche de Mayorca ils rencontrerent vne petite Fre-gate avec vn Conseiller & sa famille, qui se retiroit de Barcelone. Pegelin voyant que ce butin estoit de peu d'importance, commen-ça à se moquer des autres Capitaines, en leur disant: *il falloit attaquer le navire An-glois.* Ces Capitaines fâchez de se voir moc-quez, se resolurent d'attaquer le premier na-vire qu'ils trouveroient pour sçavoir qu'il fust. Cette resolution plut à Pegelin, & deux iours apres ils découvrirent vn navire Hollandois armé de 28. pieces de canon, & de quatante hommes. Le temps estoit fort calme, ce qui estoit cause que le Hollandois ne se pouvoit servir de ses voiles. Pegelin fit approcher les galeres à la portée du canon près du navire, & voyant que la banderole estoit Hollandoi-se, il envoya vn des Brigantins avec vn Rene-gat Zelandois vers le navire, avec vne ban-derolle blanche, lequel approchant du Ca-pitaine Hollandois, il luy demanda ce qu'il vouloit: *Le Capitaine General Alli Pegelin,* luy répondit-il, *vous mande que si vous vou-lez vous rendre sans vous battre, il vous mettra*

avec tous vos gens sur la terre des Chrestiens : ce qu'il a juré par la teste du grand Seigneur : c'est pourquoy je vous conseille d'accepter l'offre que ie vous presente, pendant qu'il est temps, autrement sur ma foy ie crains que vous ne vous repentiez trop tard. Le Hollandois ennuyé d'écouter vne telle harangue, répondit brusquement : ie connois fort bien Alli Pegelin (car il auoit esté Esclaue) le nauire appartient aux Armeurs, & la marchandise aux Marchands : partant ie ne puis donner ce qui n'est pas à moy : mais s'il a tant d'ennie d'auoir le nauire, comme il en fais le semblant, qu'il vienne à bord, & il verra si nous le pourrons contenter.

Le Renegat retourna incontinent porter cette réponse; Pegelin impatient & irrité au possible d'entendre les bravades du Hollandois, donna ordre à ses galeres de se ranger en forme de demie lune, & en tel ordre de voguer vers la poupe du nauire, & de décharger tous à la fois en batterie croisée. Leurs pieces portoient des balles de 48. livres, mais ordinairement ils ne tirent que des balles de pierre. Son commandement fut executé, mais estant prests à mettre le feu au canon, le Capitaine Hollandois homme adroit & experimenté, autant qu'il est possible; à la sauueur d'un petit vent que Dieu luy enuoya, sans perdre temps, tourna son nauire de l'autre costé. Et par ce mouuement mit les ennemis en confusion, & rompit leur dessein : car les cinq galeres venans à pleine voile & à force de rames contre le nauire, au

lieu d'estre en ordonnance de demie lune à la poupe du nauire, comme ils auoient resolu, ils se trouuerent pêle melle, se choquans & se rompans l'une contre l'autre, neantmoins la Galere de Pegelin arriua à bord; & soixante & dix Turcs & Renegats mōterent sur le nauire, ie coutelas au poing, commençants à couper les cordages, & à ietter des feux d'artifice pour brusler le nauire. Mais le Capitaine Hollandois, qui auoit tous ses gens au dedans, commença avec quelques pieces chargées de balles de mousquets, à tirer de poupe & de proue, dont les Turcs receurent grand dommage. Cependant la Galere qui estoit venue à bord, n'osoit demeurer plus long-temps, à cause que le nauire estoit chargé & les bouches du canon à cause de cela estoient si basses, qu'elles flancoient iustement le bord de la Galere. Ce que voyant Pegelin (car la peur commença à le saisir) il commanda promptement la retraite aux Galeres. Les Turcs qui au commencement du combat estoient montez sur le nauire, furent bien étonnez de voir que les Galeres les abandonnoient, les laissant à la misericorde de leurs ennemis. Ils commencerent à perdre courage. Ceux qui sçauoient nager, se ietterent dans la mer, les blesez & ceux qui ne sçauoient pas nager, demurerent sur le tillac du nauire comme spectateurs du cōbat. Le Capitaine Hollandois fit tirer le canon du costé qu'il estoit chargé à cloux, balles de mousquet, & pieces de fer dās les Galeres, & en moins d'un quart

144 RELATIONS PARTICVLIÈRES
d'heure furent tuez plus de deux cens hom-
mes tant Turcs, que Renegats & Eſclaves
vogueurs, qui eſtoient Chreſtiens. Chose dé-
plorable! les Galeres ainſi traitées ſans auoir
veu aucuns ennemis (car le Hollandois, cōme
i'ay dit, ſe battoit par dedans ſans eſtre veu)
ſe retirerent. Ce Capitaine voyant les Gale-
res hors de la portée de ſon canon, comman-
da qu'on tuaſt les Turcs reſtez ſur le navire,
qui durant le combat ſ'eſtoient ſauuez ſur les
cordages : car il faiſoit trop chaud ſur le til-
lac. Alors monta ſur le tillac le Capitaine
Hollandois avec ſes gens, qui tirerent ſur
les Turcs, qui ſe tenoient aux cordages & au
maſt, comme l'on tire au papegay. C'eſtoit
vne recreation pour les Hollandois ; mais
vne triſte tragedie pour les cinq galeres, qui
auoient deux Capitaines de tuez : & le Caja
de Tripoli auoit perdu vn bras, & eſtoit bleſ-
ſé au ventre. Ces galeres qui eſtoient ſorties
peu de iours auparauant, & qui auoient don-
né de la terreur à toute la mer Mediterranée,
furent apperceuës de loin comme elles re-
tournoient au Port.

Tout le monde fut curieux de ſçauoir des
nouuelles; & la Marine fut incontinent cou-
uerte d'vne grande multitude de perſonnes,
entre leſquelles ie me trouuay. Comme les
galeres approchoient du Port, on remarqua
qu'il y en auoit deux ſans banderolles; & on
interpreta que c'eſtoit deux galeres Eſpa-
gnoles priſes; auſſi-toſt on changea d'opi-
nion, quand on vid que c'eſtoit des galeres
Turques, & qu'elles ne portoient point de
banderoles

banderoles, parce que leurs Capitaines estoient tuez.

Tout le plaisir & la réjouissance furent changés en duëil & en tristesse; les galeres entrèrent lentement (manque de vogueurs) au Port. On porta incontinent à terre tous les bleſſez, entr'autres le Caja de Tripoli, qui avoit pour Chirurgien vn ſien Eſclaue Chreſtien, Marſeillois de nation, expert en ſon art. Mais la bleſſure au ventre eſtoit incurable & ſans remede. Il promit à ſon Chirurgien, ſ'il le pouvoit guerir, la liberté & cent patagons; mais n'y voyant aucune apparence, il fit écrire ſon teſtament. Par le premier Article, il ordonna que tous les Eſclaues, qui s'eſtoient accordez avec luy de leur rangon, ſeroient mis en liberté pour vne ſomme qu'il ſpecifica. Secondement, que tous ſes Eſclaues qui eſtoient renegats ſeroient libres: & en troiſième lieu, que ſon Eſclaue le Chirurgien Chreſtien auroit la liberté apres ſa mort.

Peu de temps apres le Caja mourut: on celebra ſes ſuneraillies à la Turque, portant le corps mort couvert d'vne couverture de ſoye, du coſté de l'Egliſe; & on le laiſſa là durant la Sala du Midy; (c'eſt leur Oraïſon) apres on le porta à la ſépulture. Devant marchotent les Eſclaues renegats, qui avoient obtenu la liberté. Apres ſuivoit le Chirurgien Chreſtien, qui tenoit en ſa main vne canne fendue, avec vne lettre dans la fente, qui contenoit l'atteſtation de ſa liberté obtenue par la bien-veillance de ſon Patron

146 RELATIONS PARTICVLIÈRES
mort : il pleuroit si fort , qu'il ne se peut pas
exprimer. Et cela se devoit faire ainsi autre-
ment les Turcs l'auroient déclaré indigne
de sa liberté. Il pleuroit de ioye , & le gene-
reux Capitaine Hollandois rioit de bon
cœur d'auoir obtenu vne si belle victoire,
avec quarante hommes contre cinq Galeres
& deux Brigantins.

RELATION III.

*Constance d'une Esclauue Chrestienne à perse-
uerer dans sa Foy.*

L'An 1641. vn Corsaire d'Alger donna la
chasse à vne barque Espagnole. Ceux qui
estoiẽt dedans, ne voyant aucun remede
pour eũter le danger , se retirerent en mer,
taschant de gagner terre à la nage. Il estoit
demeuré dans la barque vn vieillard Espa-
gnol âgé de soixante & dix ans, avec la con-
cubine du Patron de la barque : ces deux cy
furent menez deuant le Bassa, suivant la cou-
stume, la femme du Bassa auoit veu par quel-
que fenestre cette femme, elle enuoya dire
incontinent au Bassa par vn de ses Eunuques,
qu'elle desiroit fort auoir cette femme. Le
Bassa l'enuoya par le mesme Eunuque pour
present à sa femme, qui en estoit fort con-
tente, donnant aussitost de l'ouurage à sa
nouuelle Esclauue. Au bout de cinq iours, la
femme du Bassa remarqua que cette Chre-
stienne estoit extrêmement adroite à cou-
dre, à broder & à d'autres ouurages de main :
de sorte qu'elle gagna les bonnes graces de
sa Maistresse: qui luy promit des monts d'or,
si elle vouloit renier sa Foy Chrestienne , &

se faire Turque. Mais en vain ; car elle dit : *Encore que ie me sois cabliée comme une femme fragile, ie me confie tant en la bonté de Dieu, que ie croy qu'il me pardonnera mes pechez, selon sa grande misericorde ; vous assurant que toute mon esperance est en ma foy, laquelle ie n'abandonneray iamaïs.* La Maistresse entendant cette réponse fut fort étonnée & irritée tout ensemble. Tellement que par son ordre, cette pauvre Esclave reçut trois cent coups de baston. Et voyant qu'elle demouroit ferme & constante comme vn rocher, on la dépouilla de tous ses habits, & on luy donna des habits à la Turque ; qu'elle mit sur elle, protestant publiquement devant Dieu, qu'elle les mettoit seulement pour couvrir son corps, & non pour changer de Religion. Ce que j'ay remarqué pour faire voir la constance, & la foy de cette seconde Magdeleine.

RELATION IV.

Les Ignorans s'imaginent d'étranges choses.

Lorsque ie demourois chez mon Patron M. homer Celibi Oiga, vn soit mon Patron estant couché, & la porte fermée, comme ma chambre estoit dessus l'escurie (estât séparée de la maison, comme i'ay dit au discours de mon voyage) i'auois coustume d'aller parler & deuilier avec quatre Esclaves Chrestiens du voisinage : il y en auoit trois qui estoient Espagnols, & le quatrième estoit Hambourgeois, qui ne sçauoit pas vn mot de la Langue Espagnole. Il arriua qu'en prenant vne pipe de tabac, les Espa-

gnols commencerent entr'eux à leur mode à discourir du gouuernement de la Couronne d'Espagne, & leur discours dura l'espace de trois heures ou enuiron. Le Hambourgois, qui ne disoit mot, mais obseruoit & consideroit tous les gestes & tous les mouuemens de mains des Espagnols, s'imagina que nous parlions d'une entreprise pour prendre la fuite sur le minuiet. Je donnay le bon soir aux Espagnols, leur souhaitant la liberté, comme c'est la coustume entre les Esclaues : apres ie me leuay pour me retirer ; le Hambourgois sans s'enquerir dauantage se ietta à mes pieds, & commença à iurer en Alleman, & à dire : *Vous n'irez pas sans moy, & si vous hasarderez la vie, i'y hazarderay aussi la mienne. J'ay mis souuent ma vie pour une moindre chose en peril & en danger.* Les trois Espagnols qui voyoient ces exclamations sans en comprendre vn seul mot, pensoient assurement que le Hambourgois estoit deuenu fol ou enragé. Je luy dis que nous n'auions point parlé de cela, il me répondit : *J'ay assez decouvert vostre dessein, demeurant ferme en son opinion : ce que voyant, ie le dis aux Espagnols, leur declarât le grand desir que le Hambourgois auoit pour sa liberté.* Ce que considerans, & la posture pitoyable de cet Hambourgois, en conscience cela nous donna vn extreme déplaisir & vne sensible tristesse, comme estans malades de la mesme maladie : ie luy dis que les Espagnols estoient bien aises de voir sa resolution, & qu'au cas qu'ils entreprissent quel-

que chose, qu'ils le prendroient pour Compagnon. Quand i'eus avec semblables paroles & promesses consolé cét Hambourgois, ie me retiray à mon logis : considérant les estranges impressions de ceux qui ne comprennent pas ce qu'ils entendent.

Sur le même suiet, quand i'estois en la Masmore de Tituan, quelques mal-faïcteurs estans dans la prison de la ville, auoient enfoncé la porte, taschans par ce moyen de se sauuer. Le Gouverneur ou le Roy (comme quelques-uns l'appellent) attrapa par le moyen de ses Officiers vn de ces fuyards, & sans entendre aucune raison, luy fit donner deux cent coups de baston : & ainsi traité on l'amena dans la Masmore avec les Esclaues Chrestiens. Il couchoit sur la terre, ressemblant plus à vne éponge ensée de sang, qu'à vn homme. C'estoit iustement le premier Vendredy de Carisme, sur le soir ; suivant la coustume, chacun se mit à genoux, iusques au nombre de cent soixante & dix personnes, pour dire le Salut avec vn Religieux Dominiquain aussi Esclaue, qui disoit le Salut & les Litanies, & tous les Esclaues répondoient : apres l'on éteignoit la lumiere, & ce Religieux disoit le *Miserere* : & comme tous les Esclaues estoient ou Espagnols, ou Portugais, ils commencerent à se discipliner fort cruellement. Cè qu'ayant duré quelque temps, le Religieux donna le signal que c'estoit assez, allumant derechef les lampes, & chacun se mit à dormir. Le lendemain ceux de la Iustice de la Ville enuoye-

rent querir le prisonnier, qui auoit assisté à rompre la prison, pour estre examiné. Il commença à dire aux Iuges qu'ils fissent bonne garde, parce que les Chrestiens qui estoient dans la Masmore, la nuict passée auoient esté empeschez à faire vne mine pour se sauuer. Ils ont (disoit-il) éteint toutes les lampes, & apres vn grand silence, & sans qu'aucun parlât, tous ensemble avec quelques instrumens ils ont coupé la muraille. On fit le rapport au Gouverneur de la Ville, qui enuoya incontinent quatre Gentilshommes Mores de sa suite dans la Masmore. Ils visiterent toutes les murailles, sans trouuer aucune coupure; apres cela, ils visiterent les hardes des Chrestiens: mais ils ne trouuerent aucun instrumēt, ny la moindre apparence du monde de ce dont ils estoient accusez. C'est pourquoy vn de ces Gentilshommes qui parloit bon Espagnol, dit à vn Esclau de sa connoissance: *Amy, dis-tu-moy, quel bruit a-t-on entendu la nuict passée dans la Masmore de tic, sic, sans dire vn seul mot*; L'Espagnol bien étonné de cette demande, répondit: *Monsieur, vous deuez sçauoir que c'est le premier Vendredy de Carême, & quelques-uns se sont donnez la discipline*. Et comme ce Gentilhomme estoit Morisco, né en Espagne, il entendit l'affaire, & se mit à rire, en disant, *nostre prisonnier a decouvert vne grande trahison*. Voyez comme les ignorans s'imaginent des extravagances.

R E L A T I O N V.

*De cinq Turcs Esclaves, qui se sauuerent par
vne merueilleuse adresse, & par la ren-
contre d'un nauire Dunquerqueois.*

L'An 1640. les Corsaires Dunquerqueois auoient pris vn Nauire aussi Corsaire d'Alger, avec enuiron cent Turcs. Mes parens avec les parens de Monsieur Caloen firent si bien en sorte, que son Altesse Serenissime le Prince Cardinal donna sept esclaves Turcs pour faire vn échange contre nous trois Chrestiens. L'on enuoyoit les Turcs, qui estoient en Espagne pour voguer sur les galeres; & toutes les fois que quelques nauires partoient pour aller en Espagne, on enuoyoit cinq ou six Turcs avec. Et comme ce petit nombre estoit incapable de se faire maistre d'un nauire de guerre, on les laissoit trauailler avec les matelots, & courir ainsi pesse-messe sans auoir la pensèe que cinq Turcs se pussent sauuer, estans gardez en vn nauire equipé de cent cinquante hommes. L'an 1641. cinq de ces Turcs furent mis sur vn nauire Dunquerqueois, & vne nuit comme le nauire passa le déroit de Gilbratat, ce nauire choqua contre vne galere Turque. Les Dunquerqueois croyoient que la galere ne fust qu'un Brigantin, & les Turcs iugeoient que le nauire de guerre estoit vn nauire Marchand, tellement qu'ils commencerent incontinent à donner feu l'un sur l'autre, avec vn tel tintamarre, qu'on n'eût pas oüy Dieu tonner. Mais apres s'estre battus quelque temps, ceux de la galere & ceux

du nauire considerans qu'il n'y auoit point de butin à esperer, se separerent : & chacun continua son chemin. Pendant la confusion du combat, les cinq Turcs qui estoient sur le nauire, s'estoient jettez dans la galere; mais ie ne puis comprendre comment cela se fit, & qui plus est, ie ne le croirois iamais, si ie n'en auois esté témoin oculaire. Quand la Galere arriva au port, le bruit courut par toute la Ville d'Alger, que cinq Turcs qui auoient esté Esclaves des Dunquerquois, s'estoient sauuez sur cette galere. Et comme i'ay raconté au discours de mon voyage, mon compaignon Saldens estoit party d'Alger pour amener cinq Turcs à Ceuta, pour estre changez contre nous. Je fus extrêmement en peine que les Turcs sauuez, ne fussent les cinq que mon Compaignon auoit en sa charge. Aussi-tost ie courus à la marine, & par bon-heur ie trouuay vn de ces cinq Turcs sauuez. Je luy demanday s'il estoit vn de ces cinq Turcs, qui deuoient estre changez contre trois Dunquerquois. Il me répondit que non, mais que ces cinq Turcs estoient en la garde de mon Compaignon Saldens, & que le nauire deuoit encore recevoir quelque charge; & qu'il croyoit qu'ils seroient bien-tost en Espagne: Ces cinq Turcs s'estoient seruis bien à propos de l'occasion du combat du nauire & de la Galere.

Estrange effet d'un Amour abominable.

Quand ie demeurois au Fondouque avec mon Patron Cataborne Mostafa, ie vis vn Turc de nation, mais Cherebin de Religion, c'est à dire vn Heretique à leur mode, venir au logis yvre & enragé comme vne beste, pour auoir mangé de l'*affioen* qui est de l'opium. Il appella son Esclaue qui estoit Irlandois, & luy commanda d'apporter vn réchaut avec du feu: l'Esclaue obeyt sur le champ. Alors il prit en sa main droite vn cousteau: & pressant la gauche contre vn pillier le bras nud, il commanda à son Esclaue sur peine d'estre tué incontinent, de mettre vn charbon allumé sur son bras gauche. L'Esclaue sans repliquer, y mit vn charbon ardent; il enioignit derectef à son Esclaue de souffler le charbon, ce qu'il fit, de sorte que le charbon s'infusoit dans la chair. Et ce Turc brutal souffroit cette douleur si vehemente avec vne constance admirable. Je regardois ce spectacle, non pas sans étonnement de luy voir exercer vne telle cruauté contre soy-mesme, & ie demandois aux autres Turcs & Esclaues Chrestiens qui estoient presents, la raison pourquoy ce Turc estoit son bourreau: ils me répondirent, que cette apresdisnée il auoit rasché de satisfaire à son amour abominable, & qu'enragé de ce que son entreprise ne luy auoit pas succédé, il se brusloit ainsi. Il est vray qu'il se donnoit luy mesme le chastiment qu'il meritoit: car l'action qu'il auoit voulu faire, meritoit le feu.

De deux malheureux Esclaves, qui furent mis dans la Masmore de Tituan.

Comme i'estois prisonnier dans la Masmore de Tituan, on y amena deux nouveaux Esclaves : quelques curieux de sçavoir pourquoy, leur demanderent d'où ils venoient ; & en mesme temps i'entendis les Examineurs iniurier ces deux malheureux, les appellant chiens, belistres, Lutheriens, &c. Je demanday à vn Esclaue Espagnol de ma connoissance, pourquoy les Espagnols iniurioient ces deux misérables qui estoient de leur pays ; il me répondit qu'on les deuoir tuer à coups de baston, pour le deshonneur qu'ils faisoient à leur nation : qu'ils estoient soldats à Penon de Veles, c'est vne forteresse située à quelques lieues de Tituan sur la mer Mediterranée, sous l'obeyssance du Roy d'Espagne ; ceux qui sont dans cette forteresse, horsmis les Officiers, sont presque tous criminels condamnez par leurs Iuges. Et il arrive souuent aux principaux Cavaliers qui ont commis quelque delict, d'estre condamnez à seruir en ce lieu, à leurs dépens avec autant de chevaux. Cette place doit receuoir tous les viures d'Espagne : & comme il arrive bien souuent par les inconueniens de la mer, ou par la negligence de ceux qui en ont le soin, que les nauires n'arriuent pas au temps qu'ils doiuent, c'est pour cela qu'il y manque tousiours quelque chose. Ces deux soldats estans desesperez tant de pauvreté, que de ne pouuoir iamais

retourner à leur Patrie : car ils estoient bannis pour dementir toute leur vie dans ce miserable exil ; ont mieux aimé se rendre à la mercy des Mores leurs ennemis , renier la Foy Chrestienne , & estre Esclaves toute leur vie , que de souffrir plus long-temps dans cette fortteresse ; de laquelle ils sont sortis par finesse , & se sont rendus à leurs ennemis , disans qu'ils vouloient estre de la Religion de Mahomet , & demeurer Esclaves. Mais ils n'ont pû paruenir au but qu'ils pretendoient ; car les Mores les ayans en leur pouuoir , ne leur ont pas voulu permettre de changer de Religion ; parce qu'un Esclave Chrestien vaut dauantage , qu'un Esclave renegar. La raison est , qu'on met les Chrestiens sur les galeres pour voguer en Barbarie , & les Renegats n'y sont pas employez : ainsi ce sont tous Chrestiens qui voguent en Barbarie. On a amené ces deux coquins dans la Masmore , pour attendre l'Esté , & les vendre aux galeres d'Alger. I'auois grande compassion de ces deux miserables , car la plus grande partie des Esclaves qui estoient dans la Masmore , estoient Espagnols , qui leur reprochoient continuellement qu'ils estoient venus de leur propre volonté en esclavage. Or , comme j'ay amplement décrit au discours de mon voyage , on dormoit sur le pauc , se pressant l'un contre l'autre , à cause que la place estoit fort étroite : & personne ne vouloit auoir ces deux coquins à son costé ; & cette prison estant dépouruee de priué , deux ou trois auoient vn pot à la

mode d'Espagne, & lors que ces deux misérables estoient pressés de rendre ce qui est deu à la nature, ils estoient en la plus grande peine du monde, car de faire leurs ordures sur le pavé, il n'estoit pas permis : à cause que le pavé seruoit de lict; & personne ne leur vouloit prester son pot, de sorte qu'ils deuoient mendier cette grace, & estoient contraints d'endurer mille iniures toutes les fois qu'ils en auoient besoin. Leur Maistre leur iettoit vne fois par iour seulement par la treille d'enhaut vn peu de pain sans autre chose : car cette prison est sous la terre; ils deuoient aussi demander par aumosne des autres Esclaves, l'eau qu'ils beuuient.

Je ne croy pas que la misere humaine puisse reduire les hommes au monde à vne plus grande pauureté & à vn plus malheureux estat, que de viure de cette façon, & les hommes ne le pourroient pas d'eux-mesmes endurer, si la bonté Diuine ne leur augmentoit les forces, en leur faisant considerer que chacun doit souffrir patiemment les iustes punitions que sa iustice luy enuoye.

Sur le mesme suiet, estant à Alger, il y auoit vn Esclave Venitien, qui me contoit vn iour qu'ayant esté autrefois Notaire public à Venise, il auoit donné vne fausse attestation pour gagner vne piece d'argent: & que cette fausseté fut découuerte, & luy condamné quelques années aux galeres, où il fut effectivement mis; mais qu'au bout de quelques mois pour vne chaîne d'or, dont on fit present au Capitaine de la galere, il

fut mis en liberté. Le bruit courut qu'il s'estoit sauvé. Estant échappé de cette sorte, il ne pouvoit plus retourner à Venise, où il estoit trop connu. Il se resolut d'aller demeurer quelque temps en l'Isle de Corsega. Comme il estoit en chemin il fut pris des Turcs, & vendu à Alger au General des galeres Alli Pegelin; cét Esclauve me disoit: *J'ay cru enir les galeres Venitiennes, sur lesquelles j'estois condamné pour peu d'années par une iuste sentence; & ie suis tombé de fièvre en chaud mal, à sçavoir en tel lieu d'où peut-estre ie ne sortiray de ma vie. Que les iugemens de Dieu sont iustes!* Je cruy que les deux soldats, dont j'ay parlé cy-dessus, se consoient en cette sorte. Ces deux Relations serviront d'exemple pour souffrir avec patience les miseres & les tribulations qui nous viennent de la main de Dieu, sans regimber contre l'aiguillon; qui fait que voulans sortir d'un borbier, nous nous engageons en de plus grands malheurs.

R E L A T I O N VIII.

D'un Gentilhomme Portugais, pris & mené à Alger.

DOm Francisco de Mascarenas, Gentilhomme Portugais l'an 1638. auoit dechié l'espée à la main vne querelle dans la ville de Lisbonne; & comme il estoit demeuré vainqueur, il craignoit la Justice; esperant que le temps appaiserait cette affaire, il s'embarqua par le conseil de ses Parens, dans les premiers navires qui alloient vers le Brasil: il prit seruire en qualité de

soldat dans les troupes du Viceroy en la *Baixa de todos los Santos*. Il demeura en ce lieu iusques à l'année 1641. qu'il receut nouvelles que ses affaires estoient accommodées à Lisbonne. Ce qu'ayant appris, ils s'embarqua à la premiere occasion en bonne compagnie de Capitaines & d'Officiers pour retourner en Portugal. Mais la fortune leur fut contraire : car le malheur voulut que le navire fut pris par les Corsaires d'Alger. On amena les nouveaux Esclaves (comme de coutume) deuant le Bassa, pour prendre sa part, qui est de huit vn. Le Bassa prit pour sa part Dom Francisco, & trois autres, qui me sembloient à leur mine estre Capitaines.

On enuoya ces quatre nouveaux Esclaves dans vne retraite au logis du Bassa, où Monsieur Caloen & moy estions alors sequestrez (comme j'ay dit autre part) ie souhaitay la bien venue à Dom Francisco, luy demandant d'où il venoit, & quelles nouvelles il nous apportoit de la Chrestienté. Sur ces entrefaites & auant qu'il nous pût répondre, le Bassa fit appeller Dom Francisco, qui s'en alla dans la salle d'audience, en faisant vne tres-grande reuerence. Le Bassa luy demanda, *Qui estes-vous ?* Dom Francisco luy répondit : *Je suis Dom Francisco de Mascarenhas, neveu de Dom Bernardo de Mascarenhas, qui a esté General dans le Brasil.* Ce qu'entendant le Bassa, qui estoit vn fin Renard au possible, fils d'un Renegat Geneuois, il luy repartit : *La noblesse & l'esclavage ne s'accordent pas ensemble : Que voulez-vous*

donner pour vostre liberté à payer d'icy à huit ou dix mois : Et cependant vous prendrez vostre passe-temps , Et vous vous promenerrez dans la ville comme il vous plaira sans travailler en aucune maniere ?

Cette proposition plut fort à Dom Francisco , & dit au Bassa : Que demande vostre Seigneurie pour ma rançon ? Quatre mil ducats , répondit le Bassa. Dom Francisco à cette parole baisa la robe du Bassa (c'est vn compliment à la Turque) & luy dit : Je les donneray : Et ie prens à témoin les Sieurs Turcs icy presens.

Cela fait , Dom Francisco retourna où nous estions , & nous dit : Graces à Dieu, ie ne suis plus Esclave , car j'ay fait mon accord avec le Bassa pour quatre mille ducats. Je luy répondis sur cela : Monsieur, ie n'ay pas l'honneur de vous connoistres mais si vous eussiez eu patience quatre ou cinq iours , vous eussiez obtenu vostre liberté pour 1500. ou au pis aller pour deux mille ducats. Il me repliqua : Pourquoi vn homme a-t'il de l'argent ? est-ce pour travailler comme vn chien, ou pour acheter sa liberté ? Il est vray Monsieur , luy dis-je , vous pouvez estre riches ; mais le Bassa voudra auoir autant de chacun de vos compagnons : car vous avez dit que vous estiez tous soldats de fortune.

Dom Francisco demeura deux iours avec nous, au bout desquels vn certain Marchand Portugais, qui residoit à Alger , le mena à son logis , sur caution, laissant encore au logis du Bassa vn sien valet âgé enuiron de

160 RELATIONS PARTICVLIÈRES
treize ans, qui presenta au Bassa trois cent
ducats : mais le Bassa en vouloit dauantage.
Les compagnons de Dom Francisco furent
amenez au Bain, lieu & demeure ordi-
naire des Esclaves des galeres. Le garçon à
la fin renia la Foy Chrestienne, ayant esté
débauché par vn Renegat Portugais pour la
somme de quarante aspros : nonobstant
que Dom Francisco luy eust promis de le
racheter.

Le Renegat Portugais, qui auoit débauché
ce garçon, le mena dans la sale d'audience
deuant le Bassa, & dit (apres la reuerence
faite :) *Ce Chrestien veut renier sa foy.* Le
Bassa n'estoit guere content de cette nou-
uelle : car il estimoit dauantage les 300 du-
cats, que de faire ce bon oeuvre à son Pro-
phete Mahomet. Aussi n'estoit-il pas si por-
té pour son seruite, qu'il n'aimast encore
dauantage le salut de sa bourse ; mais à cau-
se de la presence de quelques Turcs de qua-
lité, il dissimula ce qu'il pensoit. Et l'en-
fant fut fait Turc avec les solemnitez ordi-
naires. Quelques iours apres, l'affaire pour
lequel nous estions sequestrez, fut accom-
modé. De sorte qu'on nous laissa sortir, &
rencontrant souuent Dom Francisco dans
les ruës, ie parlois à luy, en le saluant pour
l'ancienne connoissance.

Quelques mois apres ie partis pour aller
à Tituan ; estant là j'allay incontinent saluer
vn Pere Redempteur, qui estoit nouvelle-
ment arriué d'Espagne, logé chez le Consul
des François. Comme j'entrois dans le lo-

gis, ie vis sortir le mesme Dom Francisco, & luy donnant le bon iour, ie luy demanday quelle fortune l'auoit amené là; il me dit, que depuis que i'estois sorty d'Alger, il auoit receu les quatre mille ducats, & payé le Bassa. Mais que ne voyant point de remede pour retourner en Portugal, sans passer par l'Espagne: (ce qu'il ne vouloit pas faire, à cause de la guerre, & aussi pour ne point voir les Espagnols) ou sans faire vn grand tour, en danger d'estre pris encore vne fois des Turcs: que pour euites ces dangers, il s'étoit accordé avec vn Capitaine Corsaire, qui le mettroit sur la coste de Portugal en terre ferme.

Dom Francisco s'embarqua, & avec vn vent fauorable son Corsaire leua l'ancre, & singla en pleine mer, se trouuant en deux iours sur la hauteur de Penon de Veles: où pour lors il y auoit quelques nauires François, qui commencerent à donner la chasse au Corsaire Turc: lequel voyant que ses voiles le deuoient sauuer, & non pas son canon, fit tout ce qu'il pût pour euites le peril, & à la fin ne voyant point d'autre moyen, il tourna son nauire vers la coste, & à pleine voile donna avec le nauire en terre, non pas fort loin de la place où nous venions de faire vn semblable naufrage (ainsi que i'ay dit autre part.) Comme il estoit empesché à me raconter sa fortune, il passa devant nous vn Gentil-homme, âgé enuiron de vingt-ans (selon que ie pouuois coniecturer) modestement aiusé à la mode de Holande ou

162 RELATIONS PARTICVLIÈRES
de Flandre ; Dom Francisco le regarda fixe-
ment , & luy Dom Francisco. Se regardans
ainsi l'un l'autre , vn assez long temps sans
parler , à la fin Dom Francisco luy dit : *N'es-
tes-vous pas un tel ?* Le ieune homme res-
pondit , *ouy* : alors Dom Francisco : *Que
faites-vous donc icy , habillé de cette façon ?* Il
repliqua : *Je suis icy pour exercer mon trafic &
ma Religion.* A cela Dom Francisco luy dit :
*Sauf vostre grace , de quelle Religion estes-
vous ?* Il répondit , *ie suis Iuif.* Dom Francis-
co dit : *N'avez-vous pas demeuré il y a vn an
dans la Baja de todos los Santos . & y avez
journallement entendu la Messe , & fréquenté
les saints Sacremens , comme les autres Ca-
tholiques ?* Il répondit qu'oüy , mais qu'il
estoit Iuif , & qu'il auoit fait semblant qu'il
estoit Chrestien.

T'ay dressé ce discours , pour faire voir les
diuers euenemens des choses ; & les diuer-
ses rencontres qui se font dans le monde.

R E L A T I O N IX.

*Vn nouuel Esclaue doit se défer de tout le
monde.*

CE n'est pas que ie veuille soutenir qu'un
nouuel Esclaue doive tenir pour trais-
tres tous ceux qui parlent à luy , Dieu me
preserue d'une telle erreur , ce seroit vne
trop grande défiance : mais il doit conside-
rer qu'ils peuvent estre trompeurs. C'est
pourquoy il est nécessaire qu'il dissimule
pour quelque temps , iusques à ce qu'il soit
suffisamment informé des trompeurs , & des
sinceres.

Durant mon esclavage à Alger il y auoit vn Iuif fort riche, appelé Ciskas; celuy-cy pour estre informé quels Esclaues Chrestiens pouuoient payer bonne rançon, se seruoit de cette ruse: Il auoit fait acheter par vn Turc pour son compte vn Esclaue Chrestien, car les Iuifs ne peuuent pas auoir des Esclaues Chrestiens: le Turc disoit que cet Esclaue estoit à luy, & qu'il le prestoit seulement au Iuif pour le seruir dans son logis. Mais le plus grand service qu'il luy faisoit, c'estoit lors qu'il arriuoit quelques lettres pour des Esclaues Chrestiens, dont la suscription estoit en Flamen, l'Esclaue lisoit & interpretoit à son Maistre la teneur d'icelles; & comme presque tout le commerce se fait par les Iuifs en Barbarie, toutes les lettres des Marchands tombent entre leurs mains. Par ce moyen ce Iuif sçauoit par l'entremise de quelques Turcs ses amis presser les Chrestiens, iusques au dernier denier de leur rançon.

Cet Esclaue traistre se trouuoit tousiours sur la marine, quand on amenoit quelques prises d'Hambourgeois, ou de Hollandois: & quand les nouveaux Esclaues venoient en terre, il commençoit à parler à eux, en leur disant: *D'où venez-vous, mes amis, & mes compagnons? sur ma foy ie suis fort marry de vostre malheur & infortune. Je vous prie de prendre courage, & de venir prendre vn doigt de vin avec moy: vous me ferez vn singulier plaisir.* Ces nouveaux venus répondoient: *Nous n'auons*

point d'argent, & nous ne pouvons sortir d'icy sans permission. Alors il leur disoit : Touchant la permission ie suis assez connu : ie la demanderay ; ie croy que ie ne seray pas refusé, & pour de l'argent. Dieu mercy, j'en ay encore assez pour traiter un amy. Il demandoit cette permission : les Turcs qui estoient d'accord avec son Maistre, la luy accordoient.

Et ce double traistre conduisoit ces innocens à la tauerne, les faisant bien boire, & leur souhaitant vn bon Patron. Quand il apperceuoit qu'ils commençoient à s'en-uyter : il commençoit alors à tendre ses filets à l'auancement de ses affaires ; leur faisant accroire qu'il auoit assisté plusieurs Esclaves touchant leur liberté, & qu'il auoit encore le mesme pouuoir.

Ces pauvres idiots, qui auoient le cœur triste, le ventre plein de vin, & la teste échauffée, adioûtoient facilement foy aux paroles de ce traistre ; & il leur disoit : Pouuez-vous donner quatre ou cinq cent patagons pour auoir vostre liberté ? Quelquefois ils répondoient qu'oüy, & quand il en faudroit mille nous n'en serions pas en peine, car nous auons si bien seruy nos Armeurs qui sont tels & tels, qu'ils ne nous laisseront point au besoin, principalement icy. Les autres disoient : J'ay encore vne maison à moy, &c.

Quand ce dissimulé traistre scauoit tout ce qu'il desiroit, il payoit la dépense, & reconduisoit les nouveaux Esclaves au logis des Armeurs, où ils deuoient demeurer iusques à ce qu'ils fussent vendus.

De là il alloit faire le rapport au Juif de tout ce que les Chrestiens luy auoient dit, & quand ces Esclaues venoient sur le marché, quelque Turc, qui estoit d'accord avec le Juif, les achetoit; & alors ce traistre alloit donner le bon-iour aux nouueaux vendus: *Graces à Dieu, vous auez vn bon Patron, il est grand amy du Juif, où ie demeure; si vous auez enuie de faire accord touchant vostre rançon, ie vous puis rendre vn bon service.* Ces nouueaux Esclaues estoient fort aises, & fort contens d'entendre ces paroles; & comme ce traistre scauoit le secret, il arriuoit souuent que le Juif avec deux ou trois mille paragons en gaignoit mille & dauantage, il estoit riche de cent mil paragons: & tous les meubles de sa maison ne valoient pas dix escus. Quand ce traistre Chrestien auoit fait quelque entreprise avec succez, il receuoit vne bonne recompense: mais Dieu permit qu'il fut tellement décrié de tous les Esclaues, que pas vn ne vouloit traiter avec luy: & les nouueaux Esclaues estoient auertis, qu'ils se défiasent de ce traistre.

A nostre arriuée il s'adressa à nous: car estans nouvellement venus il nous vint aussi faire ses complimens accoustumez. Mais nous estions auertis, comme i'ay conté autre part. Quand quelqu'un est par malheur entré dans l'esclavage, & qu'il desire trop tost sa liberté, il a vn pareil succez à celuy des nageurs ignorans; qui estans tombez dans l'eau, de peur qu'ils ont de se noyer, font tant d'efforts avec leurs bras, qu'ils se lassent

166 RELATIONS PARTICVLIÈRES
incontinent, & leur trop grande diligence
est cause de leur perte.

R E L A T I O N X.

*De deux nouveaux mariez pris par les Turcs,
& menez Esclaves à Alger.*

DAns la ville de Nantes en Bretagne, l'an
1641, il y auoit le Capitaine d'un naui-
re, qui n'attendoit que le vent propre pour
faire voile vers Canada: & comme il atten-
doit le vent, il fit l'amour à la fille d'un ri-
che Marchand, qui s'apperceut que sa fille
estoit amoureuse de luy, & qui ne voulut en
aucune façon consentir à ce mariage; con-
siderant que ce Capitaine deuoit partir, &
que le premier bon vent l'emporteroit avec
son nauires, & l'amour de sa fille avec le vent.
Mais le Capitaine voyant d'autre part, qu'il
pouuoit plus gagner en se mariant avec cet-
te fille, qu'à nauiger toute sa vie, sceut si
adroitement conduire ses affaires, & ga-
gner les bonnes graces de sa Maistresse,
qu'ils se marierent secrettement à l'insceu
des parens de la fille; & auant qu'ils en eus-
sent les nouvelles, il s'estoit embarqué avec
sa nouvelle Espouse, faisant voile pour aller
en Canada: & esperant qu'auant son retour
son affaire seroit accommodée, par l'en-
tremise de ses amis; mais la fortune en dis-
posa autrement. Il ne fut pas vingt-quatre
heures en mer, qu'un Corsaire d'Alger l'a-
borda. Cét amoureux plus accoustumé aux
caresses de sa Maistresse, qu'à l'exercice de
Mars, sans aucune resistance, rend son na-
uire.

Peu de iours apres on vit cette Damoiselle Françoisse avec son mary & les autres Esclaves dans le marché d'Alger ; où se vendent les Chrestiens. Les Turcs, Mores, Grecs, & Espagnols, qui n'auoient pas accoustumé de voir les habits des Damoiselles Françoises, les cheueux poudrez, & la teste en bon ordre, la regardoient avec grande admiration. Elle dit à quelques Chrestiens qui l'entretenoient & la consoloient : *Je crains seulement qu'on me fasse renier ma Religion* ; il sembla que Dieu eût pour agreable la crainte de cette femme ; car le Consul de France sçeut si bien faire avec le Bassa, qu'on en différa la vente, sous pretexte de quelque confederation avec les François.

Mais la cause procedoit de l'auarice du Bassa (comme vous entendrez) qui se moquoit de la paix ; mais parce que le Capitaine François ne s'estoit pas defendu, le Consul alleguoit que le nauire n'estoit pas de bonne prise.

C'estoit selon mon iugement vne inuention du Bassa, qui estoit d'accord avec le Consul, pour declarer ce nauire libre, & ainsi frauder les Armeurs, & les soldats ; & que le Capitaine pour auoir sa liberté avec celle de sa femme, laisseroit le nauire avec toute sa charge au profit du Bassa. Sur ces entrefaites & negotiations, on mit la Damoiselle au logis d'une Dame Turque, où elle estoit tres-bien, horsmis qu'elle ne pouuoit parler à son mary seule à seul. Je ne sçay pas la fin de cette affaire, parce que je partis bien-tost apres d'Alger.

De l'ingratitude d'un Esclave Portugais.

L'Ay connu à Alger vn Capitaine fort renommé Corsaire, appelé *le grand Moro*, Mosabi de nation, qui est vne nation de pauvres Alarbes, fort méprisée, & de peu d'estime; parce qu'ils ne s'adonnent point aux armes, & aiment mieux la cuisine, que la guerre. Ils sont ordinairement Tripiers, & désagréables de vilage; car ils ne sont ny noirs ny blancs, & encore moins mulâtres: mais il semble que leur face soit d'huile.

Le grand Moro, estant âgé enuiron de douze ans, vint à Alger. Et comme le commerce des tripes luy déplaisoit, il s'embarqua avec les Corsaires pour garçon du Capitaine; & par les continuelles nauigations & diuers combats, il deuint bon Marinier, & bon soldat, acquerant tant de reputation, que les Armeurs le firent Capitaine d'un petit nauire; puis d'un grand nauire de trente pieces. Enfin il fut fait Capitaine d'une Galere.

Ce grand Moro estoit la terreur de tous les nauires Chrestiens, qui frequentoient la mer Mediterranée, & estimé de tous les Turcs vn Dieu Mars. Je croy que si le grand Seigneur luy eut donné le commandement absolu sur la mer, comme Sultan Soliman le donna à l'Archipirate Barberossa au siecle passé, que les victoires du grand Moro auroient surpassé celles de tous les Generaux Ottomans; car c'estoit vn Lion dans les combats, & vn Agneau dans ses victoires,

traissant

traitant ses ennemis vaincus avec vne grande douceur.

Ce grand Moro auoit entr'autres vn Esclaue Portugais, qui luy seruoit en terre d'homme de chambre, & sur la mer d'Escrivain. Ce Portugais auoit quelques années fidelement seruy son Patron tant par mer que par terre. Vn iour le grand Moro croisoit avec son nauire la coste de Portugal; il appella son Esclaue, & luy dit : *Vous m'avez seruy tant d'années fidelement, ie vous donne la liberté; & aussi-tost il donna ordre d'approcher la coste, pour plus facilement enuoyer la chaloupe avec ce libertin en terre, qui remercia son Maistre avec vn cœur double & ingrat. Pendant que l'on approchoit la terre, il alla secretement à la poupe du nauire, & ouurit le coffre de son Patron, (car il auoit les clefs) & prit quelques chemises, & pour acheuer son entreprise sans estre découuert, il les vestit sous ses habits. On ietta la chaloupe en mer, & le Portugais rendant les clefs du coffre, dit le dernier adieu à son Patron. On le mit en terre, la chaloupe s'en retourna, & le nauire continua de croiser. Quelques iours apres le grand Moro voulut changer de linge; mais il fut trompé, car son linge luy auoit esté dérobé par cet ingrat. Il se tourmenta de telle sorte, qu'il dit : *Je iure par la vie du grand Seigneur, que si par hazard ce Chrestien ingrat tombe encore vne fois entre mes mains, il n'eschappera pas l'esclauage de voguer la Galere.**

Il arriva encore au mesme temps vne chose fort remarquable : à sçauoir que le General Alli Pegelin ayant perdu vn diamant de grande valeur, le fit chercher par ses Esclaves de tous costez, entr'autres vn sien Esclave Espagnol le trouua : il presenta le diamant à Pegelin, qui le receut, tres-aise de l'auoir, donnant à l'Esclave pour recompense vn demy paragon, en luy disant : *Tien, pren cela, beste brute sans ingement, & achep-te une corde pour te pendre : tu auois gagné ta liberté, & tu ne l'a pas sçeu prendre* ; Alli Pegelin estoit aussi ingrat à l'endroit de son Esclave Espagnol, que l'Esclave Portugais l'auoit esté à l'endroit du grand Moro.

RELATION XII.

La coustume de pleurer les morts à Alger.

DAns vne de mes precedentes Relations, Di'ay fait mention de la guerre d'un Roy Barbare Bennali contre le Bassa d'Alger. Plusieurs Turcs & Renegats furent tuez en cette guerre. Entr'autres fut tué vn Bulcebas, c'est vn Capitaine d'Infanterie. Ce Bulcebas estoit vn Renegat, & auoit esté Esclave de mon Patron Mahomet Celibi Oigga : & demouroit dans la mesme rue de Mahomet Celibi.

Si-tost que les nouvelles vinrent de la mort de ce Bulcebas, ma Patrone accompagnée de deux femmes Noires ses Esclaves, & avec toutes les femmes du voisinage, entrerent dans la maison de la vesue, & d'abord qu'elles furent entrées, elles commencerent à pleurer, lamenter, crier, &

se tourmēter comme des defesperées, & vne de ses femmes frappoit continuellement avec vne barre de fer sur vne table, ce qui cauſoit vn ſi grand bruit & vn ſi terrible tintamarre, qu'on euſt dit que la rue eſtoit pleine d'enragez. Je ſçauois bien que c'eſtoit la maniere de ſe plaindre dans le deuil à la mode d'Afrique. Quand ma Patrone retourna au logis, ie feignis de ne pas ſçauoir la raiſon de routes ces exclamations, demandant la cauſe pourquoy elle auoit pleuré, & pourquoy elle auoit le viſage égratigné & ſanglant; elle me répondit, que c'eſtoit la couſtume du Pais, & qu'on pleuroit de cette façon la mort des parens & des bons amis. Je repliquay : *Cela eſt bon pour vous, qui connoiſſiez le deffunt; mais pourquoy eſt-ce que voſtre Eſclau eſt égratigné & ſanglant comme vous, elle qui ne connoiſſoit pas le deffunt: car elle eſt nouuellement venue chez vous, & eſt ſauuage?* Ma Patrone me répondit: *Elle a fait comme elle a ven faire, ſans autre raiſon.*

Sur ce mot de *Sauuage*, vous ſçaurez que le Royaume d'Alger a beaucoup de petits Roys tributaires, & quelques vns d'entreux faute d'argent, payent leur tribut annuel avec des hommes: ces hommes ſont ou Arabes priſonniers, appelez Arabes errants; ou faute de priſonniers, ils payent avec leurs propres ſujets: on appelle telles gens à Alger *Sauuages*, parce qu'ils ne ſçauent pas la langue commune du Pais, l'Arabe ny le More.

Du Zele inconsideré, & du Zele prudent.

Quand j'estois à la Masmore de Tituan, vn Corlaite More y entra avec vne Image de Nostre-Dame, taillée en bois, qu'il auoit prise sur quelque nauire Chrestien, & la presentoit à vendre. Tous les Esclaues Espagnols s'assemblerent alentour, & en offrirent vn sequin d'or, afin que l'Image ne receût aucun mépris ou iniure. Le More remarquant le bon zeile des Chrestiens, leur dit qu'il falloit quatre fois autant; *& si vous ne le voulez donner, ie la brûleray*, dit-il.

Les bons Espagnols estoient en fort grand' peine pour les menasses de ce Barbare; & estoient en deliberation de donner au More ce qu'il demandoit. Et pour trouuer cette somme, la plus grande partie des Espagnols vouloient contribuer tout ce qu'ils auoient: car dans la Masmore celuy qui a vn paragon par mois pour dépenset, ne se peut pas dire pauvre.

Je regardois ce qui se passoit sans dire mot; à la fin ie m'en meslay, & dis aux Espagnols: *Messieurs, cette Image ne vaut pas tant. Ils me répondirent sur le champ: Nous n'achetons pas l'Image pour sa valeur, mais afin qu'elle ne reçoine aucune iniure.* Je leur dis: *Nostre zeile est tres-bon, mais ne considerez vous pas, que quand ce More sortira de ceans avec quatre sequins d'or pour une Image, qui ne vaut pas quatre reaux, il ira diuulguer par toute la ville, que les Chrestiens sont idolâtres.*

A peine les zelez Espagnols vouloient-ils entendre ma raison : & ie courois grand risque de passer pour vn Lutherien. Mais ie receus vn grand secours d'un R. P. Dominiquain , qui estoit aussi Esclaue dans la Masmore, homme de bonne vie, & de grande doctrine. Je luy contay ce qui se passoit entre les Espagnols & le More. Ce bon Pere aussi-tost d'un zele fondé sur la prudence, va droit au More, & luy dit : *Voulez-vous vn patagon pour cette Image, en vous le donnerai sinon, allez, & faites de l'Image ce que vous voudrez, & retirez-vous d'icy, ou les Esclaves Chrestiens vous donneront mille coups de poing.* Le More voyant ce Religieux si resolu, ne dit plus de rodomontades, ny qu'il brûleroit l'Image, mais il fut bien-aise d'avoir le patagon, en donnant l'Image : si les Espagnols eussent donné quatre sequins d'or, ils eussent perdu leur argent, le More se fut moqué d'eux, & la Religion Catholique eust esté méprisée ; mais le bon zele de ce Religieux accompagné de prudence, conserva l'argent de ces pauvres Esclaves, donna de la crainte au More Barbare, & fit voir aux Mahometans, que l'honneur que les Catholiques rendent aux Images, ne consiste pas en la matiére ; comme croient les ignorans, les Payens, & les Heretiques.

*Deux Exemples de Liberalité, & de Recon-
noissance.*

Saban Galla Aga, duquel j'ay parlé fort souvent, tant au discours de mon voyage, que dans mes Relations, estoit Espagnol de naissance des frontieres de Portugal, & fils d'un Marinier. Il estoit tombé dès sa jeunesse en l'esclavage des Turcs, qui l'auoient persuadé & induit à renier la Foy Chrestienne; ce qui est facile à faire à vn jeune enfant.

Ce Saban par sa noble maniere de traiter avec tout le monde, receut pour nom de guerre *Gallan*. Il estoit fort riche: son exercice estoit la guerre, tant par mer que par terre. Il auoit esté Aga, c'est à dire Maistre de camp. Ce Saban par eas fortuit passoit vn iour par le marché, où on vendoit des Chrestiens. Il commença à deuïser avec des Esclaues, & il trouua par hazard vn de ses compatriotes, qu'il acheta pour vn prix modique, car c'estoit vn Pescheur, sans apparence de grande rançon. Il mena l'Esclaue chez luy, & luy dit: *J'ay payé pour vous cent cinquante patagons; si vous me voulez promettre de payer pareille somme en vostre Pays à vn tel qui est mon Parent, & pauvre, ie vous scray mettre à terre dans vostre Pays avec le premier Corsaire qui partira.* Le Pescheur esclaue fut fort content de cette proposition, & sans differer il entreprit ce que son Patron auoit proposé. Saban suiuant sa promesse, le fait embarquer sur le premier nauire Corsaire, qui nauigeoit vers l'Océan;

& donna ordre qu'on mist ce Chrestien en terre à la coste de Portugal L'ordre de Saban fut executé. Les Portugais de son village furent estonnez de voir vn homme si tost de retour de l'esclauage. Il commença à conter sa fortune & la rencontre qu'il auoit eüe: bref tout ce qui s'estoit passé avec Saban Gallan.

Il vendit tout ce qu'il auoit, & paya, suivant sa promesse, celui à qui il deuoit donner les 150. patagons. Lequel ayant receu l'argent, escriuit vne lettre de remerciement à son parent Saban Gallan. Cependant ce bon homme retournant derechef à sa pesche pour gagner sa vie, le malheur voulut qu'il fut pris encore vne fois par les Corsaires, & amené dans Alger; où estant il fit donner auis à Saban Gallan de son malheur, qui l'acheta derechef, le traitant quelques iours dans sa maison, & le pourueut de laine & de linge pour sa necessité; & luy dit: *Parce que vous estes homme de bien, & que vous avez accompli vostre promesse, retournez encore vne fois chez-vous, & ce que vous aurez conisté, payez le à la mesme personne en vn tel temps.* Le Pescheur luy dit: *Je ne le puis faire, parce que j'ay vendu tout ce que j'auois vaillant au monde pour payer mon premier rachat: ainsi ie demureray plustost Esclau, que de manquer à ma parole.* Saban entendant ses raisons, luy dit: *Payez à vostre commodité (le terme estoit de six mois) en deux années.* Le Pescheur prit cette condition: & à la premiere occasion on le mit à terre comme la

Il alla incontinent chez le Parent de Saban , & luy fit des recommandations de sa part , luy promettant de payer la somme accordée dans le terme de deux années , & retourna à son mestier. Mais comme la barque & tout son equipage estoit ou vendu , pour payer sa premiere rançon , ou perdu , quand il fut pris pour la seconde fois , il fut contraint de se faire seruiteur des autres Pesccheurs ; de sorte qu'il ne pouuoit faire tant de profit comme quand il estoit à soy ; mais nonobstant son petit gain , ayant épargné quelque petite somme , il la donnoit incontinent au rabais de son rachat.

Les deux années estoient passées , & il n'auoit encore payé qu'un tiers de ce qu'il deuoit. Pour satisfaire à sa promesse , il s'auisa d'un expedient , qui fut d'acheter un quintal de tabac , & s'embarqua dans un navire de Portugal , qui partoit pour Alger (où le tabac estoit alors fort chet) avec passeport du Bassa , pour racheter quelques Esclaues. Il arriva en peu de iours dans Alger , & alla droit au logis de Saban. Gallan fut tout estonné de le voir. Le Pesccheur luy dit : *Patron , ie n'ay payé que le tiers de ce que ie vous dois , comme il se voit par cette quittance , & pour le reste n'ayant point d'autre moyen , ie suis venu avec un quintal de tabac , & si ie le puis vendre avec le gain qu'on m'a assuré que ie ferois , ie vous payeray ; sinon , ie retourneray à estre vostre Esclaue , plustost que vostre Seigneurie , de qui i'ay receu tant de bienfaits ,*

m'accuse d'ingratitude. Saban écouta ces raisons avec vne grande admiration de la fidelité, & reconnoissance de ce Pêcheur; & pour réponse il luy dit: *Vous estes un homme de bien, fidele, & reconnoissant: mais un grand innocent; allez vendre vostre tabac, & retournez en vostre Patrie, & jouissez de l'argent, & de la liberté tout ensemble; & luy donna à boire & à manger dans sa maison, iusques à ce qu'il retourna avec le mesme navire: laissant dans Alger vne perpetuelle renommée de sa fidelité & reconnoissance, & portant en Portugal vne éternelle loüange de la liberalité de Saban Gallan.*

R E L A T I O N X V.

De la maniere qu'on se marie à Alger.

MON Compagnon, Monsieur Iean Baptiste Caloen demouroit chez vne vieille ayeule de Mostafa Ingles, qui estoit vn des cinq Turcs qui deuoient estre changez contre nous. Ce Mostafa auoit vn frere appellé Amet Ingles, âgé de vingt-deux ans, mais fort débauché, paillard, & yvrogne au possible, de sorte que la vie que menoit ce miserable Turc ne pouuoit plus gueres durer sans le perdre.

Son Ayeule & sa mere le sceurent si bien persuader, qu'il leur promit de laisser le vin & les garces, & qu'il viuroit desormais comme vn Mahometan de bien & d'honneur; & pour monstrier qu'il desiroit viure comme tel, il leur dit, *je suis content de me marier.* Ce desir qu'il leur rémoigna, plut extrêmement à sa grande mere & à sa mere,

qui proposerent à Amer plusieurs filles de sa qualité, & entr'autres vne qui luy plaisoit fort, à cause de ses grandes richesses. Pour effectuer ce mariage, la grand'Mere d'Amer en fit parler aux parens de la fille; & Amer employa pour espionne & ambassadrice vne Vieille femme, qui portoit dans les principales maisons des étoffes de soye à vendre.

Cette Vieille sçeut si bien acheminer ses affaires, que dans peu de iours la fille engagea sa parole; elle sçeut aussi si adroitement décrire les beautez de cette fille, ses vertus, & ses richesses, qu'Amer devint charmé d'amour par le discours de cette Vieille; les parens des deux costez approuverent ce mariage. On destina le iour pour les nopces: le futur Espoux enuoya vn present à sa Maistresse, de rubans, & de semblables bagatelles: & pour faire le present avec les solemnitez requises, Amer appella vingt Esclaves de ses parens & amis, entre lesquels i'estois.

Nous marchions l'un apres l'autre, chacun avec son plat couuert, où estoient les presents; Amer mena les Esclaves iusques à la porte du logis de sa Maistresse, où estans arriuez, il demeura dans la rue, & les Esclaves entrèrent dans la maison, qui estoit bastie à l'Italienne avec vne place quarrée entre quatre galeries. La future Espouse estoit assise sur vn coussin de velours rouge, richement chamarré d'argent, à l'entrée d'une salette: chacun des Esclaves mit son plat au lieu préparé pour le recevoir, faisant vne

grande reuerence à la future Espouse.

Les autres Esclaves auoient enseigné à Monsieur Caloca & à moy ces mots *ey la a, ey la a, ey la a*, que nous deuions crier à pleine voix, ayant mis tous les plats à terre, ce qui fut fait. Et incontinent les Esclaves Domestiques tant hommes que femmes, répondirent en mesme musique. Nous fîmes apres cela vne grande reuerence, & sortîmes du logis.

Amet nous attendoit à la porte, & comme ie passois deuant luy, il me dit en Espagnol, *est-elle belle Dunquerquois ?* Je répondis : *Tres-belle*, prenant la beauté à l'opinion d'Afrique : car ils estiment les femmes belles, quand elles sont grasses ; cette nouvelle plut fort à Amet, car il n'auoit iamais veu le visage de sa Maistresse, parce que la coutume du País est, que les femmes allans par les ruës, ont le visage couuert de deux voiles, vn qui couure le front iusques aux yeux : l'autre qui couure tout le nez. Quand elles sont au logis, elles ne sont pas si scrupuleuses pour les Esclaves Chrestiens : car elles disent que les Chrestiens sont auengles, mais si vn Mahometan leur voyoit le visage decouvert, ce seroit vn grand peché, & qu'un ieune homme parlât à quelque fille de bien dans le logis de ses parens, cela n'est aucunement permis.

Cette façon de viure me semble bien étrange : mais elle est tres-necessaire dans ce País, pour les mauuaises inclinations des femmes, car nonobstant que leurs maris

avec toute sorte de diligence tâchent de tenir leurs femmes & leurs filles dans la maison, elles inuentent mille finesses pour se baigner, ou pour faire des visites, ou sous pretexte de deuotion (cette inuention est assez connue aussi en Europe) pour visiter vn tel Marabout, ou Santon; & sous ce pretexte elles s'abandonnent, quand elles trouuent l'occasion, à tous ceux qu'elles rencontrent, fussent-ils des coquins, des belistres, & des sodomites.

RELATION XVI.

La Necessité est la Mere de la Diligence, & de l'Industrie.

Lorsque ie demeuroid au Bain d'Alli Pegelin, nous estions cinq cent cinquante Esclaves Chrestiens, qui deuoient journellement par industrie chercher à manger.

C'est vne chose digne d'admiration, comme chacun se preuaut de son industrie, en cette necessité. Le larcin est l'exercice le plus commun de cette école. Il y auoit au Bain vn Esclave Italien, dont le nom de guerre estoit *Fontimama*; il se fioit tant en son art de dérober, qu'il n'estoit pas en peine d'inuiter ses Compagnons pour le midy à dîner, de ce qu'il gagneroit de son métier de larron depuis ce temps prefix iusques à l'heure designée, pour mettre leurs matoires en besogne.

Vn iour il auoit inuité mon Compagnon Renier Saldens sur les dix-heures, à condition qu'il fist vn tour de ville avec luy devant dîner. *Fontimama* mena *Saldens* chez

quelques Juifs changeurs de monnoye, dont il y a grand nombre à Alger, estans dans les rues avec vne petite table, où ils ont des aspros qu'ils changent pour des paragons, & des demy paragons, faisant leur profit de cet échange. Fontimama demanda des aspros pour vn demy paragon : montrant la piece qui estoit bonne ; il aida le Juif à compter, & le compte fait, il presenta au Juif vne piece fausse. Le Juif qui connoissoit fort bien l'argent, chassa Fontimama ; mais quelques aspros estoient demeurez entre les mains de ce rusé larron ; & delà ils alloient chez vn autre Juif, enfin il sçeut si bien negocier, que sur le midy Fontimama reuint au Bain avec vne paire de poulles, & assez d'argent pour boire tout leur saoul de bon vin.

Vne autre fois il estoit avec la Galere de nostre maistre Pegelin à la coste de Barbarie, deuant vne place appelée *Terrevecchia* ; & Fontimama avec quelques Esclaues estoit à terre, à cause que ces Esclaues deuoient faire l'aiguade à la galere. Incontinent tous les Alarbes s'assemblerent à l'entour de ces Esclaues, leur demandans s'ils n'auoient point de fer à vendre (car le fer est cher en ce lieu) & les Esclaues vendoient ordinairement des cloux, & telles rauauderies de petite importance. Les Compagnons de Fontimama ayans vendu leur marchandise, les acheteurs annoncerent à leurs voisins qu'ils auoient acheté du fer des Esclaues des Galeres.

Deux Alarbes entendans qu'on y vendoit le fer à bon marché, vinrent à la marine pour en acheter, & s'adresserent iustement à Fontimama, qui leur dit, qu'il leur en vendroit, & leur vendit l'ancre de la galere pour cinq paragons. Il receut l'argent, & leur dit : *Mes amis, il est impossible que vous portiez un fardeau si pesant vous deux, appelez quelqu'un de vos voisins, & ie vous assisteray aussi.* Ces innocens Alarbes coururent demander du secours à leurs voisins, Fontimama cependant entra dans la galere, & mit soudain vn emplastre sur vn de ses yeux. Ces deux Marchands retournerent accompagnez de vingt Alarbes pour emporter l'ancre, entrèrent dans la galere, & commencerent à defaire le cable : car c'estoit l'ancre de reserve. Le General Alli Pegelin, qui estoit à la poupe couché sur vn matelas de velours, vit ces Alarbes à la prouë de sa galere avec les soldats Turcs en querelle, car les soldats ne vouloient pas laisser emporter l'ancre. Il demanda pourquoy ces Alarbes faisoient tant de bruit sur la prouë. On conta à Pegelin l'histoire que Fontimama auoit vendu l'ancre : aussi tost il donna ordre au Comite de chasser cette canaille d'Alarbes hors de la galere. L'ordre fut incontinent executé à grands coups de nerfs de bœuf, que les Alarbes receurent au lieu de l'ancre. Les Alarbes estants chassés, Pegelin demanda à Fontimama pourquoy il auoit vendu l'ancre de la galere, qui n'estoit pas à luy. Fontimama luy répondit, qu'il

auoit creu que la galere iroit mieux si elle estoit déchargée de ce poids. Tous ceux de la galere se mirent à rite de sa réponse : & les cinq paragons demurerent à Fonti-mama.

Il y auoit aussi en ce Bain vn Brabançon appellé *François de Vos* : mais son nom de guerre estoit François l'Estudiant ; celuy-cy n'appartenoit pas à Pegelin , mais par ordre de son Patron & avec la permission de Pegelin, il demouroit au Bain avec vne chaîne de fer de cent liures à ses pieds, sans pouuoir sortir de là : c'estoit seulement pour presser le payement de sa rançon ; il estoit comme Secrétaire des Esclaves Dunquerqueois , Hollandois , & Hambourgeois , écrivant tousiours des lettres sans recompense, mais il souffroit qu'on luy donnast à boire. Et comme à cause de ses lettres il estoit tousiours enuironné de Flamans & de Hollandois , qui venoient à luy , & luy donnoient à boire pour sa peine , quand il auoit écrit ; ce métier faisoit viure cet Escriptain : car le Tauernier chez qui il alloit écrire , luy donnoit à manger tout ce iour-là , à cause du profit qu'il faisoit , en vendant du vin à ceux qui le faisoient écrire.

Il y auoit aussi vn Cavalier François de nation , qui auoit esté dans l'esclavage l'espace de six ans , sans qu'il eût receu vn denier de son pays. Il estoit tousiours bien conuert en qualité d'Esclau , il mangeoit & beuuoit delicatement , & inuitoit souuent de ses compagnons à disner avec luy ; il

auoit grande connoissance avec des François Renegats, qui luy prestoiẽt de l'argent sur interet, le rendant au terme arresté ; mais pour payer vn tel, il prenoit de l'argent sur interet des autres Renegats. Et comme tous les Renegats sont soldats, & en continuelle guerre, tant par mer que par terre, il y demouroit tous les ans quelque vn de ses creanciers. Et comme ces creanciers n'auoient ny patens, ny femme, ny enfans, la dette estoit payée avec leur mort. Et encore qu'il y eut quelque obligation par écrit, ce Cavalier estant Esclaue, l'obligation estoit sans force.

J'ay connu vn Espagnol, qui aura icy nom *Rodrigo* : c'estoit comme vn de ces filous de Paris, qui cherchent leur vie par la reputation de leur espée, sans estre vaillans. On appelle ces gens-là en Espagnol *Vendidas*. Ce Rodrigo gaignoit sa vie à accorder des querelles entre les Esclaues, les faisant boire apres la paix, & faisant bonne chere avec les reconciliez. Mais il faut remarquer que luy-mesme fomentoit presque toutes les querelles entre les Espagnols, & cela se faisoit pour les accorder apres, & pour se trouuer present quand ils boiroient apres l'accord.

Rodrigo se trouuoit au Bain alentour des rauernes, où il iugeoit qu'estoient les plus grands yvrognes : car ordinairement quand on faisoit le compte, il y auoit tousiours quelque dispute entre les Turcs yvres, & l'hoste Chrestien, Rodrigo accordoit ces

querelles avec vne grauité Espagnole, en disant : *Messieurs, c'est assez, qu'un homme de ma sorte le dit* ; & quand les Turcs ne vouloient pas payer l'Hoste de la tauerne, Rodrigo en donnoit auis au Gardien, qui fermoit incontinent la porte du Bain ; & quand les Turcs yvres titotent leurs couteaux, Rodrigo venoit avec vne échelle par derriere, mettant la teste du Turc entre les marches, & le iettoit ainsi par terre (ce qu'il pouuoit faire pour les separer ; car vn Chrestien n'oseroit battre vn Turc sur peine de la vie) alors le Gardien venoit, qui faisoit payer le Turc, & prenoit quelque gage de luy. Pour tels & semblables seruices, Rodrigo estoit estimé des Tauerneiers du Bain, ayant pour sa recompense à soupper.

Il y auoit vn Moscouite âgé de quatre vingts-ans, incapable de faire le moindre trauail du monde pour estre, comme l'on dit, foulé : celuy-cy nettoyoit les secrets du Bain, & toutes les semaines il alloit demander vne aumosne aux Esclaves du Bain pour sa peine, quelques-uns luy donnoient quelque chose, avec ce peu il se nourrissoit.

J'ay connu aussi en ce lieu vn garçon Hambourgeois, lequel quand il fut pris dans le combat, auoit perdu vn bras ; quel remede pour gagner sa vie ? Le Patron ne luy donnoit rien ; vn de ses compatriotes luy donna vn demy paragon. Avec cette somme il acheta vn ieu de quilles & de trou-madame. Il alloit hors la ville proche de la porte, loüoit ses quilles, & son trou-madame aux

enfans qui iolioient-là , & gaignoit fort bien sa vie. Les Espagnols qui pouuoient tenir tauerne , viuoient comme des Princes entre les Eſclaues. Et en peu de temps gaignoient leur rachat. Car ceux qui ont vne pipe de vin au mois de Septembre , qui leur couſte ſeize patagons : quand ils la vendent en détail , ils en font quarante ou cinquante patagons.

Il y auoit auſſi ſix Chirurgiens qui gaignoient beaucoup d'argent , car ils alloient paſſer les Bourgeois. Mais comme l'on voit ordinairement que le bon temps & l'argent perdent les hommes , ceux-cy ſe perdoient avec les femmes & le vin.

Il y en auoit d'autres qui laſſoient des bas , d'autres gaignoient leur vie à vn triſter. Mais le larcin eſtoit le métier le plus exercé. Tous les ſoirs on vendoit publiquement ce qui auoit eſté dérobbé le iour , comme j'ay plus amplement raconté au diſcours de mon voyage. Les Preſtres viuoient des aumosnes des Eſclaues Chreſtiens.

Bref chacun , de quelque nation qu'il fût , trouuoit moyen de viure , à la reſerue des Anglois , qui eſt vne nation , incapable de viuoter comme les autres ; & il ſemble auſſi qu'ils n'ont point d'amitié , non pas meſme entre leurs compatriotes. J'ay remarqué en vn Hyuer eſtant au Bain , qu'il en mourut plus de vingt de pauvreté : auſſi ne ſont-ils pas eſtimez des Turcs. On vend vn Anglois pour ſoixante ou ſoixante & dix patagons : & vn Eſpagnol ou Italien 150. ou

200. patagons. Je parle quand on estime la valeur selon le corps, & non au rachat.

Il y auoit d'autres Esclaves qui sçauoient des maisons où ils portoient iournellement de l'eau, & emportoient les ordures, & viuoient de leur salaire. Mais vous devez sçauoir que toutes ces manieres de rechercher la vie se faisoient seulement quand l'ouvrage du Patron estoit fait. L'auois vn si grand diuertissement en considerant ce qui se passoit parmy les Esclaves du Bain, que quand ie demourois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga, pour me diuertir, i'allois au Bain deuiser avec François l'Estudiant, alentour duquel il ne manquoit iamais d'y auoir des Esclaves Dunquerqueois, qui contoient leurs auantures & les rencontres qu'ils auoient eu sur mer; les Hollandois, ce qui se passoit aux Indes Orientales, en Iapon, & à la Chine; les Danois & les Hambourgeois à la pesche des Balaines à Groenland, en quel temps de l'année le Soleil paroist en Islande, & quand leur nuit de six mois s'achene; ou si telle conuersation ne me plaisoit pas, i'allois chez les Espagnois, lesquels gouernoient les Estats de leur Roy à leur mode, ou bien racontoient les delices de Mexico, ou les richesses du Perou; ou si i'allois chez les François, j'entendois parler de la Terre-neuve, du Canada, de la Virginie: car presque tous les Esclaves sont gens de mer.

Tres-cher Lecteur, ie vous ay montré ce qui se passoit parmy les Esclaves, & les

moyens, avec lesquels plusieurs gaignoient leur liberté, pour faire voir quelle maistresse c'est que la necessité, & qu'il n'est point de meilleure Vniversité que le Bain d'Alger, pour apprendre le monde à viure.

RELATION XVII.

D'un Pere Carme déchaussé Esclave, & d'Als Pegelin.

L'An 1641. il y auoit à Alger vn Pere Carme déchaussé, dans lequel on voyoit clairement que la bonne nourriture & la prudence gouernoient sa doctrine. Ce venerable Pere s'appelloit le Pere Angeli, natif de Genes; il auoit residé quelques années en Perse par l'ordre de son Superieur, comme il m'a souuent raconté. Retournant en Italie par la Turquie avec passeport du grand Seigneur, il fut pris des Corsaires, avec son compagnon, qui estoit Portugais. On mena ces deux Religieux deuant le Bassa; ils monstrent leur passeport, mais en vain, car le Bassa leur dit: *Eserinez à Constantino-ple, & plaignez vous de moy, si bon vous semble: il faut souffrir l'injustice avec patience.* On les vendit, Pegelin les acheta, & les enuoya au Bain avec les autres Esclaves.

Ce Religieux disoit iournellement la Messe dans l'Eglise du Bain, faisant les fonctions Ecclesiastiques; & dans peu de temps, ie ne sçay par quelque sectere inclination qu'on eut pour ses vertus, il plaisoit à tous, non seulement aux Catholiques, mais aussi aux Lutheriens, Calvinistes, Puritains, Schismatiques, & Nicolaites; car le Bain estoit

fourny de toutes ces especes de Religions.

Quand ce bon Pere passoit où les Esclaues mangeoient, tous le prioient de manger avec eux, même les Russes & les Moscouites, qui semblent auoir banny de leurs cœurs par yne antipatie naturelle toute sorte de courtoisie & de civilité. S'il y auoit au Bain quelque différend entre les Esclaues, de quelque nation que ce fut, il le mettoit d'accord. Chose si rare, qu'il sembloit que la benediction de Dieu se répandist sur toutes les actions de ce Religieux. S'il y auoit quelque Esclaue malade, le Pere Angeli auoit soin de faire auoir au malade quelque viande delicate pour manger. Si quelque Esclaue venoit à confesse, lequel fust en necessité, le Pere Angeli luy donnoit l'aumosne, & l'argent ne luy manquoit iamais, à la faueur de quelques Esclaues pieux, qui luy donnoient des aumosnes pour les distribuer; tellement que les vertus de ce Religieux le firent estimer pour vn Saint parmy les Turcs mêmes.

Pegelin ayant entendu la renommée de ce bon homme, le fit appeller vn iour dans son logis; comme son Esclaue il obeït, demandant de bonne grace s'il y auoit quelque chose qu'il pust faire pour son seruice; Pegelin luy dit: *Papas* (les Turcs appellent ainsi les Prestres) *s'ay ouy dire que vous estes vn homme vertueux, & docte, & que vous scauez donner entiere satisfaction de ce qu'on vous demande; il faut que vous me satisfassiez d'une chose que ie desire vous de-*

mander. Le bon Pere Angeli répondit : *Je suis Esclave de vostre Seigneurie, mon devoir est d'obeir.* Alors Pegelin luy dit : *Que serai-il de moy ? dites-moy, ie vous prie ce qu'il vous en semble.* Il luy répond : *Vostre Seigneurie est Capitaine general des galeres, & moy ie suis un pauvre Religieux : vostre Seigneurie est mon Patron, & moy ie suis son Esclave ; il me semble que ce seroit excéder le respect que ie dois à vostre Seigneurie.* Ce compliment pleut fort à Pegelin, car les Turcs veulent qu'on les respecte ; Pegelin luy dit : *Je ne le prendray point en mauuaise part ; luy commandant derechef de dire ce qu'il croyoit de luy.* Alors le Pere Angeli se voyant pressé, répondit franchement : *Me fiant à la promesse de vostre Seigneurie, ie vous diray ce que j'en pense : ie croy assurément que le diable vous emportera.* Pegelin luy demanda, *Pourquoy ?* Le bon Religieux répondit : *Premierement vous n'avez point de Religion, & vous ne pensez à autre chose, qu'à dérober & à voler les Chrestiens : vous n'exercez aucunes œuvres de pieté, & moins de misericorde : vous vivez comme s'il n'y auoit pas un Dieu iuste, mesme vous vous moquez de l'Alcoran, & de ce qu'il commande aux Mahometans : vous n'entrez iamais dans la Mosquée : vous ne lisez iamais vostre Assala, car non seulement il ne lisoit pas l'Assala ; mais qui plus est, quand il estoit au logis du Bassa dans la salle d'audience, on me disoit, que quand le More crioit (qui est le signal pour prier, comme parmy les Chre-*

stiens la cloche) il se couuroit le visage avec son mouchoir : & ie croy qu'il faisoit cela pour ne point rire de leurs ceremonies. Enfin le Pere dechiffoit toute sa vie de point en point, monstrant clairement que Pegelin auoit pour vnique Religion vne auarice insatiable, sans iamais penser au salut de son ame.

Ce discours finy, Pegelin luy dit en riant : *Papas, quand sera-ce que le Diable m'emportera ?* Le Pere Angeli répondit : *Aussi tost que vous mourrez, & que vostre ame quittera ce miserable corps.* Pegelin repliqua : *Quand à ma mort, c'est encore un long process, & pendant que ie viuray, ie iouiray du bon temps que j'ay : & apres ma mort, que le diable fasse de moy ce qu'il voudra.* Avec cela il renuoya le Religieux au Bain.

Vous voyez par ce que ie viens de raconter, qu'on peut dire la verité aux grands Seigneurs, & aux plus impies, sans aucun danger, quand la prudence a choisy le temps & l'heure propre pour cela.

RELATION XVIII.

L'usage du Poison fort commun en Afrique.

LE Poison est vn crime fort commun en Afrique. Quand j'estois à Alger, les Corsaires auoient pris vne fregate faite à Dunquerque. Cette fabrique pleut à rous les Capitaines Corsaires, & chacun d'eux la vouloit auoir. Mais comme le Bassa a pour son droit de huit Chrestiens vn, & de chaque nauire la moitié, le frere du Bassa, qui estoit Capitaine Corsaire, eut la fregate,

Dont ce renommé Capitaine le grand Moro (de qui j'ay parlé cy-dessus) fut enuieux, & fort mal content : disant en pleine compagnie, qu'on luy auoit fait tort, de ne luy auoir pas laissé cette fregatte, en la payant comme il auoit offert; que le frere du Bassa n'estoit bon qu'à partager le butin, & luy pour le prendre l'espée à la main.

Ce discours fut rapporté au frere du Bassa, qui en fut fort irrité, & chercha le moyen de s'en venger. De l'appeller en duel, il ne le pouuoit, parce que ce n'est pas la coutume, & qui plus est, la partie n'estoit pas égale du grand Moro & de luy: car il estoit trop foible pour vn tel ennemy. Il dissimula sa colere, & quelques iours apres il invita le grand Moro avec quelques autres Capitaines à dîner, leur faisant la meilleure chere dont il se put auiser, pour mieux couurir son mauvais dessein.

Ce disné achené chacun se retira, le grand Moro estant arriué chez luy, sentit son estomac extrêmement alteré: il appella vn sien Esclaue Chirurgien, & luy dit: *Il faut que vous me donniez promptement quelque remède, car il me semble que ie suis empoisonné.* Le Chirurgien, tres-expert en son art, luy fit boire sur le champ vne grande quantité de lait, & voyant que le lait demouroit dedans, il luy fit tenir la teste en bas; & à la fin le lait sortit avec le poison, & par ce moyen le grand Moro fut guery, & le frere du Bassa mocqué des Turcs, pour n'auoir pas sceu preparer le poison à la mode d'Afrique:

d'Afrique : qui est de le composer de telle sorte , qu'il ne fait son effet que quelque temps apres. Ce poison lent est cause que beaucoup d'Espagnols , & d'Italiens renient la Foy Chrestienne. La raison est, que beaucoup de Turcs sont adonnez au peché abominable , & les femmes se débauchent avec leurs Esclaves. A la fin elles leur disent : *Si vous voulez renier vostre Foy , ie vous épouseray , & vous seray d'un pauvre Esclave un riche Maistre de cette maison.* Ces promesses sont agreables , & comme la pluspart des Esclaves sont de leur naissance mariniers , qui en leur Pays sont pauvres , & qui doivent gagner leur vie à travailler , ils se laissent aller à ces belles apparences de liberté , & de richesses , & aux sollicitations d'une belle femme : & pour le bien temporel laissent l'éternel. Les femmes alors donnent à leurs maris un poison lent, quelque mois apres le mary meurt , & la femme se marie avec l'Esclave renegat. La Justice ne fait pas grande inquisition de ces sortes de crimes ; il y en a beaucoup qui se vantent d'exceller en cet art.

Il me souvient que j'entendis deux François renegats deuisans de cette sorte ensemble. L'un disoit à l'autre : *Visitez-vous encore vostre garce ;* L'autre répondit : *Ouy ; mais elle ne durera guere , i'en suis las , j'ay le remede dans mon coffre pour m'en defaire.* J'ay aussi veu , quand i'estois Esclave de Pegelin , que nostre Maistre faisoit un grand festin dans sa maison de plaisance hors la ville : & pour plus grande parade on faisoit porter la

194 RELATIONS PARTICVLIÈRES
viande par 250. Esclaves (entre lesquels
j'estois celuy qui portoit vn plat de noix)
ces Esclaves marchoient file à file , & de
vingt à vingt ; il y en auoit vn avec vne cor-
beille couuerte d'une toile de soye , & dans
cette corbeille il y auoit du pain , ou quelque
pâtisserie. Les Inuites estoient les plus re-
nommez Capitaines , & les plus riches Ar-
meurs. Le Bassa y estoit aussi , avec quel-
ques vns de ses principaux fauoris ; mais
vingt de ses Esclaves portoient sa viande , &
sa boisson , car il ne se fioit point à Pegelin ;
neantmoins cela ne fut pas pris en mauuai-
se part. Il vaudroit mieux quelquefois man-
ger chez vn Alarbe en Afrique , que d'estre
conuié aux festins de si grands Seigneurs.

R E L A T I O N X I X.

Les Turcs tiennent leur parole.

EN vne de mes precedentes Relations,
i'ay fait voir que le General Alli Peg-
elin n'auoit autre Dieu ny autre Religion,
que son interest. Ce que ie remarque icy par
auance , pour vous faire d'autant plus eston-
ner , qu'estant sans Religion , il estoit tres-
religieux obseruateur de sa parole.

Après auoir esté cinq mois Esclau de Pe-
gelin , i'allay parler à luy pour faire ac-
cord de ma rançon ; & pour l'émouuoir à
compassion , ie luy baisay la manche de sa
robe pendante iusques à terre (compli-
ment d'Afrique) & luy dis : *Mon Seigneur,*
il y a cinq mois que ie suis vostre Esclau ; ie ne
doute point que vostre Seigneurie ne soit main-
tenant bien informée , que ie suis , c'est à sç. auoir

un pauvre Soldat, & non un Cavalier riche, cōme vostre Seigneurie disoit le bien sçauoir quand elle m'acheta (car les Turcs sont fort liberaux de donner des titres aux nouveaux Esclaues, appellans l'un Cavalier, l'autre fils de Comte, & disans les autres fort riches, pour obtenir par ce moyen vn plus grand rachat) Pegelin me répondit: Je ne sçay encore qui vous estes, mais si s'accorde avec vous de vostre rachat, quand ie viendrois à sçauoir que vous estes plus riche, ie tiendray ma parole, comme i'ay fait avec plusieurs personnes, me nommant entre autres vn Marchand Geneuois appellé Marco Antonio Falconi. Mais comme i'ay conté plus amplement au discours de mon voyage, ce traité de mon rachat fut differé pour quelque iour, & ie retourmay au Bain. Ce mesme soir ie m'informay de quelques Esclaues mes amis, pour sçauoir si nostre commun Patron auoit tenu sa parole à ses Esclaues, quand ils s'estoient accordez, comme il se vantoit, & ce qui estoit de la verité de ce Marchand Geneuois appellé Marco Antonio Falconi, duquel principalement il m'auoit parlé. Ils m'assurerent qu'ils en auoient esté témoins oculaires, contre leur gré: car ils voguoient alors dans la galere, & ils me conterent l'Histoire tout au long en cette sorte: Vn Marchand Geneuois qui auoit long-temps residé en Espagne dans la ville de Cadis, où il auoit fait vn grand commerce, se voyant avec de grandes richesses, & vne seule fille, iugea qu'il estoit à propos de se retirer en-

tièrement du commerce, & de retourner en sa Patrie: il accommoda ses affaires, & s'embarqua avec sa fille âgée de neuf ans dans vn Brigantin. Il faisoit son voyage sans perdre la terre de veüë, & sans s'engolfer, craignant les Corsaires Turcs. Estans à la coste de Valêce, Pegelin qui écumoit cette mer avec ses galeres, découvrit de loïn le Brigantin, & luy fit donner la chasse. Ceux du Brigantin firent toute leur diligence à voiles tendus, & à rames, pour gagner la terre; mais les galeres par leur grande quantité de vogueurs estans arrivées jusques à vne portée de mousquet du Brigantin, le Marchand Genevois & les Mariniers se jeterent dans la mer, & à la nage se sauerent à terre; & la fille de 9. ans demeura seule dans le Brigantin. Quelques Turcs par ordre de Pegelin entrerent dans le Brigantin pour le conduire.

Le bon Marchand Genevois qui estoit à terre, vit sa fille entre les mains des Turcs: on tourna l'épaulon de la galere vers la mer. Le Genevois avança aussi avant qu'il pût dans la mer, & avec son mouchoir à la main fit signe aux galeres, pour le venir prendre. Ces Turcs furent estonnez de voir vne telle chose, & Pegelin mesme, qui donna ordre qu'on l'allast querir avec l'esquif; ceux qui ont veu les galeres, sçavent fort bien qu'il ne faut qu'un temps pour commander & pour executer. On presenta ce prisonnier volontaire au General Pegelin, qui en se mocquant luy dit: Pourquoi tant si heureusement échappé il s'estoit

tendu volontairement dans l'esclavage qui fait trembler les plus asseurez de frayeur.

Ce Marchand voyant que celuy qui parloit à luy estoit le General, commença cette harangue en langue Italienne (que Pegelin entendoit bien.) *Vostre Seigneurie est estonnée de voir que ie me suis volontairement venu rendre pour estre Esclaue, ce que les hommes par vn instinct naturel ont tout suiet de craindre; mais la raison que ie donneray à vostre Seigneurie l'ostera de ces estonnement: Je suis Marchand Geneuois, j'ay trafiqué quelques années en Espagne, & ie pensois me retirer avec cette fille mon enfant unique en ma Patrie. que vostre Seigneurie a fait sa prisonniere, & vous m'avez pris avec elle; car quoy qu'il semblast que ie fusse échappé, i'estois plus prisonnier qu'elle par mon affection paternelle. C'est pourquoy ie me suis ainsi rendu, & si vostre Seigneurie me veut prendre à rançon, ie la payeray si ie peux, sinon, le contentement d'auoir fait ce que ie deuois pour ma fille, me fera supporter facilement les difficultez. & les peines de l'esclavage.*

Pegelin l'ayant écouté attentiuement luy dit: *Vous payerez pour la rançon de vous & de vostre fille six mille patagons, le Geneuois répondit promptement: Je les payeray. Il y auoit sur cette galere vn Esclaue vogueur Geneuois, qui demanda à parler au General: ce qu'on dit à Pegelin, qu'il le luy permit; l'Esclaue luy dit: Je connois tres-bien ce prisonnier, il est mon compatriote, j'ay ouy dire qu'il paye à vostre Seigneurie six mille*

patagons ; mais il a dequoy payer quatre fois au delà. Pegelin répondit : Parola de mi è parola de mi , c'est à dire , ma parole est ma parole. Ce que j'ay écrit, pour faire voir que les Turcs & les Infideles tiennent leur parole , à la honte des Chrestiens qui fort souvent ne la tiennent pas.

RELATION XX.

La Femme & le Vin trompent le plus fin.

VN Cavalier d'une des plus illustres familles de Portugal, que nous appellerons icy *Dom Oenofilo*, avoit fort souvent décidé les querelles l'espée à la main. Mais comme chacun est aveugle en sa propre passion, il devoit avoir commis des excez notables : car nonobstant sa grande qualité, on avoit par deux fois prononcé contre luy à Lisbonne sentence de mort ; & par l'intercession de cet eloquent Aduocat *Mr l'Argent*, qui fait quelquefois interpreter les Loix, & adoucir la rigueur du droit comme il luy plaît : & par l'assistance de ses Amis, *Dom Oenofilo* avoit obtenu par deux fois grace. L'an 1637. il se trouva encore une fois accusé de quelque meurtre, ou assassinat : & pour euiter la rigueur de la Justice, il s'embarqua de nuit avec sa femme, pour aller aux Indes, le commun Asile des mal faicteurs Portugais. Apres avoir esté quelques iours en mer, le navire fut pris par les Corsaires Turcs, *Dom Oenofilo* avec sa femme, furent vendus pour Esclaves à un More *Cagarino*. Ce nouvel Esclave fit son accord pour estre racheté & sa femme aussi, à condition qu'il demeureroit en

offage , & que sa femme retourneroit en liberté pour enuoyer le rachat. Sa femme fut renuoyée , & il attendoit l'argent de sa rançon en bonne deuotion , & ne deuant pas trauailler comme les autres Esclaues , l'oisiveté ne laissa pas de luy tailler de la besogne : car il deuint amoureux de sa Patrone , & ne s'osant pas d'abord declater , il attendoit le temps & l'heure propre pour cela. Il arriua qu'il fit connoissance avec deux Cheualiers de Malte , François de nation , aussi Esclaues , qui remarquoient en Dom Oenofilo vn grand iugement , vne bonne education , & vne grande eloquence naturelle. Ces bonnes qualitez augmentoient leur amitié. Si bien que les deux Cheualiers François inuiterent Dom Oenofilo , & à la mode des Esclaues ils l'obligerent à leur faire raison de quelques brindes qu'ils luy portèrent , ce qu'Oenofilo n'auoit pas accoustumé en Portugal. Avec le vin en teste , & l'amour dans l'esprit , il retourna à sa maison , & commença à caresser sa Patrone. Le Patron suruior , qui voyant cela , se ietta d'abord sur le galant , & luy donna deux ou trois coups de poing bien ferrez. Dom Oenofilo qui n'estoit pas plus prudent en son esclauage qu'il l'auoit esté en sa liberté : & échauffé d'amour & de vin , paya les coups de poing en mesme monnoye , sans oublier l'interest. Son Patron en colere , tant pour les coups qu'il auoit receus , que pour ce qui s'estoit passé avec sa femme , enragé pour se venger de ce double affront , courut droit au

100 RELATIONS PARTICVLIÈRES
Palais du Bassa , & fit ses plaintes , deman-
dant conformément aux loix de Turquie
qu'on le brüssât tout vif. On commanda aux
Saufes (ce sont les Ministres de Iustice) d'a-
mener le criminel deuant le tribunal pour
defendre sa cause. L'ordre fut executé , &
Oenofilo présenté deuant le Bassa , qui luy
dit : *Vous estes accusé d'auoir battu un Turc ,*
& qui pis est , vostre Patron , & selon les
loix de ce Pais , vous deuez ou renier la Foy
Chrestienne , ou estre brüssé vif. Dom Oeno-
filo nia le fait, disant qu'il s'estoit seulement
defendu contre les coups, & il produisoit un
Turc pour témoin , qui parloit en sa fa-
ueur ; mais le Bassa ne voulut pas admettre
ses excuses , estimant que c'estoit vne preu-
ue suffisante , que l'accusation du Patron. Il
prononça la sentence sans autre solemnité,
que Oenofilo choisiroit ou de renier, ou d'es-
tre brüssé. Ce malheureux se trouuant pres-
sé de la sorte , répondit comme bon Chre-
stien , & Cheualier resolu , qu'il ne vouloit
pas renier. Surquoy la sentence fut pro-
noncée, que Dom Oenofilo seroit brüssé vif.
On fit les preparatifs, & les Saufes menoi-
ent le coupable au supplice ; mais le Bassa com-
manda qu'on suspendist l'execution iusques
à nouuel ordre. Le Bassa intéressé , & habile
au possible , trouua moyen de faire son pro-
fit de ce delict , & proposa cette raison à
ceux de son Conseil, qui auoient donné leur
voix pour la sentence , *Si ce delinquant, leur*
dit-il , eut tué un autre Esclau , son Patron
eust esté obligé de l'Esclau mort , ou d'aban-

donner le criminel au profit du Patron de l'Esclave deffunt. Ce criminel a battu un Turc, qui est plus grand crime, que d'auoir tué un Chrestien. Et à la requisition de son Patron mesme, nous l'auons condamné à la mort, par laquelle condamnation son Patron a perdu la propriété qu'il auoit sur luy, & ie l'ay acquise, comme representant la personne du grand Seigneur. C'est pourquoy ayant le pouuoir de donner grace aux condamnés, ie donne la vie à cet Esclave, d'où il s'ensuit qu'il est à moy. Cette raison fut approuuée de tous les Agas, qui font l'office de Conseillers. On declare Dom Oenofilo Esclave du Bassa par le conseil des Agas. Et le Patron ayant perdu la propriété de son Esclave, & receu des coups de poing, fut déclaré en outre cornard de son Esclave. On envoya Dom Oenofilo chez les Esclaves du Bassa: mais on luy mit à chaque iambe vne iartiere de quatre-vingt liures de fer. Quand j'arruay à Alger, il demouroit à l'Escurie du Bassa, où j'ay eu connoissance particuliere avec luy; & j'ay trouué plein de vertus morales. Et en cette miserable captiuité par sa prudence, & par sa bonne education, il sçauoit si bien obliger tout le monde, qu'il auoit continuellement des visites, & ses compatriotes luy donnoient ce qu'il auoit besoin. Quand ie partis d'Alger l'an 1641, ie le laissay dans le mesme estat, chargé de fers, sans sçauoir ce qui luy est arriué depuis.

*Le moyen de guerir de la Verole à Alger, sans
Chirurgien.*

MON Patron Alli Pegelin entre ses Esclaves, en auoit vn nommé *Iuan Motoza*. qui estoit furieusement touché du mal de Naples, de sorte qu'on le iugeoit incapable de quelque seruice que ce fust, en qualité d'Esclau. Le Printemps s'approchoit, & les galeres deuoient aller en course. On commanda à Iuan Motoza de s'embarquer pour voguer. Cette ordonnance ne luy plût en aucune façon, car il iugeoit bien qu'une estuue seroit plus propre pour le penser, que le travail de la galere, incroyable à tout autre qu'à ceux qui l'ont éprouué. Il va trouuer son Patron, & luy dit, *Vostre Seigneurie me commande de m'embarquer dans les galeres, auquel travail ie suis entierement incapable; Et i'en ay tousiours esté excusé saute de santé, estant estropié des bras Et des jambes.* Pegelin luy dit: *Quel mal auez-vous?* Il répondit franchement: *La verole.* Pegelin luy dit en riant: *Embarquez-vous sur les galeres, cela vous fera plus sain, que de suer en Espagne, ou de recevoir l'estricade.* Ce que Pegelin disoit, estoient des arrets prononcez en Parlement, sans appel. Iuan Motoza s'embarque, on l'enchaîne par le pied comme les autres Esclaves vogueurs, & à coups de nerf de bœuf on le fait travailler comme les autres. Sa viande journaliere estoit vn bifeuit vieil & sec, sa boisson de l'eau claire. Au bout de quarante iours (i'en suis témoin

oculaire) Iuan Motoza fut entierement guery : la raison est , qu'il auoit tous les iours par le grand trauail sué extrêmement, & outre cela mangé de la viande seiche.

Ceux qui auront la verole , pour en guerir , se seruiron de ce remede , s'il leur est agreable.

RELATION XXII.

D'un François qui se vouloit faire Turc, & demenra Chrestien malgré luy.

VN Esclaue d'Alli Pegelin, François de nation, auoit vogué quelques voyages sur les galeres. Ce trauail ne luy plaissant pas, il demanda à Pegelin permission de renier sa foy Chrestienne, & de se faire Turc ; ce que Pegelin luy refusa absolument, parce que les Esclaues renegats valent beaucoup moins que les Chrestiens. La raison est, que les Turcs ne se seruent point de vogueurs Renegats, mais des Chrestiens. Ce François fut gauffé de ses compagnons Chrestiens, & pour se garantir de la gaufferie, comme aussi pour forcer son Patron à luy permettre de renier, il s'adressa à quelques renegats, & leur demanda vn habit Turc. Il s'habilla à la Turque, se fit rondre à la Turque, & il s'appella luy mesme Mostafa. Ainsi ajusté, il va hors la ville en vn jardin de plaisance de son Patron. Ceux qui gardoient la maison, le connoissoient fort bien, & pensoient qu'il auoit renié du consentement de son Patron. Quand le raffiné Pegelin entendit, que le François estoit dans son jardin, il monta à cheval, & s'y en alla, où

estant entré, il commença à crier *Iean*, qui estoit le nom du François; Iean se presenta à Pegelin, répondant resolument, *Mon nom est Mostafa, & non pas Iean*. Allé Pegelin le voyant en cet equipage, appella quatre Esclaues, qui mirent le François estendu sur la terre, les pieds, & les mains en forme de croix de Bourgogne, & luy donnerent tant de coups de baston, qu'ils le firent crier. *Je m'appelle Iean, & non pas Mostafa. Je suis Chrestien, & non pas Turc. & ie remettray mes habits Chrestiens*. Ce qu'il fit si bien, que Pegelin pouuoit dire auoir remis vn Chrestien dans le Christianisme à grand coups de baston.

RELATION XXIII.

De la Niaserie d'une fille Iuisue.

QUand i'estois dans la ville de Tituan; au Royaume de Fez, (comme i'ay raconté au Discours de mon voyage) apres estre sorty de la Masmore (qui est vne prison sous terre) Monsieur Caloen, vn Turc qui nous gardoit, & moy, prîmes vne chambre dans la Iuisuerie. Nostre chambre estoit sans meubles, car selon nostre maniere de viure, nous n'auions pas à faire de meubles: & quand nous voulions acheter quelque chose, les Iuifs nous seruoient pour vne petite piece d'argent. Il arriva qu'une Iuisue nous ayant apporté quelque chose, elle deuisa avec moy en langage Portugais: ie luy répondis en Franco, qu'elle entendoit fort bien, & i'entendois la langue Portugaise. C'estoit vne fille de seize ou dix-huit ans,

& fort naïfue. Le luy demanday si elle estoit mariée; elle me répondit que non. Le luy repliquay: *Il me semble que c'est une chose plus penible pour vous, de viure sans mary, que de vous abstenir, de manger de la chair de porc, si rigoureusement desendu par la Loy de Moÿse.* Sur quoy elle me dit: *Puis que vous parlez de mariage, dites-moy, en vostre Pays au Royaume de Dunquerque, le mariage se fait-il comme icy?* Le dis qu'oüy. Je demande, me dit-elle, *si un homme peut auoir autant de femmes qu'il en veut auoir?* Le luy répondis: *Le mariage se fait tout au contraire d'icy, car il est permis à une femme d'auoir sept maris: & la femme a commandement sur tous ses maris.* Elle me demanda, lequel de ces sept maris couchoit avec la femme. Le luy répondis, que cela alloit par iours & par semaines, mais que celuy qui seruoit le mieux la femme, couchoit plus souuent avec elle.

Ce discours plût si fort à la Juifue, qu'elle me dit: *Dieu benisse vn tel Pays.*

RELATION XXIV.

De la prudente retraite d'un Corsaire.

L'An 1639. il y auoit à Alger vn soldat Turc, qui auoit fait plusieurs courses en mer, comme simple soldat: & avec vne grande épargne ayant amassé la somme de deux cent paragons, il presuma en luy mesme qu'il estoit assez riche pour estre Capitaine & Armeur. Il acheta vn petit vaisseau sans pont, qui alloit à la voile, & à la rame en temps calme. Il mit vn drapeau pour signal, afin que tous ceux qui voudroient

écumer la mer, vinssent à son bord. Il trouua seize soldats Turcs, & Renegats; ils commencerent à croiser la mer vers la coste d'Espagne, entre sainte Luce & Cadix. Quelques Marchands de Cadix auoient entrepris de faire porter au bord d'un nauire Anglois, qui estoit au port de sainte Luce, soixante barres d'argent. Or pour faire reüssir cette entreprise sans estre découuerts (car enuoyer de l'argent hors du Pays sans permission du Roy, la peine est capitale sans remission) ces Marchands auoient accordé avec vn certain personnage, qui sous bonne condition s'obligeoit de liurer les soixante barres d'argent dans vn nauire Anglois. En suite du contract il vint de nuit où l'argent estoit, accompagné de dix-huict Auanturiers, armez d'espées, petites rondaches, & quatre mousquets, armes suffisantes pour se defendre contre les Officiers de la iustice. Ils mirent l'argent dans vne petite barque, pour l'amener au bord du nauire Anglois. Le petit Corsaire Turc, duquel i'ay parlé cy-dessus, les apperceut, & les approcha. Ce que voyant les Espagnols, ils l'attendent avec resolution, en cas qu'ils vinssent à bord, de sauter, l'espée à la main, dans le nauire des Turcs, & de les tuer tous. Les Turcs commencent à tirer, & comme les Espagnols répondoient froidement avec leurs mousquets, le Capitaine Turc qui entendoit la guerre, iugea d'abord que les Chrestiens manquoient d'armes à feu, defendit de n'approcher plus, mais de tirer

continuellement de loin ; ce qu'ils firent, & apres vne heure de combat, & qu'il y eut quatre Auanturiers de tuez, & autant de blesez, le reste se rendit à la mercy des Turcs, qui sans tarder prirent l'argent, & les prisonniers dans leur vaisseau, laissant la barque Espagnole avec les quatre corps morts à la mercy des vagues. Cette barque avec les quatre corps morts fut iettée le troisiéme iour en terre proche de sainte Luce, où ie me trouuay alors. Le Capitaine Turc tourna vers Alger, où estant arriué, il partagea le butin selon la coustume, ou pour mieux dire, de l'ordonnance du Bassa ; à sçauoir la moitié pour luy, parce qu'il estoit vnique Armeur, & l'autre moitié pour les soldats. Or apres que le huietiéme fut deduit pour le Bassa, & autres dépens, la part de ce Capitaine estoit de trente barres d'argent de la valeur de trente mille patagons : ce Capitaine s'acquit avec cet argent grande quantité d'amis. Quelques principaux Corsaires luy voulurent donner le commandement des premiers nauires d'Alger, mais luy comme sage, leur fit cette réponse : *J'ay mis souvent ma vie en danger, pour gagner deux cent patagons, laquelle somme n'estoit pas capable d'acheuer ma vie, sans rentrer dauantage dans le danger ; maintenant que j'ay de quoy viure à mon aise en terre, iusques à la fin de mes iours, ie me moque des dangers de la mer.* Il se maria avec la fille d'un Tagarin tres-riche, ie l'ay fort bien connu ; & il viuoit sans se mesler de rien, heureusement selon la qualité.

*Dieu conduit par sa providence ceux qui sont
bien intentionnez.*

L'An 1641. estant au Bain d'Alli Pegelin, nous auions entr'autres Gardiẽs (ce sont ceux qui ont le soin que les Esclaues travaillent) vn Renegar Espagnol, natif de Castilla la Vieja, appellé *Amet*: il arriua de mon temps, que nous deuions travailler aux champs, & *Amet* auoit le commandement sur trente ou quarante Chrestiens; & quand les Chrestiens qu'il commandoit, estoient vn peu éloignez, & qu'ils ne pouuoient estre vus des autres Gardiens, il les laissoit travailler à leur discretion; & aussi-tost qu'il apperceuoit que quelque Turc les pouuoit voir, il crioit comme vn enragé: *Ha chiens travaillez, travaillez, ou ie vous assommeray à coups de baston, sans pourtant toucher personne: disant tout bas: Encore que ie crie de la façon, ne vous estonnez point, & ainsi ne vous tue point à travailler, ie fais cela afin que les autres Gardiens croient, que ie fais mon deuir.* Il arriua le mesme Esté, que nostre Patron Pegelin commanda à *Amet* de s'embarquer dans sa galere, pour auoir soin des Chrestiens, & visiter deux fois par iour les fers aux jambes des Chrestiens, s'ils estoient en bon ordre: comme aussi pour distribuer le biscuit aux Esclaves, & faire les autres seruices de la galere. Or il arriua qu'ils aborderent à la coste du Royaume de Valence en Espagne, qui est vn Pays comme les autres costes d'Espagne, presque dé-

peuplé. On mouille l'ancre, & incontinent grande quantité de Turcs se mirent à terre, pour chercher du butin, & ne trouuans rien à la marine, ils s'amuserent à faire du feu, & accommoder la cuisine en terre, comme ils ont accoustumé, quand les soldats de la galere se rafraichissent. Pendant cela Pegelin donna ordre qu'on menast cinquante Esclaves Chrestiens attachez cinq ensemble avec leurs tonnelets, pour aller querir de l'eau à vne fontaine, qui estoit à vn quart de lieuë de là, & pour les garder, vingt cinq mousquetaites, & Amer avec vn baston ou nerf de bœuf, pour faire marcher les Esclaves. Comme ils commencerent à marcher, Pegelin cria de sa galere au Commandant de ces vingt-cinq Turcs, *Prenez garde aux Chrestiens, & aussi à Amer qu'il ne s'enfuye pas, car ie ne me fie point du tous à luy.* Avec ce dernier ordre, ils marcherent droit à la fontaine, & les tonnelets remplis retournerent vers la galere; les mousquetaites les suivirent avec Amer, lequel en deuisant avec les soldats, se glissa dans l'arrieregarde, & parlant à celuy qui marchoit le dernier, il luy dit, *Attendez un peu, s'il vous plaist, ie suis contrainct de servir à la nature.* L'autre luy répondit, *Incivil, faites vos affaires seul: dois-je attendre pour telle chose? marchant toujours avec la troupe.* Amer cependant fait mine de deffaire son haut-de chausses, & voyant que la troupe estoit à vne portée de mousquet, ou enuiron, éloignée de luy, il tourna le dos, & s'enfuit d'une si grande

vitesse, qu'il gagna vn petit Chasteau proche delà. Les Turcs tirerent quelques coups de mousquets, mais il estoit trop loin, les autres retournerent avec l'eau à la galere. Pegelin dit : *Où est Amer ?* Ayant sceu qu'il s'estoit échappé, il gronda fort les soldats, qui s'excusoient, disans que ce Chasteau estoit si proche delà, qu'il s'estoit sauué dedans. Vn jeune garçon de quatorze ans Renegat, natif de Marseille, appelé *Mostafa* (que i'ay bien connu) seruoit Pegelin sur la galere en qualité de Page, lequel entendant ces discours, sans dire mot, va à terre avec les soldats, qui estoient empeschez à faire la cuisine, & en deuisant avec eux, remarqua le chemin qui conduisoit au Chasteau; il retourna à la galere, descendit en bas où estoient les hardes, mit vne chemise blanche, & sa meilleure camisole, sortant de la galere, il n'y eut personne qui prist garde à ce garçon; & luy voyant l'occasion favorable, suivit Amer au Chasteau avec pareil succez. Vous voyez par ce discours que Dieu conduit les bien intentionnez par sa merueilleuse prouidence.

RELATION XXVI.

Niaiserie plaisante d'un Esclauve Dunquerquois.

Estant Esclauve en Barbarie l'an 1641. au mois de Septembre, il y auoit aussi Esclauve vn certain Dunquerquois, appelé *Jean Bellinck*, frere de Corneille Bellinck, Capitaine d'un navire Marchand, qui fut pris par les Corsaires Turcs, & amené en la ville

d'Alger. Le Capitaine Corneille Bellinck comme Dunquerqueois, perdit la vie en défendant son navire; & son frere Jean Bellinck fut mené Esclaue, & vendu à Alger. Le sort voulut qu'il tomba entre les mains du Bassa, qui employa cét Esclaue pour marinier sur les navires, car c'estoit son mestier; il auoit fait plusieurs courses sur les galeres pour vogueur, & aux navires pour Matelot. Il arriva qu'ayant quelques affaires avec un Iuif appelé *Pharete*, touchant une lettre de change, apres auoir acheué mes affaires, le Iuif me dit: Ne connoissez-vous point un Esclaue Dunquerqueois, appelé Jean Bellinck? Je luy dis qu'ouy. Le Iuif me dit: *Menez-moy où il est, ie voudrois bien parler à luy, car i'ay ordre de le racheter, & de l'envoyer en liberté.* L'estois tres-aise de donner ces bonnes nouvelles à Bellinck, & pour faire ce petit seruice au Iuif (car i'auois affaire de ses drogues) ie menay le Iuif au Bain du Bassa, où ie trouuay nostre Bellinck, auquel ie dis en Flaman: *Bellinck ie vous apporte de bonnes nouvelles, ce Iuif a ordre de payer vostre rançon, & de vous renvoyer à vostre Patrie.* Ces mots le surprirent si fort, qu'il se ietta à genoux aux pieds du Iuif, luy disant en Flaman: *Ha Monsieur le Iuif, rachetez-moy pour l'amour de la Passion de Iesus-Christ.* Je riois de ce compliment. Ce que voyant le Iuif, il me demanda la cause; ie luy dis en Espagnol les charmes que Bellinck employoit pour obtenir la grace. Le Iuif se prit semblablement à rire, & me dit: *Dites-luy*

212 RELATIONS PARTICYLIÈRES
*en vostre langue, que ie le feray sans autre
consideration que la sienne propre.*

RELATION XXVII.

*Rencontres bizarres de la fortune des
Esclaves.*

I'Ay raconté au discours de mon malheureux voyage, que nauigeant de S. Sebastien en Biscaye vers l'Angleterre, nostre navire avec sa charge & seize Passagers fut pris des Corsaires Turcs. Entre les seize passagers il y avoit deux ieunes hommes Biscains de nation, l'un appellé *Turineo*, & l'autre *Iuan*: ils s'estoient embarquez à dessein de venir à Dunquerque chez leur Oncle, Dom Turineo de Fustamente, Pagador de l'Armée navale de Flandre. Ces deux ieunes hommes par nostre commun malheur entrerent avec nous dans l'esclavage des Turcs en la ville d'Alger. Ils n'auoient jamais esté hors de leur Patrie, & cette nouvelle maniere de viure entre tant d'incommoditez & de miseres leur estoit extrêmement à contre-cœur. Mais comme ceux de Biscaye (ce que j'ay remarqué entre toutes les nations de l'Europe) sont les plus affectionnez pour assister leurs compatriotes, iustement au Bain de nostre commun Maître, ce renommé Corsaire Alli Pegelin, entre cinq cent cinquante Esclaves, il y avoit beaucoup de Biscains; & d'abord Iuan & Turineo firent connoissance, & receurent assistance; & au bout de quelques iours ie remarquay qu'un Renegat Biscain de naissance, sous pretexte d'estre de la mesme Patrie, venoit ioutnel-

D'EMANVEL D'ARANDA. reg
lement au Bain deuiser avec Iuan & Turineo. Et comme ce Pais est fort dangereux pour les ieunes garçons, qui sont nourris dans vn Pais, où le peché abominable est inconnu : ie craignois que l'amitié que leur monstroit ce Renegat, ne fût pour débaucher ces deux ieunes hommes; c'est pour cela que ie les auertissois qu'ils se gardassent de ce Renegat pour les grands dangers, tant de renier, que d'estre débauchés. Ils me remerciaient du soin que j'auois de leur honneur, & de leur salut : me disans que ce Renegat leur donnoit des chemises, des souliers, & quelque peu d'argent, & qu'il ne faisoit cela, que pour exercer vn œuure de misericorde enuers ses compatriotes, & qu'il ne parloit iamais ny de renier, ny d'autres débauches, & qu'ils esperoient avec l'assistance qu'ils receuoient de ce Renegat, faire comme beaucoup d'autres Esclaues quelque trafic : ce qu'ils faisoient, car avec l'argent du Renegat ils achetoient quelque flacon de brandevin, qu'ils vendoient en détail, & dans le temps de trois mois ils auoient si bien profité, qu'ils estoient Maîtres de la moitié d'une tauerne au Bain : de sorte qu'ils viuoient fort bien, & à leur aise pour des Esclaues; ie les laissay dans ce commerce en Ianuier l'an 1641. quand ie partis pour aller au Royaume de Maroc, afin de venir en la Chrestienté : & apres plusieurs secousses de la fortune, comme j'ay dit au discours de mon voyage, j'arriuy en Flandre au mois d'Aoust de la mesme année. L'a-

214 RELATIONS PARTICVLIÈRES
dressay vne lettre que Iuan & Turineo m'auoient recommandé, à leur Oncle Dom Turineo de Fustamente, auquel ie fis vne ample relation de l'estat où estoient ses Neveux, & aussi le moyen le plus facile pour les racheter.

Enuiron vn an apres Dom Turineo de Fustamente me fit dire à Bruges, lieu de ma residence, par vn de ses Officiers appellé *Iuan Baptista Terris*, que ie ferois grand plaisir à son Maistre, si ie voulois me transporter à Dunquerque, pour m'informer de quelques prisonniers Turcs que les Corsaires auoient pris, si entr'eux il n'y auoit personne capable pour faire vn échange avec ses Neveux. Je fis de tres-bon cœur ce voyage, esperant faciliter la liberté de mes deux amis. Estant à Dunquerque, apres auoir salué Dom Turineo, j'allay comme il desiroit dans la prison, où ie trouuay enuiron cent Esclaues Turcs dans vne miserable caue, pas mieux traitez que les Chrestiens en Barbarie; ie demanday en langage qu'on appelle Franco (c'est vn langage fort commun en Barbarie, comme en Flandre la langue Françoisse & Latine) à parler à l'Arrais, c'est le Capitaine, qui se presenta aussi-tost. Je luy demanday s'il n'y auoit personne entre ses gens qui voulût entreprendre pour leur liberté de faire venir deux Chrestiens Esclaues à Alger, & apres auoir examiné ce Capitaine & autres Turcs que ie connoissois, entr'autres vn Renegat Anglois, qui auoit esté Canonnier sur vn des Corsaires qui nous auoient pris, & ne

voyant pas d'apparence de faire quelque échange (car ils estoient tous pauvres) ie pris resolution de sortir de ce lieu, mais quâd ie fus à la porte, il y en eut vn qui me dit: *Ne me connoissez-vous plus?* le luy répondis: *Non, mon amy.* Alors il me dit, *Quand ie vous vis la dernière fois, vous estiez Esclave mal en ordre, & à present ie suis Esclave comme vous voyez.* Qui estes-vous donc, luy dis-je? Il me répondit: *Je suis ce Biscain renegat, qui assistoit vos Compagnons Iuan & Turineo mes compatriotes.* Je fus tres.aise de le voir, & luy demanday aussitost de leurs nouvelles. I'allay rapporter à Dom Turineo de Fustamente ce qui s'estoit passé; mais comme il estoit heure de disner, Dom Turineo me dit: *Mettons-nous à table premierement, & vous nous conterez en disnant ce que vous avez négocié avec les Turcs.* Je luy fis vne brève relation de tout, n'oubliant pas à conter l'Histoire de ce Biscain renegat, qui estoit dans la prison. Dom Turineo, qui auoit grande autorité à Dunquerque, donna ordre qu'on amenast ce Renegat dans la chambre où nous estions à table. Son ordre fut executé, & le renegat Biscain entra. Auant que de parler, il se prosterna à genoux, & tira de sa pochette vn chapelet; & alors il dit en Espagnol, *Aussitost que j'ay esté pris, j'ay fait tout mon possible pour auoir vn Rosaire, afin de prier Nostre Dame, qu'elle fist connoistre aux Chrestiens, encore que j'aye esté Renegat, qu'ils n'ont iamais esté mal-traittez de moy, mais ie leur ay tousiours donné toute*

l'assistance qu'il m'a esté possible. La cause de mon malheur, en venant ma foy, a esté la force de mon Patron, & voicy un homme (en me montrant) qui portera témoignage de ma bonne volonté envers les Chrestiens esclaves. Les paroles de ce Renegat Biscain eurent tant de force, que Madame Malquarto (c'estoit la Maistresse de la maison, car Dom Turineo y achetoit sa table) se leua, & donna au Renegat vne chemise, & vne bonne piece d'argent. Le lendemain Dom Turineo le fit remettre au giron de la sainte Eglise, par un Pere Iesuite, appelé Pere Carion, & apres le fit mettre en liberté. On luy acheta un habit de matelot, & il fut enrollé sur l'armade: sans ce bon-heur il eut esté mit aux galeres d'Espagne pour toute sa vie, comme les autres compagnons Renegats.

*Ce que ie vous raconte, est arrivé l'an 1643. & trois ans apres, l'an 1646. un iour que ie me promenois sur le Burgh dans la Ville de Bruges avec quelques amis, entre autres Monsieur Oignate, & Monsieur Melgar, nous vismes sortir de la grande porte du Franc deux Capitaines Espagnols, fiers & de bonne mine avec des cannes à la main; & nous disions, les voyans marcher si fierement: *Ils sont bien aises d'estre Capitaines.* Comme ils approchoient, j'en reconnus un qui estoit Iean, duquel nous venons de parler; ie luy dis de grace: *Monsieur n'estes-vous pas Dom Iean?* Il me répondit, *ouy*; alors ie luy dis: *N'avez-vous pas esté Esclave dans la Ville**

Ville

ville d'Alger, & n'avez-vous pas connu un Chrestien esclave appelé Jacques Zeueren Dunquerqueois ? (c'estoit mon nom en Barbarie) alors il quitta sa granité, il me sauta au col, me faisant mille caresses; ie le priay à dîner chez-moy, mais comme il deuoit marcher au mesme instant, nous beusmes seulement vn doigt de vin ensemble. Ie luy racontay l'histoire du Renegat, dont il fut tres-aise, & il me conta qu'il auoit vogué en galere, & paty beaucoup; mais qu'à present il auoit obtenu vne Compagnie par la faueur de ses amis, sans auoir seruy, & qu'il esperoit avec le temps vne meilleure fortune; en disant cela il fut contraint de marcher. Nous prîmes congé l'vn de l'autre, & peu de iours apres i'oûis dire, que Dont Jean estoit reformé. L'année suivante il fut tué estant au service de sa Majesté.

RELATION XXVII.

Vn Esclave se sert de tout pour viure.

Comme i'estois nouvellement arriué au Bain de Pegelin, ou commanda 400. Esclaves pour traualler à vne maison de plaissance du Patron, située à deux milles d'Italie hors la Ville, & pour applanir vne petite colline. L'ordre estoit donné le soir, & le lendemain deuant le Soleil leué les gardes menerent ce nombre d'Esclaves à l'ouurage; i'estois de ce nombre. En marchant ie deuisois avec vn Esclave, qui l'estoit il y auoit long-temps, & François de nation; ie voyois qu'il auoit vn sac vuide sur ses épaules; ie luy demanday ce qu'il vouloit

218 RELATIONS PARTICVLIÈRES

faire de ce sac? Il me répondit: Vous estes encore apprentif au mestier d'Esclau, & moy ie suis vn vieux routier en telle maniere de viure. & ie vous montreray par raisons euidenttes, qu'un Esclau allant aux champs pour travailler, se doit garnir de trois choses, d'un sac, d'un morceau de pain, & d'une cuilliere. Touchant le pain, disois-je, j'approuue cela, car le Garçien vous commande & enuoye en quelque message, toutes les fois qu'il luy plaist, & si pendant vostre absence on distribue le biscuit, vous n'avez pas de quoy manger. Touchant la cuilliere, cela me plaist aussi: car hier on donna du potage d'orge, & parce que ie n'auois point de cuilliere, ie fus contraint de me seruir de ma main (vous deuez sçauoir que quand nous trauiillions hors de la ville, on nous donnoit à chacun vne ration de biscuit de galere, & vn potage d'orge.) Mais touchant ce sac, ie ne puis comprendre à quoy il est utile: il me fit la mesme réponse, Vous estes apprentif, avec le temps vous apprendrez par experience, que le sac est vn meuble necessaire à vn Esclau habile. Nous arrivasmes à la maison de plaisance, où l'on nous fit travailler iusques à deux heures deuant le soir; alors quittans l'ouurage, nous retournasmes à la Ville en petites troupes de dix ou douze ensemble, car les gardes ont soin, quand les Esclaves vont à l'ouurage, qu'ils ne se cachent & ne s'égarent de la troupe, pour s'excuser du travail. Retournant donc à la Ville, vn Espagnol qui estoit avec nous (homme fort estimé entre

les Esclaves du Bain, & qui meritoit d'estre Gradué en l'Vniuersité des larrons) dit : *Voilà vn Alarbe avec vn troupeau de moutons, & si ie puis i'en auray vn sans argent.* Il prepare vne corde pour estrangler le mouton, afin qu'il ne beellast point ? *Mais quel moyen,* dit-il, *pour passer la porte sans estre attrapé ?* Le François qui estoit Praticien au Parlement des larrons, presente son sac à l'Espagnol, & me dit, *Dunquerquois voyez-vous bien à present de quoy sert le sac ?* Cela me seruit de leçon, qu'on doit croire chacun en son mestier.

RELATION XXIX.

De la fidelité d'un Mary, & de l'infidelité de sa Femme.

L'An 1638. les galeres d'Alger auoient débarqué quelques Turcs en la terre des Chrestiens, qui estant cōduits par vn traistre Renegar, natif de ce Pays-là, prirent beaucoup de Chrestiens, qui furent embarquez, menez, & vendus à Alger. Entre ces Esclaves il y auoit vn homme, que nous appelions *Ioseph*, avec sa femme appelée *Vipra* : ces deux furent achetez par Mahomet Celibi Oiga : Ioseph deuoit penser les cheuaux & les mulets, & Vipra seruoit de seruant à la femme de Mahomet Celibi. Et l'an 1639. Mahomet Celibi dit vn soir à Ioseph : *demain au point du iour allez avec la mule à la porte de la Ville, appelée de Babason, & là vous trouuerez quelques Esclaves Chrestiens avec des cheuaux & des mulets, lesquels vont à deux lieues d'icy, pour auoir du charbon, allez*

210 RELATIONS PARTICVLIÈRES
*avec eux, & amenez en vne charge. Le lendemain Ioseph se trouue à la porte, mais comme il n'y vit personne, il passa outre, auangant tousiours Chemin, & croyant que les autres estoient deuant, si bien qu'il fit tout ce qu'il put pour les ioindre. Quand il eut cheminé enuiron vne heure tousiours à la coste de la mer, il auise vne barque, il approche pour mieux connoistre les Mariniers, & il apperçoit qu'ils estoient Chrestiens, il abandonne sa mule, & court à la barque: les Mariniers le receurent, & luy dirent qu'ils venoient de Mayorque avec ordre d'enleuer quelques Esclaues Mayorquains, & comme ces Esclaues ne venoient point, ceux de la barque craignoient qu'ils n'eussent pas receu la lettre, par laquelle on leur donnoit cet auis, & auoient peur d'estre découuerts, parce qu'il estoit iour. Ils offrirent à Ioseph cent paragons, & qu'ils l'emmeneroient avec la barque en liberté, s'il vouloit aller dans la Ville, donner auis à ces Esclaues Mayorquains: mais Ioseph ne vouloit pas quitter le certain pour l'incertain, & disoit: *Je suis assuré de ma liberté, & si ie retourne à la Ville, peut-estre que vostre entreprise sera découuerte, & ie demeureray Esclaue plus que iamais, & quand on scaura que ie me seray meslé de ceste affaire, i'auray trois cent coups de baston.* Ioseph n'auoit pas acheué de s'exeuser d'entreprendre ce mesfage, que quelques Turcs passerent par là, qui voyants que ceux de la barque estoient habillez à la Chrestienne (en quoy selon*

mon iugement ces entrepreneurs auoient manqué, de ne s'estre pas vestus à l'Afriguaine) ils commencerent à crier alarme. Ceux de la barque craignans d'estre surpris de quelque Brigantin à voiles rendus, singlerent en pleine mer, emportans Ioseph. La barque en vn moment fut hors de leur veüe, & l'alarme cessa. Les Esclaves Chrestiens que Ioseph croyoit estre partis deuant luy, ne faisoient que d'arriner comme l'alarme finissoit, ils trouuerent le mulet, & dirent entre eux, *Voilà le mulet de Mahomet Celibi Oiga : son Esclau aura esté tué, ou pris des Alarbes. ramenons le mulet à la maison* : ce qui fut fait ; & ainsi Ioseph fut compté pour mort de son Patron, & pleuré de sa femme Vipra : mais en peu de temps sa tristesse cessa, car Vipra deuint amoureuse d'un Renegat appelé Assan, qui auoit esté Esclau du mesme Patron Mahomet. Ioseph cependant estoit arriué à Mayorque, & estoit allé de là à son Pays, où il raconta tout à loisir, ce qui luy estoit arriué, tant en son Esclauage qu'au bon-heur de sa deliurance ; estant neantmoins triste au dernier point pour l'absence de sa bien-aimée Vipra. Ioseph vendit tout ce qu'il auoit, & par l'assistance des gens de bien, & en grande diligence il fit 300. patagons. Il y auoit cinq mois que Ioseph estoit mis au nombre des morts. Au bout de ce temps Mahomet Oiga receut vne lettre escrete en ces termes : *Monsieur, par la grace de Dieu j'ay obtenu ma liberté le iour que vous m'auiez enuoyé querir*

du charbon, par le moyen d'une barque Mayorguaine; ie ne croy pas que vostre Seigneurie m'accuse pour cela, d'estre infidèle: car chacun cherche sa liberté. Estant Esclave, vostre Seigneurie me demandoit cinq cent patagons pour le rachat de ma femme & de moy; i'enuoye icy ordre d'autant, estimant que ie suis encore Esclave, tant que ma femme ne sera pas en liberté, ie me fie tant en la bonté de vostre Seigneurie, que ie croy que mon offre luy sera agreable. Cette lettre fut montrée à Vipra, qui n'en fut pas contente, car l'amour du Renegat Aslan estoit trop auant graué dans son ame, si bien qu'elle disoit ouuertement, qu'elle ne vouloit point retourner en son Pays; ce qui ne plaisoit point du tout, à Mahomet Celibi, car il eut bien plus volontiers receu les cinq cent patagons, & enuoyé Vipra en liberté; mais la femme luy dit: Vipra a enuie de se faire Mahometane, & voudriez vous pour cinq cent patagons empêcher un aurre si agreable à nostre Prophete? Outre cela tout le voisinage sçait son dessein: & si vous la renuoyez, on vous tiendra pour Chrestien. Sur les raisons de la femme, il trouua bon de tenir cet affaire en suspens.

Ie vins iustement en ce temps-là à estre Esclave du mesme Patron Mahomet, & ayant appris l'Histoire de Vipra & de son mary, i'estois vn iour sur la porte avec Vipra, laquelle me dit: Pourquoi estes-vous si melancolique? Ie luy répondis, Parce que ie ne suis pas si heureux que vous; elle me demanda pourquoi? Ie luy repliquay: Parce

que vous pouvez iouir de la liberté quand il vous plaira, car i'ay ouy dire que vostre mary a enuoyé cinq cent patagons pour vostre rançon. Et ie suis estonné que vous refusiez vostre liberté, Et de retourner avec vostre mary, qui vous est si bon, Et si fidele, comme aussi pour exercer la Religion Catholique dans vostre Patrie avec vos parents Et amis. Elle répondit à cela : Une robe à la Turque me siera aussi bien qu'une cotte à l'Espagnole; avec ces paroles elle me quitta, & rentra au logis; ce qui me fit connoistre que l'amour qu'elle auoit pour son galant, estoit plus fort que celui qu'elle deuoit auoir pour sa Religion, pour sa Patrie, pour son mary, & pour ses parents.

RELATION XXX.

Querelle d'Esclaves Espagnols Et Portugais.

I'Ay fait mention dans vne de mes precedentes Relations d'une Eglise Chrestienne, qui est dans la ville d'Alger au Bain de la Doana, & que quelques Esclaves Portugais estoient Maistres de l'Autel de cette Eglise. L'an 1641. le 15. d'Aoust Feste de Nostre-Dame, l'Autel estoit bien paré, & entre autres ornemens il y auoit sur l'Autel les armoiries du Royaume de Portugal, avec ces mots : *Exaltat humiles, Et deponit superbos.* Apres que le seruice fut acheué; & que les Chrestiens se furent presque tous retirez, deux Esclaves Espagnols y entrerent, ou pour prier, ou pour voir par curiosité les ornemens, & s'approchans de l'Autel, l'un d'eux qui sçauoit deux ou trois mots de La-

tin, commença à lire ce qui estoit écrit sur les armoiries de Portugal : l'autre demanda ce que c'estoit à dire; son Compagnon luy répondit : *Cela signifie, Dieu élève les humbles, & abaisse les superbes : cela est au mépris de nostre nation Espagnole (car la mesme année le Portugal s'estoit reuolté) sans autre ceremonie, l'un des Espagnols arrache les armoiries avec l'inscription, les déchire, & jette les pieces sur la place. Cela ne fut pas si tost apperceu d'un Esclaue Portugais, que l'Espagnol auant qu'il pût sortir de l'Eglise, & gagner la porte, eut quelques coups de poing. Les Espagnols en se deffendant, se retirerent hors l'Eglise, par vne place du Bain : & quoy que la place fût remplie de Portugais, ils gagnerent la rue; tout le monde se mit aussi-tost alentour des combatans. Ceux qui estoient affectionnez pour le Roy d'Espagne, secouroient les Espagnols; mais les Portugais ne manquoient pas en grand nombre de donner assistance à leurs Compatriottes, de sorte qu'en moins d'une demie-heure de temps c'estoient comme deux armées d'Esclaues Chrestiens, qui s'entrebattoient à coups de poing, de pierres, & de baston. Les Turcs voyans ce tumulte des Esclaues, en demanderent la cause : & l'ayans appris, ils dirent aux Esclaues, *Chiens, canailles & sauvages, cherchez premierement vostre liberté, & vous pourrez apres à vostre aise disputer les querelles de vos Roys en campagne, & non pas icy* : sur cela à coups de cordes, & de nerfs de bœufs, ils separerent.*

les combattans , & les chasserent chacun en son logis.

RELATION XXXI.

Vn Esclave ne se doit pas fier à la trop grande courtoisie de son Patron.

QVand le Duc de Bragance l'an 1641, se fut rendu Maistre du Royaume de Portugal, il dépescha des Enuoyez à tous les Gouverneurs des Isles & places pourueues de garnison, pour les attirer de son costé, auant que le Roy d'Espagne y eût donné ordre; entr'autres Enuoyez il y eut vn Religieux, qui estant encore à la veuë de la riuiere de Lisbonne, fut pris des Corsaires Turcs: on l'amena Esclave à la ville d'Alger. Par hazard ie me trouuay sur la marine, & ce bon Pere venant à tette, ie luy donnay le bon iour en Latin, luy disant que i'estois triste de son malheur, & qu'il estoit le premier Religieux de son Ordre que i'auois veu en ce Pays là. Il me répondit avec grauité sans me regarder: *Dieu venille que ie sois le dernier.* On le mena à la Ville, & au bout de deux iours on le vendit sur le marché avec quelques autres Esclaues. Mon Maistre Alli Pegelin l'acheta 12000. patagons, & du marché auant que de venir au Bain (demeure ordinaire des Esclaues) il alla chez son nouveau Patron, pour luy faire vn compliment & offre de seruice. Alli Pegelin raffiné & fin au possible, & qui vouloit déconuoir l'humeur & la qualité de ses Esclaues, pour s'en seruir quand ils parleroient de leur rachat, luy fit fort bonne mi-

ne, & dit au Religieux, qui auoit la teste nue, *Couurez-vous, ie vous prie, ie voy bien que vous estes personne d'importance, & que vous n'estes pas fait aux miseres de la mer. Vrayement non*, luy répondit le Religieux, *& les soldats ont pris tout mon bagage.* A quoy Pegelin répondit: *Ces soldats sont mal-appris, de ne point respecter les personnes de vostre mérite, & si vous auez affaire de soie, de drap, ou d'argent, ie vous le seray donner.* le Religieux répondit, qu'il auoit besoin de tout cela. Sur cela Pegelin donna ordre à vn Iuis, qui estoit present, de liuer à ce Religieux du drap pour vn habit, six chemises, & quinze paragons, & il enuoya ce Religieux au Bain, où nous estions. Le mesme soir le Pere se vint promener sur la Terraille du Bain. Monsieur de Vlomettynge, mon compagnon, & moy, demandâmes des nouvelles au Religieux de ce qui se passoit dans la Chrestienté, & ce qu'il luy sembloit de nostre commun Patron Alli Pegelin. Il nous dit, que nostre Patron estoit vn homme courtois & raisonnable. *Il m'a fait courrir, & m'a grandement consolé, & m'a encore fait donner des chemises, du drap & de l'argent.* Sur ma foy (adiousta-t'il) *il y a beaucoup de Princes en la Chrestienté, qui ne seroient pas tant de faueur à vn Esclau sans le connoistre.* Nous luy répondîmes: *Assurez-vous, que vous payerez avec usure l'honneur qu'il vous a fait de vous faire courrir, le drap, la soie, & l'argent que vous auez receu.* Mais il se moqua de nous. Il disoit tous les iours

la Messe à l'Eglise de nostre Bain; & tous les Esclaues Portugais venoient entendre sa Messe, laquelle estant acheuée, ils conduisoient le Religieux iusques à la porte du Bain, marchant le dernier; & alors avec beaucoup de *Baíse las manos* chacun se retiroit. Cette vie estoit bonne pour vn Esclaue, mais apres qu'il y eut esté quelques années, & qu'ayant fait demander combien Pegelin vouloit auoir pour son rachat, on luy eut répondu 12000. patagons, cette demande causa vn tel estonnement, & vne si grande tristesse au Religieux, qu'il mourut en peu de iours. C'estoit vn homme tres-vertueux, comme ie diray en vne autre Relation, la cause de son mal fut la trop grande courtoisie d'Alli Pegelin.

RELATION XXXII.

D'un Religieux qui venia sa soy par foiblesse, estant Esclaue à Alger: ES qui deuint Martyr par sa repentance.

LE Pere Ioseph Religieux de l'Ordre de S. Dominique, apres auoit vescu quelques années aux Indes Occidentales, retournant en Espagne sa Patrie (car il estoit natif de Valence) fut pris par les Corsaires d'Alger; on le vendit selon la coustume, & comme l'auarice est l'ame des Turcs, son Patron luy demanda, s'il vouloit payer bonne rançon, qu'il le mettroit en liberté. Le Pere Ioseph, qui estoit d'une belle & gaye humeur (comme vous le verrez) répondit qu'ouy, à condition qu'il seroit bien traité, qu'il feroit bonne chere, & qu'il dormiroit sur vn

matelas , & qu'il ne trauiilleroit point; moyennant quoy il payeroit six mille ducats pour son rachapt. Le Patron croyant tenir les six mille ducats, traitoit le Pere Ioseph suivant sa capitulation. Apres que le Pere eut fait bonne chere vn an durant, qu'il eut esté bien nourry , & bien couché, & sans trauiiller durant ce temps-là , le Patron voyant qu'il n'y auoit nulle apparence que l'argent de son rachat deût venir, comman- da à vn autre sien Esclaue, Espagnol de nation, de donner cent coups de baston (puni- tion ordinaire en Barbarie) sous les plantes des pieds au Pere. Ce pauvre homme estoit lié & garotté dans vn instrument propre à telle chose, qu'on appelle en langage Turc *Falaca*. Le Pere Ioseph voyant approcher l'Espagnol, luy dit : *prenez garde Chrestien, voyez ce que vous faites : vous sçavez que ie suis Prestre, & si vous me touchez, vous serez excommunié.* Le bon Espagnol dit à son Patron : *le suis Chrestien, & vostre Esclaue, battez moy autant qu'il vous plaira, ie ne veux pas estre excommunié.* Le Patron qui estoit rafiné, appella vn autre de ses Esclaues, Portugais de nation, qui estoit bien- aise d'exccuter vne telle commission sur vn Espagnol, se mocquant de l'excommuni- cation. Quand le Pere Ioseph fut guery de ces coups, qu'il venoit dans les ruës, & qu'il entendoit ses amis Esclaues plaindre son malheur, il leur disoit en riant : *Y a-t'il quelqu'un qui ne vculust pas souffrir cent coups de baston pour faire bonne chere vn an du-*

rant, & pour tromper un chien de Turc? Son Patron ne voyant nulle apparence de rachat, le vendit avec grande perte: car il estoit reconnu pour vn fourbe. Son Patron nouveau l'euuoya demeurer au Bain de la Duane, où il y a vne des quatre Eglises Chrestiennes qui sont à Alger. Les Prestres demeurent presque tous au Bain, où sont les Eglises Chrestiennes, & se nourrissent des aumosnes qu'ils reçoient des Esclaves. Et en payant à leurs patrons ordinairement trois patagons par mois, on les laisse en repos. L'an 1640. ie le trouuay à ce Bain de la Duane: mais comme la plus grande partie des Esclaves estoient Portugais, le Pere Ioseph, qui estoit Espagnol, auoit tousiours des querelles avec eux. C'est pourquoy son Patron luy permit de venir demeurer au Bain d'Alli Pegelin mon Patron. Je fis grande connoissance & amitié avec luy, à cause de sa belle humeur. Et tous les Dimanches quand i'estois exempt du trauail, i'entendois ses sermons, qui n'estoient pas moins doctes qu'eloquents. Il prenoit plaisir à faire bonne chete, & estimoit sur tout le Patriarche Noë, qui auoit planté la vigne. Nous le menasmes vn iour à la taverne, où faite de verres à vin nous nous seruismes d'une lampe de l'Eglise; qui estoit de verre, & où le vin sembloit tres-bon à Pere Ioseph, & en beut trois lampées chacune d'une pinte, & avec cette charge il se retira bien de nos amis. Peu de temps apres ie fus mis en liberté: & Pere Ioseph demeura-là iusques à

l'an 1643. si bien que ne voyant pas d'apparence d'auoir sa liberté, ou peut-estre attiré par la vie libertine, que permet l'Alcoran, il s'oublia tant qu'il renia la Foy Chrestienne, se faisant Mahometan, avec vne réjouissance extraordinaire de tous les Mores & Turcs, qui le mirent sur vn cheual avec vne flèche à la main, le menant ainsi par toutes les rues de la Ville comme en triomphe. Et se moquans des Chrestiens leur disoient, *Voilà vostre grand Papas* (les Turcs appellent ainsi les Prestres) *que vous auez tant estimé* : cette action si étrange déplut grandement aux Chrestiens, tant Catholiques, que Reformez, & Schismatiques. Harriua par la permission de Dieu, qu'en ce temps-là estoient à Alger vn Pere Iesuite, & vn Pere Carme déchaussé, natif de Gennes, appelé *Frater Angeli*, homme tres-vertueux ; (l'ayant connu pour tel) ces deux Petes estoient fort tristes de la grande faute qu'auoit faite le Pere Ioseph, comme aussi pour le scandale qu'en auoient receu tous les Chrestiens, trouuans bon entr'eux de faire vne remonstration à Pere Ioseph, qui s'appelloit alors *Isouf*, & de luy remonstrer le grand scandale qu'il auoit donné à tant d'Esclaues Chrestiens, qui auoient souffert mille fois plus de miseres que luy, & qui notwithstanding persueuroient avec tant de constance & tant de patience, en la Foy Chrestienne. Par telles & semblables exhortations Isouf fut tellement excité, qu'il promit à ces deux Pères, de laisser la pernicieuse Religion Ma-

hometane, & de se reconcilier avec la sainte Eglise, & pour cet effet il demanda à se confesser, & la grace de recevoir le tres-saint Sacrement de l'Autel. Ce qu'il fit la mesme nuit fort secrettement, car si les Turcs eussent sçeu que ces deux Peres se fussent mélez de convertir un Renegar, ils eussent esté en grand danger d'estre bruslez. Le lendemain Isouf parut sur les rues habillé à la Chrestienne; ce qui donna de l'estonnement à toute la ville. Il fut pris & mené par les Officiers de la Justice deuant le tribunal, qu'on appelle en ce Pais-là *Duana*. On luy demanda pour quelle raison il auoit changé les habits de sa Religion? Il répondit resoluement, qu'il estoit Chrestien, Prestre, & Religieux, & qu'il vouloit mourir Chrestien. Et touchant ce qui s'estoit passé, qu'il l'auoit fait par la suggestion du diable. Sur cette réponse les Iuges trouuerent à propos de luy faire donner des coups de baston sous les plantes des pieds, pour chasser ces scrupules de son esprit.

Cette sentence fut executée, mais en vain; car il perséuera & dit constamment, qu'il vouloit mourir Chrestien. Ils le menasserent de la mort, & voyans enfin que toutes les menasses ne seruoient de rien, ils le condamnerent d'estre bruslé vis, & à petit feu; les Sauses (ce sont les Officiers de la Justice) le menerent hors vne porte de la Ville, appelée la porte de Baboloet, & y firent enterrer un ancre de galere avec les bras ou dents en terre, & licent bien étroitement

212 RELATIONS PARTICVLIÈRES

le Pere Ioseph à l'ancre, qui ne perdit pas le dernier temps de sa vie, car il demanda pardon à Dieu & aux Chrestiens qui étoient là presents en grande quantité, les exhortant qu'ils demeurassent constants en la Foy Chrestienne. Cependant par ordre des Sautses on apporta du bois, que l'on mit cinq pieds au tour de luy en forme de cercle; on alluma le feu, dont la flamme augmenta le courage de ce saint Martyr, lequel plus haut que iamais demanda pardon à Dieu, du scandale qu'il auoit donné aux Chrestiens, leur recommandant de conseruer la Foy Chrestienne. A la fin suffoqué par la fumée, il tomba à terre, finissant sa vie, en donnant à tous les Esclaves Chrestiens vn exemple de vray Religieux, & de Chrestien tres-repentant.

R E L A T I O N X X X I I I.

Du dessein que nous auions formé, pour nous rendre Maistres du nauire, qui nous portoit à Tituan.

AV discours de mon voyage i'ay fait mention en peu de mots (me reseruant à cette Relation) que comme 24. Chrestiens que nous estions, auions pris resolution de nous faire maistres par force du nauire Ture, dans lequel nous fâmes par deux fois embarquez pour le voyage de Tituan; & par deux fois, à cause du vent qui nous fut contraire, nous fûmes contraints de relâcher, & de retourner à Alger. Lors que nous estions sur la mer dans ce nauire Ture, nous auions remarqué que le Maistre n'en-

tendoit pas son mestier, & que la garde qu'il mettoit contre nous, n'estoit pas suffisante, ny bien disposée; & que la moindre partie des Turcs du navire estoient soldats, & la plus grande partie Marchands; & comme cette nation est fort curieuse de leurs armes, que tous leurs mousquets & coutelas estoient empaquetez dans des estuys de drap, & bien liez, de peur que l'air ne les entrouillast. Nous auions aussi remarqué, qu'il y auoit vne boëte pleine de demy picques en la chambre du Pilote, sur la poupe où dormoit le Maistre, & son Lieutenant. Estans à terre pour la seconde fois, celui qui fit l'entreprise de cette action, nous proposa vn à vn qu'il y auroit moyen quand nous serions encore vne fois embarquez, de rompre le col à ces Turcs, de nous faire maistres du navire, & acquerir avec la liberré de tresgrandes richesses, car il y auoit 24. Juifs presque tous Lapidaires. Cette double esperance augmenta nostre courage; le principal Entrepreneur aura icy nom Bottemond.

Monsieur Caloen & moy, estions certains de nostre liberré sans nous mettre en aucun danger; & nous engageans dans cette affaire, nous courions risque d'estre tuez, ou du moins d'auoir cent coups de corde sur le ventre, si elle'eut esté déconuë: toutefois pour faciliter la liberré des autres Esclaves nos amis, nous promismes d'estre du party. Quand nous nous embarquâmes pour la troisiëme fois, l'Entrepreneur cacha dans vn sac de biscuit vn poignard, deux

grands couteaux à la Turque, & deux liures de poudre; ce sac fut porté à la prouë, où les Chrestiens dormoient, car le biscuit estoit pour les Chrestiens; le vent deuint bon, nous nous éloignâmes en peu d'heures de la coste d'Alger. Nous commençâmes à delibérer comment & quand s'excuteroit cette entreprise, & chacun y donna son conseil; la resolution fut prise que nous qui dormions dans la chambre de la prouë, aurions les deux couteaux pour armes avec le poignard, & que nous nous servirions d'un harpon & de douze hoües, qui estoient à la prouë où nous dormions, dont ceux du navire se servoient pour charger & décharger le last. Les autres huit Esclaues Chrestiens dormoient sur le tillac, car de iour & de nuict ils deuoient avoir soin des voiles: & comme j'ay dit autre part, les Turcs se servent des Esclaues Chrestiens pour matelots; ceux-là auoient pour armes chacun deux balles de canon de six liures; avec quoy ils entreprenoyent de tuer le Maistre & le Lieutenant dans la chambre de la poupe, & de jeter en bas les demy piques cy-dessus mentionnées. Et en mesme temps les douze autres deuoient tuer trois ou quatre Turcs qui faisoient garde au Gouvernail, & entrer à la poupe où les Turcs restans dormoient avec leurs armes engagées, comme j'ay dit, & les assommer là. Et afin que les quatre Turcs qui estoient de garde au Gouvernail ne pussent pas remarquer quand les seize Chrestiens qui dormoient à la prouë, sortiroient;

les huit Chrestiens qui dormoient sur le tillac, estoient venus quatre ou cinq nuits de suite prendre du tabac deuant l'Escotille sous laquelle nous estions, pour estre à l'heure de l'entreprise tous ensemble sur le tillac sans estre apperceus de la garde. Et en cas que les Turcs de la poupe eussent fait trop grande resistance, l'ordre estoit de nous retirer à la prouë, où nous deuions laisser quatre de nos Compagnons qui estoient Canoniers, & ils auoient tourné deux pieces de canon de la prouë vers la poupe, chargeant chaque canon d'un petit sac, en forme de cartouche, plein de cailloux. Ces deux canons qui estoient prests, estoient suffisans pour nettoier toute la poupe des Turcs, & les enuoyer en l'autre monde. Touchant les Iuifs, il n'y auoit rien à craindre, car ils dormoient tous au fonds du cale, d'où ils ne pouuoient sortir qu'un à un, pour venir sur le tillac, de sorte qu'un Chrestien garny d'une batte estoit capable de les tenir tous enfermez. Le iour fut designé au dernier de Ianvier, une heure auant le jour. Nous estions à la prouë toute la nuit, avec esperance, crainte, & silence, sans dormir, attendans le signal, qui estoit, de frapper trois coups avec la main sur l'Escotille, que nous avec l'assistance de nos Compagnons d'en haut, deuions & pouuions ouir. Et comme nous auions un horloge de sable, quand l'heure destinée fut venue, chacun se tenoit prest. Mais l'on ne fit aucun signal, & quand le Soleil fut leué, & qu'on ouurit

L'Escotille par ordre du maistre, l'Entrepreneur qui vint dans nostre chambre, s'excusa sur ce que les Turcs auoient fait cette nuit trop bonne garde. Son excuse, selon mon iugement, eut esté plus légitime, s'il eut dit, qu'il n'auoit pas eu le cœur d'exécuter son entreprise.

RELATION XXXIV.

La curiosité se satisfait par le temps & par la patience.

EN 1639. ie n'augeois d'Angleterre à sainct Lucar en Espagne, & apres auoir esté treize iours en mer sans voir aucune terre, le Capitaine de nostre Nauire, sur le midy avec son Astrolabe mesura la hauteur du Soleil, faisant son compte avec les annotations du Pilote, que nous estions sur la hauteur du Portugal, & que deuant le soir nous verrions deux Isles appellées *las illas Berlengas*. En arriuant alentour de ces deux Isles, nous aperçus deux Nauires qui croisoient la mer. Nostre Capitaine appelé *Vincent Arris*, fort expérimenté aux affaires de la mer, iugea que les deux Nauires estoient Corsaires Turcs, c'est pourquoy il commanda que l'on déchargeât les balles du canon, & que l'on mist au lieu des balles, des barres de fer, disant, que si ces deux Nauires nous attaquoient, ils approcheroient de nuit, & qu'estant proches, on les endommageroit dauantage avec des barres qu'avec des balles. Le commandement du Capitaine fut exécuté. Cependant la nuit vint, & les deux Nauires estoient hors

de veuë. Les passagers, entre lesquels j'estois, craignoient qu'on ne fust contraint de combattre cette nuit. Le Capitaine disoit qu'il n'estoit pas de cette opinion. Nous estions à la poupe, & beusmes chacun vn trait de vin d'Espagne, & avec cela nous allasmes coucher. Le Capitaine mit la garde accoustumée, mais comme nous navigions avec la voile de devant, la sentinelle de la prouë ne pouuoit pas voir deuant soy. Il arriva qu'après auoir dormy vne heure, vn garçon qui estoit de garde sur la prouë, apperceut deux Nauires, & commença à crier *alarme, alarme*. Le grand esquif estoit sur le tillac, & la toille cirée sur le grillet. Ces deux Nauires estoient desia si proches, que personne n'osoit se presenter sur le tillac, pour ieter l'esquif en mer: car quand l'esquif est sur le tillac, on ne peut pas (sans estre incommodé) defendre le Nauires, ny empescher l'entrée à l'ennemy. Tous les Matelots, qui estoient au nombre de soixante, furent en vn moment prests, pour combattre: à chaque piece de canon vn Conestable, avec deux compagnons. Le Capitaine commanda qu'on fermast toutes les portes, & qu'on cachast la lumiere, imposant quant & quant silence. Et donna ordre aux Canoniers d'vn costé du Nauires, que le troisieme coup qu'il frapperoit du pied, seroit le signal pour ouvrir chacun sa porte, mettre les pieces dehors, & donner feu. Il auoit aussi donné ordre à huit trompettes qu'il auoit, qu'ils sonnassent avec la décharge du canon: les

deux Nauires Corsaires estoient cependant si proches, qu'il ne restoit qu'à se mettre à bord, & quant & quant entrer l'espée à la main, dans nostre Nauire. Aussi-tost le Capitaine donna le signal, & ses ordres furent executez si ponctuellement, qu'en vn moment les portes furent ouuertes, les pieces ajustées, & le feu donné. Au mesme instant les trompettes commencerent à sonner l'alarme, & le silence se conuertit en bruit, & pource que les deux Nauires estoient fort proches, nous ouïsmes clairement les barres de fer, tirées de nos pieces, passer leur Nauire, & les cris de ceux qui estoient dedans. Apres la décharge, les pieces furent retirées, les portes fermées, & les Trompettes continuoient l'alarme. Ce tintamarre fait de nuit avec la fumée, estoit capable de faire trembler le plus assuré de la troupe. Les deux Nauires ayans apperceu, & qui plus est senty, nonobstant le silence, que nous n'estions pas endormis, passerent sans répondre. Nostre Capitaine apperceuant qu'ils estoient passez, courut sur le tillac, fit mettre l'esquif en mer, embrouïlla la grande voile, & découurit les grilles. Ce qui estoit le plus necessaire: car comme toutes les fenestres estoient fermées, & les grilles du tillac couuertes, la fumée de la poudre causoit vne obscurité épaisse.

Tout estant mis en bonne defense, le Capitaine redoubla les gardes, & donna ordre que chacun se tint prest pour le point du iour. Le lendemain deuant le Soleil le-

uant nous découvrîmes les deux Navires, qui venoient droit sur le nostre. Le Capitaine appella tous ses gens sur le Tillac, les animant avec peu de paroles, montrant les pavillons des deux Navires, qui estoient Turcs, & disant que le moyen d'échapper l'esclavage estoit de bien combattre : & alors il fit dire quelques prieres à leur mode, & nous passagers qui estions Catholiques priâmes à la nostre. On donna à chacun deux verres de vin, & on embrouilla la grande voile pour signal, que nous n'auions pas enuie de fuir ; les Paviscades furent tendus alentour du Navire, & la Banniere rouge en signe de bataille fut plantée sur la poupe. En cette posture nous attendîmes environ vne heure, mais les deux navires voyans la grandeur de nostre navire, tant de monde sur le tillac, & la resolution de combattre, n'osèrent approcher. Ce que voyant nostre Capitaine il fit tirer vn coup de canon continu pour les défer, & croyant qu'ils n'auoient pas enuie d'en manger, on desembrouilla les voiles. Nous auançâmes nostre voyage, & peu de iours apres nous arrivâmes à S. Lucar, graces à Dieu. L'auois vne grande curiosité de sçauoir ce qui s'estoit passé dans les deux Navires Turques, apres auoir reçu nostre décharge ; parce que ceux de dedans auoient extrêmement crié : & ayant veu les pavillons Turques, ie souhaitois sçauoir aussi de quel Port de Barbarie ils estoient sortis, & combien ces Navires auoient de combatans & de canons, & la

raison estoit qu'estans si proches de nostre Navire, ne voyans personne sur le tillac en defense, ils n'auoient pas jetté les crampons, en répondant à nostre canon en mesmelangage.

L'an 1641. lors que ie demeurois avec Catborne Mostafa en la Fondouque (comme i'ay raconté en mon voyage) i'allay le soir avec les Esclaues Chrestiens de la mesme Fondouque sur la terrasse, pour entendre les discours des Chrestiens de differentes Nations. Cette nuict-là ils deuisoient des rencontres sur la mer, & que souvent par la conduite du Capitaine le nauire échappe les dangers, & quand il y a dissension entre le Capitaine, les Officiers, & les soldats, que iamais ils ne font rien qui vaille, & principalement aux Nauires Corsaires. Sur cela vn Esclaue François racontoit qu'il y auoit enuiron deux ans, que croisant la mer avec les Corsaires d'Alger à la coste de Portugal, vne nuict deux Corsaires pensoient attaquer vn Nauire Anglois, & que pour quelque dispute qui suruint entre le Capitaine & les Officiers, le Nauire Anglois ne fut pas attaqué. Je dis alors que i'estois sur le Nauire Anglois; *Dites-moy la raison pourquoy, estans si proche comme vous sçavez, quand nous fismes la décharge, ils n'oserent pas aborder, pourquoy ne firent-ils pas pour le moins vne décharge? Il me répondit, Ils ne pensoient pas estre apperceus; Et comme le plus grand Nauire, sur lequel i'estois, sans auoir entendu le moindre bruit, recut en vn instant quelques barres*

barres de fer par le costé, & que tout d'un coup nous entendîmes tant de trompettes, il y eut une telle épouvante, crainte & confusion, que les Officiers & Soldats dirent nettement au Capitaine, Nous ne voulons combattre que de jour. Et le lendemain quand les Turcs virent la grandeur de vostre Navire, & le courage de vostre Capitaine, ils n'eurent plus envie de se battre. J'appris d'une estrange maniere ce que ie desirois sçavoir : & ie me fusse volontiers bien passé de le sçavoir de la façon que ie l'appris.

RELATION XXXV.

Les Innocens accusez.

LA Patronne de mon compagnon Monsieur Caloen avoit deux petits-fils, enfans de sa fille, l'un appellé *Mostafa*, qui estoit vn des cinq Turcs desquels j'ay parlé au discours de mon voyage : l'autre estoit appellé *Amet*, qui demouroit ordinairement dans vne maison de plaisance à trois lieues hors de la ville d'Alger. Cette grand' mere de *Mostafa* & *Amet* estoit vne Vieille fascheuse, qui ne pouvoit souffrir dans sa maison Monsieur Caloen, & pour s'en defaire honnestement, elle l'envoyoit chez son petit-fils *Amet*, à sa maison de plaisance, & moy ie demourois chez mon Patron Mahomet Celibi Oiga. J'auois (pendant l'absence de Monsieur Caloen) negocié avec vn Juif qu'il nous donneroit soixante & quinze pagons, à condition que le Chevalier Philippe de Cherf, Monsieur Caloen, & moy, donnerions vne lettre de change, comme

si nous auions receu cent patagons. Le Cheualier & moy auions signé la lettre, mais le Iuif vouloit que Monsieur Caloen la signast aussi, & le Nauire avec lequel la lettre deuoit partir, estoit prest à faire voile : & outre cela deux iours apres on faisoit quelque Pasque des Iuifs, qui durant cette Pasque ne comptent argent quelconque. De faire signer la lettre par Monsieur Caloen, & luy enuoyer cette lettre, il n'estoit pas à propos. Car si l'on eut sçeu que nous auions du credit, cela nous eut nuit beaucoup, & retardé nostre liberté. Pour courir mon dessein, j'allay chez la Patronne de Monsieur Caloen, & luy dis qu'elle voulust faire venir son Esclaue, le lendemain auant midy à la ville, parce qu'il deuoit écrire à son Pays, & que le Nauire estoit prest à faire voile. Et comme Mostafa estoit vn des cinq Turcs qui estoient en Flandre pour estre changez contre nous, elle ciut que cette lettre auanceroit la liberté de son petit-fils. Le mesme soir elle enuoya vn homme exprés à la maison de plaisance, pour dire à son fils Amet qu'il enuoyast l'Esclaue le lendemain à la Ville auant midy. Amet auoit aussi vn Esclaue François de nation, dans la mesme maison de plaisance, qui auoit soin des vignobles, & du tabac qu'il auoit planté. Et comme les Villageois en ce Pays-là sont grands larrons, ils venoient la nuict dérober les raisins & le tabac. Pour chasser ces larrons, Amet auoit vne vieille espée route & rouillée, qu'il donna à Monsieur Caloen,

pour la faire accommoder à Alger; & la rapporter quand il reviendrait à la maison de plaisance, afin de la donner à l'Esclave François qui en chasseroit les larrons. Monsieur Caloen vint à la ville avec l'espée, & directement à l'heure même que Monsieur Caloen arrivoit à Alger, on découvrir vne entreprise de quelques Esclaves Flamans, qui avoient enterré quelques armes, vne voile, & quelques rames pour voguer, à dessein de s'enfuir avec vne barque, pour se servir de la voile & des rames, & se prevaloir des armes si par hazard ils eussent esté poursuivis. L'entreprise fut découverte, & ceux qui furent attrapez, furent condamnez d'avoir chacun deux cent coups de baston. L'exécution de cette sentence divulgua cette entreprise parmy le Peuple, de sorte que la Patronne de Monsieur Caloen, ayant entendu que les entrepreneurs estoient des Esclaves Holandois, lesquels on compte pour Compatriotes avec les Dunquerqueois, & que l'entreprise avoit esté découverte justement à l'heure que Monsieur Caloen estoit venu à la Ville, & cela à ma priere, outre qu'il portoit vne espée, la Patronne tira vne consequence que nous devions estre du party. Elle nous accusa, & la principale cause fut cette espée. Et sans vouloir entendre nos excuses, on nous mit quatre vingt livres de fer aux jambes. Et si son fils Mostafa n'eut esté au pouvoir de nos parens (comme j'ay dit autre part) nous eussions receu vn payement en même monnoye que les autres,

144 RELATIONS PARTICVLIÈRES
à ſçauoir deux cent coups de baſton, no-
nobaſtant noſtre innocence.

RELATION XXXVI.

*Fidelité, conſtance, recompenſe, &
gratitude.*

L'An 1640. les Corſaires Turcs prirent
ſur l'Océan en vn nauire quelques Eſcla-
ues du Pays-bas, entre leſquels il y auoit vn
Capitaine, qui auoit vn Lacquais, que nous
appellerons icy *Morin*. à qui ces Flamans,
auant que de tomber entre les mains des
Turcs, recommanderent de ne dire point
qui ils eſtoient : & que ſi en cela il eſtoit
ſecrer, ils le racheteroient. Les nouueaux
Eſclaues furent menez à Alger, & ſuiuant la
couſtume vendus, & par cet accident Maî-
tre & valet égaux en qualité, reſpect, & ri-
cheſſes. Et comme le ſeul but des Turcs eſt
l'auarice, eſtans encore ſur la mer le Capi-
taine du Nauire auoit fait donner à *Morin*
cinquante coups de baſton ſur le ventre,
pour ſçauoir le nom & la qualité de ſon
Maître, & de ſes compagnons. *Morin* auoit
répondu qu'il ne ſçauoit pas le nom de ſon
Maître, ny des autres non plus, ſinon que
ſon Maître & ſes Compagnons s'appel-
loient l'un l'autre *Monſieur*. Cette conſtan-
ce fut tres-agreable à ſon Maître, & auſſi
aux autres Flamans, qui auoient eſté pris
ſur le Nauire : entre leſquels il y en auoit vn
que nous appellerons icy *Tibere*, de parens
riches, qui dit à *Morin* : *Demeure fidele &
conſtant : & ſi toſt que ie ſeray en liberté ie te
racheteray.* Peu de temps apres *Tibere* ob-

tint sa liberté, avec vn de ses compagnons, & estant de retour en son Pays, il raconta à ses Parens la constance & la fidelité de Morin : les Parens de Tibere estimerent que sa promesse de racheter Morin estoit obligatoire, de sorte qu'émus par la constance & la fidelité de cet Esclaue, ils donnerent ordre aux Marchands de Liouourne de faire racheter Morin, & de l'enuoyer avec les premiers Nauires en Angleterre ou en Hollande. Morin fut racheté par les Juifs, & livré entre les mains de ces Marchands à Liouourne, qui en suite de leur ordre vouloient faire embarquer Morin dans vn Navire Holandois, mais Morin n'y voulut iamais consentir, & refusa l'embarquement, disant pour ses raisons qu'il aimoit mieux mourir en la terre des Chrestiens, que de se mettre vne autre fois en danger d'estre Esclaue des Turcs. Ce qui obligea les Marchands de mettre Morin en la compagnie de quelques Holandois, qui auoient esté rachetez à Liouourne, & qui retournoient par terre en leur Pays. Morin arrivant au Pays-bas, trouua vn des Compagnons de Tibere appellé Carel, qui auoit facilité cet affaire : Morin le voyant en pleine rue, se jetta à terre tout plat, luy baisant les pieds, Carel estoit honteux, car tout le Peuple s'assembloit alentour de luy, pour voir ces ceremonies, Morin luy dit, *où est Tibere ?* Carel luy répondit, *Leuez-vous, & je vous meneray en sa maison :* Morin se leue, & marche avec Carel. Si tost qu'il arrive à

246 RELATIONS PARTICVLIÈRES
la veüe de Tibere, ce fidele, ce reconnois-
sant, & cet innocent tira de sa pochette six
aspros monnoye de Turquie, & vn fusil;
puis avec vn compliment à sa mode il luy
dit: *Monsieur, vous m'avez racheté, en re-
compense de quoy ie vous donne tout ce que j'ay
au monde, & prieray Dieu toute ma vie pour
vous.* Ce compliment procedoit d'une si
grande sincerité, que tous les spectateurs,
entre lesquels i'estois, estoient tres-satisfaits
de voir la reconnoissance & la fidelité de
Morin; de quoy Tibere se trouuant de nou-
veau obligé, fit donner à Morin des habits
& du linge, & le fit mettre en estat de seruir
quelque honneste homme.

RELATION XXXVII.

Naufrage au port.

Estant au logis du Bassa, i'y connois-
sois vn Esclaué Espagnol appellé *Iean
de Silua*: ce Iean auoit seruy quelques an-
nées le Roy d'Espagne en qualité de soldat
en la ville d'Oran en Afrique, située à cinq
journées d'Alger, les Bourgeois parlent la
langue Morelque, parce que cette Ville fut
conquise sur les Mores au temps du Roy
Ferdinand, comme aussi à cause du grand
commerce qu'elle a encore auourd'huy
avec les Mores. Ce Iean de Silua parloit en
perfection cette langue Morelque. Apres
auoir esté long-temps Esclaué à Alger sans
aucune esperance d'estre racheté, il prit re-
solution de s'enfuir, se fiant sur ce qu'il sca-
uoit si bien la langue. Et pour mettre en
exécution son dessein, il s'habilla des habits

de son Patron en Turc, monta à cheual avec la lance à la main, le turban en teste, & le cimierre au costé. En tel équipage il commença son voyage tres-heureusement. Apres auoir cheminé quatre iours, il se trouua à vn village de Mostaga, iustement sur le midy, & comme c'est la coustume de toutes les Mosquées de la Barbarie de donner sur le midy le signal avec vn drapeau, pour se souvenir de louer Dieu, avec l'Oraison ordinaire appellée en leur langage *Sala*, qui se fait avec beaucoup de gestes & de grimaces, avec les bras & les mains, se mettrant à genoux, & regardans vers le Levant & le Ponent. Jean de Silva pour oster tout soupçon aux Mores, mit pied à terre, faisant aussi des gestes comme eux, & feignant estre Mahometan. Mais les Mores remarquerent aussi-tost que nostre Cavalier manquoit en ses Ceremonies, & sans auoir égard qu'il parloit leur langage, & qu'il estoit vestu à la Turque, l'arrestèrent, luy osterent ses habits, & trouuans qu'il n'estoit pas Mahometan, l'enuoyerent bien lié avec bonne garde à Alger, où il receut trois cent coups de baston, au temps qu'il croyoit iouir de sa liberté. Vous voyez icy vn veritable naufrage fait au Port.

*Les Aventures de Meſſire Philippe de Cherf de
Vlamertingue, Cheualier de l'Ordre
de ſainct Jacques.*

Bien que les malheurs & les travaux que
doient ſouffrir les Eſclaves, ſoient com-
muns à tous ceux qui ſont reduits à cette
condition miſerable, neantmoins les vns
en ſont plus liberalement parragez que les
autres. Entre ceux-là fut le Cheualier Philip-
pe de Cherf, dont j'ay fait mention au diſ-
cours de ma Captiuité, comme vous allez
entendre.

Après que nous fuſmes ſoumis à la puis-
ſance des Turcs, les nauires Corſaires, qui
nous portoit à l'eſclavage, allerent mouil-
ler l'ancre deuant la ville d'Alger, dechar-
geans leurs canons pour donner la ſalue,
pendant cela la nouuelle de la riche priſe fut
incontinēt ſemée tant parmy les Turcs de la
garniſon, que parmy le Peuple; & comme
d'ordinaire les nouuelles s'augmentent paſ-
ſans d'une bouche à l'autre, auſſi fut-il di-
vulgué, qu'outre trente mille patagons, qui
s'eſtoient trouvez dans les priſes, on auoit
fait Eſclave vn Seigneur de haute qualité,
voulant dire la perſonne de ce Cheualier;
les vns diſoient qu'il eſtoit General, les au-
tres Ambaſſadeur, & tous s'imaginoient
que les autres eſtoient ſes ſeruiteurs & ſes
Valets, ce qui ne fut pas vn petit bon-heur
pour nous autres: l'argent que l'on fit ac-
croire auoir eſté trouué, fut eſtimé luy ap-
partenir. Cette nouuelle fut en partie ſor-

gée par les Cotfaires meſmes, comme c'eſt leur ordinaire d'inuenter de nouveaux ſtratagemes, pour augmenter la valeur des Eſclaves nouvellement amenez, les chargeans de titres & de richesses, pour amortir ceux qui achètent à faire des offres plus auantageuſes, ſur l'eſperance d'en tirer vne bonne rançon. Le Baſſa informé de cette nouuelle, prit le Cheualier pour ſa tantième, qui eſt de huit Eſclaves vn à ſon choix, comme ie rapporte au diſcours de ma Captiuité. Enſuite le Cheualier fut mené en vne Eſcurie du Baſſa, où il rencontra d'autres Eſclaves, & entr'eux quelques Capitaines & Officiers Eſpagnols, leſquels il n'oſoit hanter beaucoup, ny les aboucher de iour, de crainte que l'on eſpiaſt ſes actions, & la vie qu'il menoit avec ces Officiers Eſclaves, avec leſquels il ne voulut vſer d'aucune familiarité, pour n'augmenter point le ſoupçon qu'il eſtoit vne perſonne de qualité releuée; ce qu'eut fait la moindre communication, accompagnée de témoignages mutuels de reſpect, qui ſe rendent, & ſont receus apres que l'on a fait connoiſſance: & pour oſter de la teſte du Baſſa qu'il n'eſtoit ny General, ny Ambaſſadeur, il fut ſept ou huit iours qu'il ſe tenoit ſeul, & rongeoit vne crouſte de pain ſec; ce qu'ayant eſté remarqué du Cuifinier du Baſſa, il luy fit donner quelque reſte de ris, qui eſt le manger ordinaire des Turcs: & comme il le voyoit ſi ſouple & ſi ſeruiable, il le laiſſoit gliffer au ſeruite de la cuiſine, pour aſſiſter les Marmitons, à

leur apporter du bois, du charbon, tourner la broche, & semblables offices, qu'il ne pouvoit faire, qu'avec le bras droit, estant estropié du gauche d'un coup de mousquet, qu'il auoit receu au service de sa Majesté Catholique l'an 1639. au siege de Saïses. En recompense des bons services que le Cheualier rendit à la cuisine, le Cuisinier le fit manger avec les Marmitons Mores, qui se choquerent tous de ce qu'un Chrestien mettoit avec eux les doigts au plat, dont ils marmotoient entre leurs dents, le regardans d'un œil de trauers. Il ne faut pas douter, que le Cheualier ne pensast, qu'il estoit au festin de l'enfer avec les Pages de Lucifer, dont ces garçons portoient la liurée, & la mine, estans agez de 15. ou 16. ans, ayant les habits noirs de graisse, & d'ordure, assortis merueilleusement bien avec leur couleur noire. Neantmoins le Cheualier tâchoit le plus qu'il luy estoit possible, de se mettre en la mesme posture, pour paroistre mieux compagnon d'école. Trois mois s'écoulerent en cette vie miserable, de laquelle le Cheualier tira ce profit, qu'il fit perdre au Bassa l'opinion qu'il estoit General ou Ambassadeur, & l'esperance d'en tirer force monnoye: ce qui le fit résoudre de vendre son Esclaue, comme il fit, au General des galeres Alli Pegelin. La farce fut bien jouée pour ce coup, mais le nouveau Maistre, qui n'ignoroit point le bruit qui auoit couru de son Esclaue, commença à luy faire la guerre ouuerte, l'in-

terrogeant en langue Franco , dont on use par de là communement entre les Esclaues & les Turcs , qui , & d'où il estoit ; le Cheualier obligé de répondre , dir , qu'il estoit vn pauvre garçon , natif d'Ostende , fils d'un Alfere Yrlandois , se disant de cette nation , tant à cause qu'il en portoit la mine , que parce que cette nation est fort peu connue & peu estimée à Alger , d'autant que l'Irlande en est fort éloignée , & que ceux de ce Pays ne payent jamais de grands rachats. Le Cheualier espéroit par cette inuention obtenir vn accommodement favorable , quand on traiteroit de sa rançon : mais le General Alli Pegelin , qui estoit vn raffiné , ayant ouï la réponse , se mocquoit de luy , en disant : *L'en voit bien à vostre mine que vostre Pere estoit Sauetier , vous auez bien joué vostre rolle en la cuisine du Bassa , mais ce sera à mon profit , ie sçay que vous estes Ambassadeur , & General du Roy d'Espagne , outre cela vous estes Cheualier , luy attribuant ce nom pour empirer le marché , d'autant que les Turcs sçauent , que les Cheualiers des Ordres militaires en Espagne sont beneficiaries de Commanderies à la charge de faire la guerre aux Turcs , & aux Mores. Depuis le General renuoyant son Esclaue , luy dit : *Allez , allez , écrivez à vostre Pays qu'on vende vos terres , & que l'on m'envoie des patagons , & vous retournerex chez vous. Ce premier accueil de son nouveau Maistre ne luy fut pas fort agreable , ayant derechef à combattre vne opinion fausse & chimerique ,**

laquelle estoit assez puissante pour, luy oster l'esperance, qu'il auoit de respirer bien-tost l'air de son Pays natal. Le General auoit vne maison, separée de la sienne, où il logeoit de mon temps 550. de ses Esclaues, laquelle on appelle *Baño*, ou le Bain; & on la pouuoit prendre pour la representation de Babylone, & pour vn abregé de l'enfer. Les différentes Nations, la confusion des langues, les incommoditez qu'on y souffre, & toute sorte de crimes qui s'y commettent, forçoient le plus méchant homme d'en iuger de cette façon.

C'est en ce Bain que fut relegué nostre Esclaue, où il fut receu des Sieurs Caloen, Saldens, & de moy, nous congratulans l'vn l'autre d'estre tous ensemble; & comme le Cheualier estoit estropié d'un bras, il n'estoit point obligé d'aller au travail hors du Bain: c'est pour cette raison que nous le fîmes Dépendier de nostre pauvre marmite; il exerça cette charge à nostre grande commodité l'espace de six mois, au bout desquels, le General croyant que le Cheualier pouuoit auoir eu réponse de son País, le fit sommer de s'accorder avec luy. Le Cheualier fit offrir cinq cent patagons pour son rachat, dont le General Alli Pegelin paru fort mal content & indigné, tenant cét-offre comme fait hors de raison, & emporta de colere, fit mettre au pied du Cheualier vne chaîne de cinq branches de galere, qui pesoit pour le moins cinquante ou soixante livres, pour l'obliger à des offres plus ap-

prochans la de somme de trente mille patagons, à laquelle le General auoit taxé la rançon du Cheualier. Neuf mois se passerent qu'il eut la chaîne au pied, avec laquelle il estoit forcé l'espace de quinze iours de se traîner à quelque lieu de la marine au travail, pour assister à des Soyeurs de marbre, que le General auoit fait enleuer avec ces galeres de la ville de Bone, anciennement appelée Hypone, située sur la mer mediterrannée, assez renommée pour auoir esté la Metropolitaine de l'Afrique, du temps de S. Augustin, où ces pierres auoient seruy au Cimetiere de Tombeaux aux Chrestiens. L'office du Cheualier estoit de mester le sable & l'eau, & le verser pour couper le marbre. Pendant qu'il estoit empesché au travail, le General ne manqua pas de venir voir ce qu'il faisoit, luy offrant de le renvoyer à Liouorne, avec vn Vaisseau qui estoit lors prest à partir, s'il vouloit accorder les trente mille patagons, qu'il luy auoit demandez pour sa rançon; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'auoit pas d'argent; ce que le General ayant continué plusieurs fois, enfin sâché qu'il ne gaignoit rien, il luy dit en langue Franco: *La caue ty far gazina. ty tener fantasia, à se de Dio my congar bueno por ti.* C'est à dire: *Voy bien. vous faites l'entendu, vous avez des fantaisies, par la Foy de Dieu, ie vous accommoderay bien.* Le General Alli Pegelin estoit lors accompagné de quelques Iuifs, qui auoient part en cet Esclau, selon toute l'apparence, cachans neantmoins

leur part sous le nom d'Alli Pegelin, comme ils ont accoustumé, pour ne point controuvenir aux défenses qui leur sont faites, d'acheter des Esclaves Chrestiens, comme j'ay dit en ma Relation ix. Ce soupçon fut depuis confirmé, de ce que le Cheualier quelque temps apres fut mandé au logis du General Pegelin, à la requeste des mesmes Iuifs, où le General accompagné de ces Iuifs, & de quelques Capitaines de ses galeres, luy demanda encore vne fois, s'il vouloit offrir trente mille patagons, & que par ce moyen il seroit libre; à laquelle deman-
de le Cheualier répondit, qu'il n'auoit rien à dire. A cette réponse le General repliqua incontinent : *Pila baso cane, porta falaca.* Ce qui se dit ordinairement lors qu'ils veulent battre quelqu'un, & veut dire : *Mettez vous à bas par terre, chien, &c. que l'on apporte la Falaca*; qui est vn bois long de quatre ou cinq pieds, troué par le milieu, par où on fait passer vne petite corde, avec laquelle les plantes des pieds sont étroitement attachées à ce bois, par cinq ou six trous, en façon de garot, que luy donnent deux hommes, qui tiennent les deux bouts. Le Patient se met à terre sur le dos, ayant les plantes des pieds élevées vers le Ciel; deux hommes luy tiennent les bras, afin qu'il ne se remuë point ou fasse des agitations de son corps, & vn cinquième commence le jeu, saluant de toutes ses forces les plantes des pieds des coups d'un nerf de bœuf, long de quatre ou cinq pieds, rond par le manche,

mais s'élargissant peu à peu iusques au bout, de la largeur d'un demy pied. Au lieu de ce nerf ils prennent quelquefois vn bout de cable de nauire. La Falaque fut aussi-tost apportée au commandement du General, & le Cheualier en receut iusques à deux cent coups, de la façon que ie viens de dire, & comme vous voyez icy représenté à la figure. Au milieu de ce rude supplice le General fit faire alte, luy demandant s'il n'auoit pas enuie de changer de Religion, & de se rendre de la secte de Mahomet, luy promettant de le faire Capitaine d'une galere, ou d'un vaisseau équipé, & de le faire riche, allant en course contre les Chrestiens; à quoy le Cheualier répondit, qu'il n'estoit point encore dans cette resolution, & qu'il vouloit mourir Chrestien, mais qu'il payeroit mille paragons pour sa rançon. A cette réponse le General commanda de luy bailler autres cent coups; ce qui fut executé. Cette façon d'agir du General Pegelin pourroit faire croire qu'il estoit vn homme fort affectionné à la Religion, mais ceux qui connoissent bien l'avarice des Turcs, comprendront aisément, qu'Alli Pegelin n'auoit aucun zele d'augmenter le Mahometisme; mais qu'il se seruit de ce pretexte pour tirer plus d'argent hors les plantes des pieds. Ces coups estant donnez, le Cheualier fut détaché du bois, ayant les pieds tout noirs de coups, estant menacé du General qu'il en auroit encore autant, quand il seroit guery de ses pieds, ou qu'il l'enuoyeroit au grand Sei-

gneur pour estre employé à la garde de ses femmes dans le Serail, où auparavant on le feroit Eunuque. Les coups n'auoient pas esté si sensibles que ces menaces, apres lesquels le Cheualier fut porté par des Esclaues à son quartier au Bain, car il luy estoit impossible, ie ne dis pas de marcher, mais de toucher la terre avec la plante de ses pieds; ses Amis Esclaues se mirent en deuoir incontinent de soulager ses douleurs, quelques vns luy apportoiēt du vin pour lauer ses pieds, vn autre Chirurgien ouuroit la chair morte, & se pensoit, mais sur tout on doit estimer l'action charitable d'vn Pere Carme déchaussé, Esclaue, appellé *Pere Angeli*, Geneuois, lequel suçoit avec sa bouche le mauuais sang pour le faire sortir de ses pieds. Il fut six semaines à recouurer la santé; au bout desquels vn Iuis vint s'entremettre pour accommoder son rachat, lequel avec beaucoup de menaces luy dit, qu'Alli Pegelin auoit iuré par la teste du grand Seigneur (qui est vn serment inuiolable) que le Cheualier n'auoit point la liberté qu'en donnant quinze cent patagons; sa rançon fut atrestée à cette somme, & en suite, on luy osta la chaîne, de sorte qu'il pouuoit franchement aller par toute la Ville: comme il se fait ordinairement avec ceux qui sont d'accord avec leur Patron, en attendant qu'ils s'embarquent. Nous eustasmes d'estre traités avec vne semblable rigueur pour la ferme croyance qu'auoit Alli Pegelin, que ce Messire Philippe de Cherf estoit quelque

grand Ministre du Roy d'Espagne, laquelle eut tant de puissance sur son esprit, qu'il ne pouuoit quitter l'opinion que nous estions les Valets du sieur de Cherf, encore qu'il eut bien pû voir, que son Esclaue, qu'il prisoit tant, n'estoit pas tel qu'il pensoit; c'est pourquoy il nous estimoit de peu de valeur, en quoy consistoit nostre bon-heur dont j'ay parlé cy-dessus. Ensuite de l'accord il fut traité d'embarquer le Cheualier pour Liouourne en Italie, afin d'y tenir prison iusques au payement du rachat accordé, qu'il feroit aux Iuifs correspondans avec le mesme Alli Pegelin, & residans à Liouourne: mais le sieur de Cherf s'en excusa, suppliant de le remener en Espagne, par laquelle il auoit dessein de passer pour reprendre duplicats des graces & mercedes que sa Majesté Catholique luy auoit faites, par ce que les originaux furent iettés dans la mer, quand nous fumes pris: ces excuses furent cause, que le Cheualier ne fut point deliuré sans payer rançon, ce qui eut esté, s'il eut suiuy la resolution du Patton; car le Vaisseau destiné pour Liouourne, n'eut pas plûtost commencé à singler en haute mer, qu'il fut agité d'une furieuse tempeste, laquelle le ietta sur la coste d'Espagne en terre, où le nauire fut pris, & tous les Esclaues eurent la liberté sans rien payer, échapans par le moyen de cette heureuse tempeste d'aller en prison à Liouourne pour y attendre leur argent promis pour leur liberté, comme on auoit accoustumé. Ce que n'observet pas les

autres Princes Chrestiens, qui n'ont point vne correspondance si estroite avec ceux d'Alger, mais donnent la liberté aux Esclaues aussitost qu'ils ont respiré l'air de leur obéissance, sans observer s'ils sont rachetez ou non. Ensuite donc de la resolution de retourner par l'Espagne, le sieur de Chetf s'embarqua avec nous & les autres Esclaues Chrestiens pour aller à Tituan, où nous arrivâmes avec les incommoditez que ie raporte au discours cy-dessus, & fûmes tous mis dans la Masmore, qui est vne prison sous terre, attendans l'argent de nostre rachat, hormis le Chevalier, lequel informé de cette coustume, avoit fait mettre dans l'accord, qu'il n'y entreroit point, ce qui luy fut observé. Vous avez seu par le discours de ma Captivité les trois tempestes que nous souffrîmes, le dessein que nous eûmes de couper la gorge aux Turcs, & de nous rendre maistres du navire, & comme nous arrivâmes apres le naufrage à Tituan, & partîmes pour Ceuta, nous séparans de ce Chevalier, lequel estoit obligé de demeurer à Tituan, attendant la remise de son argent de Liourne à Cadis, & delà à Ceuta.

Pendant cela il songe aux moyens de s'affranchir sans argent, visite les lieux à l'entour de la Ville, & se flatte de l'esperance de se sauver à la suite: mais comme il avoit besoin d'assistance, il ne pouvoit venir à bout de son dessein, s'il n'estoit aidé de ceux de Ceuta, il cherche & trouve moyen de faire vne correspondance par lettres avec

vn Capitaine de la garnison de Ceuta, ville de l'obeyssance du Roy d'Espagne en Afrique, avec lequel il auoit esté Esclaue à Alger: il adresse fidelement ses lettres par les Casilas, qui sont des Marchands, qui vont toutes les semaines de Ceuta à Tituan, & au contraire; sous la permission & sauue-conduit des deux Gouverneurs, & s'accorde avec ce Capitaine de luy faire vn present de mille paragons pour les Matelots, qui deuoient se rendre à quelque lieu de la marine, distant de Tituan 2600. pas avec vne barque, pour receuoir le Cheualier, & trois de ses compagnons, lesquels s'estoient accordez avec Alli Pegelin, aux mesmes conditions que ledit sieur de Chers, & depuis auoient esté loger ensemble au quartier d'vne maison éloignée, attendans aussi la remise de leur argent. Ceux-cy eurent part du dessein cy-dessus, & estoient bien aises de contribuer aux dépens. Le iour & l'heure de l'exécution furent assignez le 24. de Iuillet, iour de saint Jacques de l'an 1643. à minuiet, pour laquelle le Cheualier prepare pour chacun, deux ou trois pieces de cane ou roseau, les composant & emboitant l'vne sur l'autre, à la façon des hameçons, pour les pouuoir separer, & les cacher sous leurs habits depuis les genoux iusques à la gorge, aiustant vn couteau par-dessus, afin que l'on crust que c'estoit des picques. Le iour venu, ils sortirent heureusement iusques à vn quart de lieuë hors de Tituan, & se cachèrent dans vn fossé sec,

fort couuert de ronces & d'épines, attendans la nuit pour acheuer leur entreprise. Ayans esté en ce fossé quelque temps, le sieur de Chers jugeoit qu'il estoit temps de marcher vers la marine, mais vn des trois compagnons appellé Hans Maurus, lequel estoit tenu pour fort expérimenté au fait de la mer, comme i'ay dit en la description du naufrage de l'onzième de Février 1642. soustenoit qu'il n'estoit pas encore assez tard, aioustant que s'ils estoient obligez d'attendre, ce ne seroit sans peril eminent d'estre attrapez & batrus de la Falaque, le ramenant au Cheualier, qui ne deuoit pas auoir oublié les coups qu'il auoit receu à Alger. Cette apprehension d'estre battu, trompa l'experience & le sçauoir de Hans Maurus, & le fit méconter: neantmoins apres quelque espace de temps il fit tant qu'ils se mirent en chemin, aiustans leurs pieces de cane, l'vne sur l'autre, les lians fortement ensemble & vn couteau par dessus, formans vne demy pique, pour se défendre contre les Alarbes, lesquels sont voleurs Mores, qui dorment dans la campagne en Esté. En chemin le sieur de Chers tira de sa poche vne Croix, qui estoit sa Venere, la mesme qu'il auoit sauné de son Ordre de S. Jacques, lors qu'il fut fait Esclane, & la fit baisser à ses compagnons, disant qu'il esperoit que Iesvs crucifié leur donneroit la liberté, & qu'ils auroient pour Intercesseur l'Apostre saint Jacques, dont c'estoit la Feste. Mais Hans Maurus qui estoit Lutherien,

refusa de le faire. Estans arriuez au bord de la mer, ils apperceurent vne barque tout contre le bord de la terre, de laquelle l'on crioit *bau, bau, Tituan;* & c'estoit la mesme qui estoit venuë pour les sauuer. Hans Maurus nonobstant son experience, & son adresse en toutes les occurrences de la mer, fut aussi-tost saisi d'une terreur panique, & dit à ses compagnons: *Lettez vous à terre, ce sont des Pescheurs de la ville de Tituan, ils nous attraperont, Et nous seront battus.* Cependant cette barque auoit desia croisé deux ou trois fois le lieu assigné, & redoublé le cry cy-dessus, battans le fusil pour signal conuenu, à la charge d'en rendre vn semblable avec le fusil. Et comme ceux de la barque ne voyoient paroistre personne, & qu'il n'estoit qu'une heure auant le iour, joint aussi que la garde de la coste de Tituan les auoit apperceus, & fait le signal à la Ville par vn feu, pour la mettre en armes, ils prirent resolution de s'en aller. La route de la barque aprit au Cheualier, & à Hans Maurus, que ceux de Ceuta auoient fait le signal donné, & se mirent à battre le fusil, & à crier, mais tout cela en vain & trop tard, & voyans que leur dessein estoit éuenté, ils firent vne retraite sans bruit vers Tituan, entrans en la ville par diuerses Portes, sans estre apperceus, où ils entendirent que cette mesme nuit il y auoit eu vne alarme dans la ville, & que la Caualerie auoit esté mise aux champs à cause du feu qu'auoit allumé la garde de la marine. Cette Caualerie est

composée des Bourgeois, lesquels pour iouir de quelques franchises, & du titre de soldat imaginaire, s'obligent aux alarmes de comparoir à cheual avec armes, pour battre au champ. Tout cela s'estoit passé, sans que ceux de Tituan sceussent la cause, dont ils ne s'informerent point, parce que les alarmes y sont fort frequentes à cause qu'ils sont voisins de la ville de Ceura. Nonobstant cela les Entrepreneurs ne furent pas sans crainte d'estre decouverts, ny sans murmurer contre Hans Maurus, qui auoit esté cause du mauuais succez, & lequel de déplaisir & de melancolie, & se dépitant, qu'il s'estoit lourdement méconté à la perte de sa liberté, & de celle de ses compagnons, en deuint malade; neantmoins tous les compagnons luy donnerent les assistances possibles, & s'interessèrent de tout leur pouuoir à sa santé; mais voyans que la maladie empiroit de iour en iour, sans que les remedes fissent aucun effet, ils songerent aux remedes de son ame. Et pour cela le Cheualier, qui connoissoit que Hans Maurus auoit mené vne vie moralement bonne, & qu'il auoit la crainte de Dieu, entreprit del'exhorter à renoncer au Lutheranisme, & d'embrasser la Foy Catholique & Romaine, formant des discours avec le malade sur la difference de ces Religions, dont ils s'étoient auparauant fort souuent entretenus. Et comme Hans Maurus n'estoit pas grand homme de lettres, ny luy Theologien de profession, il luy remontra, qu'estant né de

Norvvege, il auoit fuiuy la Religion Luthérienne, sans s'estre informé de la Catholique & Romaine, que celle-là estoit nouvelle, & l'autre ancienne, surpassant les inventions de Luther de quinze siècles; & que celle-cy auoit esté suiue par ses ancestres, sans qu'il peust croire qu'ils fassent pour cela damnez, qu'ils estoient autant & plus sages que luy, qu'il auoit dit souvent, quand il se portoit bien, qu'il feroit mieux s'il scauoit mieux, qu'il estoit à present nécessaire de songer à la conscience, & que pour cet effet il feroit venir vn Prestre, lequel luy pourroit dire dauantage, & avec plus de force. Ce discours dit d'as les approches de la mort, commençoit à faire des operations, lesquelles obligerent Hans Maurus de répondre au Cheualier, qu'il estoit vray qu'il auoit esté exhorté à suivre les traces de ses ancestres, mais qu'il trouuoit si peu de difference entre l'vne & l'autre Religion, qu'il ne croyoit point mal-faire de persueuer en la sienne: mais d'autant qu'il en estoit prié par ses amis qu'il connoissoit veritables & sincerés, qu'il desiroit qu'on appellast vn Prestre, pour luy donner satisfaction sur quelques doutes qu'il auoit. Le Cheualier sans perdre de temps luy amena à l'instant vn Religieux Dominiquain, Espagnol, Esclau, assez habile, lequel avec vne grande facilité expliqua les doutes de Hans Maurus, & le desabusa de ses erreurs, tellement qu'il se fit Catholique Romain, se confessant & communiant avec vn tres-grand témoignage

de ferueur qui fut vne grande satisfaction pour les Esclaves Chrestiens, qui se trouuerent presens ; & le second iour de sa conuersion il mourut. Cette conuersion nous apprend la grande bonté de Dieu, qui donna à Maurus la grace de professer la Foy Catholique en recompense de ses vertus morales, & de sa bonne volonté, par vn accident estrange, par lequel il fut priué de son experience & de son adresse le iour de saint Iacques, ce qui luy fit perdre la liberté corporelle, pour luy donner la liberté incomparable de iouir de la veüe de Dieu. Huiët iours apres la mort de Hans Mantus le Cheualier paya sa rançon, & passa à Ceuta, & delà par Gilbratar à Madrid, où il eut des Merces de sa Majesté Catholique, & de là s'en alla au Pays-bas, ayant souffert des maux plus grieux que nous autres, bien que nous eussions esté faits Esclaves en mesme temps : & celuy qui considerera avec attention tout ce que ce Cheualier a fait, trouuera que la prudence humaine est sujette à faire de lourdes fautes, & que Dieu seul est le directeur de toutes les actions humaines.

RELATION XXXIX.

*Rencontres de mon Compagnon en Esclavage,
le sieur Jean Baptiste Caloen, avec
sa vieille Patrone.*

LA condition des Esclaves porte avec soy la necessité de souffrir de leurs Patrons, mais le sieur Caloen fit souffrir à sa Patrone vne infinité de douleurs. L'ay rapporté cy-dessus

Hellus qu'une vieille Morisque l'auoit acheté 1400. patagons , pour en faire échange avec son neveu Mostafa , qui estoit entre les mains des Parens du sieur Caloen. L'auarice fit ressentir à cette Morisque le payement de cette somme , comme si on luy eut tiré vn os de son corps , sans considerer qu'elle estoit employée pour racheter son propre sang. Cette auariciense croyoit apporter vn remede à cette douleur par quelque inuention , avec laquelle elle feroit payer au sieur Caloen 700. patagons , ouure l'échange de son Neveu ; elle songeoit iour & nuict aux moyens d'y paruenir , tantost elle se resoluoit à la force , mais l'apprehension que son Neveu Mostafa ne fust traité de la mesme façon , l'obligeoit de reietter ce dessein. Puis elle se persuadoit que luy ayant remontré & fait connoistre combien d'argent luy coustoit son rachat , que ce seroit des ressorts plus propres à son dessein , veu qu'effectiuellement il estoit fait autant pour la liberté du sieur Caloen que de son Neveu Mostafa , tellement qu'il estoit iuste qu'il en payast sa part ; mais la crainte d'estre moquée , & de le rendre plus obstiné , apres luy auoir dit son intention , la fit resoudre à se taire. Pendant qu'elle fut agitée de la variété de ces resolutions , l'on publia vne Ordonnance , que tous les Esclaves Chrestiens , qui alloient par les ruës , deuoient auoir les fers aux pieds , au lieu de la menotte ordinaire , & ce à cause que le Roy de Cocques Benali s'estoit avec son ar-

mée mis en campagne, au deuant duquel estoit allé le Bassa avec la milice d'Alger. A cette occasion la Morisque fit mettre à la jambe du sieur Caloen vne chaîne de 30. liures, croyant qu'elle le disposeroit par ce moyen à offrir quelques cent patagons; mais le sieur Caloen se doutant du dessein de la Morisque, se plaignoit du tort qu'elle luy faisoit, le chargeant de quarante liures plus que les autres Esclaves, la menaçant qu'il feroit vser de la mesme rigueur enuers son Neveu Mostafa. Il ne laissoit pas pour cela de sortir tous les iours apres midy, reuenant au soir si bien coiffé du Vignoble, que la Patrone auoit peur que quelque malheur luy fist perdre ses 1400. patagons. Pour prévenir ce danger, elle fit desenfes au sieur Caloen de sortir, & afin qu'il n'oubliait point ce commandement, on luy mit vne chaîne qu'il ne pouuoit porter, ce qui le contraignit de garder la chambre assis ou couché sur vn matelas. Je l'allois voir tous les iours, & luy menois des Esclaves Dunquerquois & Holandois, les premiers que ie trouuois, pour luy tenir compagnie, lesquels me suiuoient (comme le fer fait l'aiman) sur l'esperance de mettre leurs mâchoires en besogne avec 75. patagons, qu'un Juif nous auoit presté. Vous pouvez croire qu'une si bonne compagnie n'oublioit pas de tirer les fusils hors de la poche, d'allumer les pipes, de fumer du Tabac, & de chanter à la mode des Matelots, tellement que la chambre estoit remplie de fumée, &

la maison de tintamarre. La Morisque ne pouuoit souffrir, que l'on beust du vin dans la maison, & que les Esclaves Chrestiens, sans luy porter aucun respect, menassent vn bruit si horrible. Ce qui la mit en colere & en furie, montant en la chambre, grondant & tempestant, sans que personne se troublast ou fist semblant de l'entendre; ce qui la faisoit enrager, vomissant mille iniures contre le sieur Caloen en langage Franco, meslé du More ou Arabe, auquel il respondoit en Flaman, elle vouloit scauoir ce qu'il matmottoit. *Je dis*, luy dit-il, retire toy vieille sorciere, & parle la langue de ta Mere, sans faire la beste en langue More, que tu n'entends pas; nous scauons que tu as esté chassée d'Espagne, tu n'as appris depuis que quelques mots de la langue Morisque. & tu nous en viens rompre la teste, i'en scay autant que toy, tu as voulu te mesler de la sorcellerie, & tu en sçais autant comme de la langue Morisque. Quelle sorcellerie m'as-tu ven faire, luy dit-elle, toute écumante de rage? N'as-tu pas, répondit-il, sans perdre contenance, craissé le Cocq au bec, avec cinquante grimaces, comme font les Mores de ce Pay, pour apprendre ce qui estoit de ton Neuen Mossafa? mais tout n'a seruy de rien, va-t'en, tu es vne folle, ignorante & presomptueuse. Pendant cela les Compagnons vuidoient fort bien les bouteilles, & la feste estant finie s'en alloient.

La Morisque auoit accoustumé de luy faire des remonstrances amiables, le lende.

main de ces comedies ; mais tout alloit toujours pis qu'auparavant. Vn iour elle dit au sieur Caloen serieusement & en douceur, qu'il ne pouuoit viure de la sorte, sans estre coupable d'insolence & d'inciuité enuers elle, veu qu'il estoit Esclaue, & qu'il luy deuoit toute sorte de respect, comme à sa Patronne. *Il est aussi iuste, repliquoit le sieur Caloen, que vous reconneissiez que ie suis le Patron de vostre Neuen, & qu'il est mon Esclaue, & qu'en cette qualité vous me fassiez honneur, & me respectiez, ie traite mieux mon Esclaue, que vous ne faites son Patron.* Insolent, luy dit-elle, *ie vous feray plier, & vous me payerez la moitié des 1400. patagons, ou vous creuerez icy.* Si ie meurs icy, répondit-il, *vostre Neuen pourrira en la terre des Chrestiens, & vos 1400. patagons seront entierement perdus.* Ces réponses, boire du vin en sa maison, la fumée du Tabac, le tintamarre de quatre yvrognes, qui ctioient & chantoient à gorge deployée, enuyterent fort cette Morisque. Elle crût le tenir en son deuoir, & tromper ses Compagnons, en l'enfermant dans vne caue, qui n'auoit aucune lumiere que par vn trou de la grandeur d'un pied sur la court, commandant à ses Domestiques rigoureusement, qu'ils ne luy permissent de parler à personne. Le fus pour le voir comme à l'ordinaire, & la Vieille me voyant mettre le premier pied dans la court, elle cria d'en haut, *Allez Chrestien, vostre compagnon n'est plus icy.* Elle menoit la vieille sorciere, & le sieur Caloen, qui l'entend, elle m'a en

fermé dans cette cane. en montrant sa main par le trou, ie fis semblant de m'en aller, mais retournant sans estre apperceu, ie luy apportay vne petite bouteille d'eau de vie, ou de brandevin, comme il auoit desiré, pour chasser la melancolie, dont il beut tant, qu'il fut possédé de l'esprit quintessentiel, lequel estant doux, à cause des si- gues, dont il est composé en ces quartiers, s'estoit emparé de son iugement. Ses cris effroyables, & l'effort qu'il faisoit contre la porte pour l'enfoncer, firent trembler la Morisque, croyant qu'il fust enragé, ou qu'il se voulust faire mourir, car elle ne croyoit pas qu'il eust si bien mouillé sa gorge: ce qui l'obligea de le faire ramener en sa chambre, où la Patrone le vint trouuer le lendemain, luy disant qu'il estoit le plus méchant Esclaue d'Alger, qu'il auoit meri- ré cent fois la galere, & qu'elle estoit reso- lue de l'y mettre; mais que s'il vouloit pro- mettre sept cent patagons, elle n'en feroit rien, qu'il n'estoit pas raisonnable, qu'elle payast 1400. patagons pour luy, veut que ses Parents n'auoient rien payé pour son Neveu Mostafa, qu'outre cela il faisoit souf- frir à sa Patrone mille déplaisirs, par ses in- solences continuelles. C'est donc, dit-il, ton auarice qui veut auoir les sept cent patagons, qui m'attaque ne crois pas, malheureuse, que i'aye ouuert la porte de ta cane avec vne clef de sept cent patagons, & que i'en rachete la galere, ie ne te donneray pas vne maille, & tout ce que tu me fais endurer, ie le seray aussi

endurer à son Neveu Mostafa, coupe court, & este toy d'icy. La Morisque ne sçauoit comment viure avec son Esclaue, pour se deliurer de la crainte de perdre les 1400. paragonz, il n'estoit point en seureté en la compagnie de ses camarades, & encore moins quand il estoit seul: elle s'aduise de le mettre aux champs avec son Neveu Amer, frere de Mostafa, en vne de ses maisons, à trois lieues d'Alger, leur baillant vn Esclaue domestique, François de nation, nommé *la Roche*, natif de Dieppe. Ils y firent bonne chere, avec vne tinage de vin, qui estoit vn pot de terre, qui tenoit cent lots: & pour accomplir la feste, Amer vendit son cheval pour auoir de l'argent, & manda d'Alger vne fille de ioye, de laquelle depuis il se voulut défaire, en luy coupant la gorge, dont il fut détourné par la Roche, qui estoit fort homme de bien. Amer ne faisoit en cela aucun scrupule, car il est assez ordinaire en la ville d'Alger, de trouuer le matin sur les ruës des filles estranglées, que l'on tient toutes pour putains, sans qu'on en fasse aucune recherche. La Morisque apprit le ménage de son Neveu, & de ses compagnons, & les fit retourner à la ville, où le sieur Caloen fut chargé d'vne chaîne de cinq branches, afin qu'il ne sortist point, mais ils s'en soucioient fort peu, mettant la chaîne dans vne petite corbeille sur son dos, il vint avec moy en vne tauetne des Chrestiens, à vne rue de sa maison, sans le faire sçauoir à la Parrone; les Esclaues Dunquerquois, Espagnols, & François de connoissance ne man-

querent pas de luy faire quelque compliment pour auoir part à la liberalité de son vin. Je laissay mon compagnon à la Tauerne, comme le Navire sur l'ancre de reserve, & m'en allay à quatre heures penser le cheuâl de mon Patron; pendant cela la vieille Morisque estoit en toutes les peines du monde, ne trouuant point le gage de son Neveu chez elle, elle enuoye Amet en tous les Bains des Chrestiens chercher son Dunquerquois, de la conseruation duquel dépendoit la liberté de son cher Mostafa. Amet va de Bain en Bain, & à la fin il le trouue, & luy dit que sa grand' Mere estoit en grand' peine pour sa conseruation. *Vostre grand' Mere*, dit le sieur Caloen, *est vne vieille folle*, dont Amet se fâcha tellement, qu'il luy courut la iouë, ce que le sieur Caloen ne pouuant souffrir, sans prendre garde au tēps & au lieu, il luy rendit vn coup du pied qu'il auoit libre, au bas du ventre, avec assez de peril de le blesser pour tousiours. Il ne faut en ce lieu que battre vn Turc ou vn More, pour estre brûlé vif; aussi Amet tout outré de colere, & de douleur, ne pouuoit moins que de l'en menacer. Mais il fut aussi menacé, que l'on brûleroit pareillement son Frere; & de cette sorte vn couteau tenoit l'autre en sa gayne: enfin la vieille Morisque voyant qu'elle ne gaignoit rien par artifices, ny par douceurs, & par rigueurs, elle fut contrainte de permettre au sieur Caloen de faire tout ce qui luy plairoit, sans se plus soucier de luy, iusques à nostre embarquement.

Vengeance, Malice, & Industrie.

IL y a deux voyes, par lesquelles les hommes executent leurs desseins, à sçauoir celle du Lion & celle du Renard, vn Gentilhomme Prouençal, au defaut de la premiere se seruit industrieusement de l'autre, comme ie vay dire.

Sa Majesté Tres-Christienne à titre de ferme, possède vne place en Afrique, appelée *Le Bastion de France*, de mesme que les Geneuois font la Tabaca. Cette habitation fut établie, il y a quelque cinquante ans, aux frontieres du Royaume d'Alger, à quarante lieues de la Ville capitale, gueres loin de Bona, pour pescher le corail: il y a ordinairement en cette place quatre cent François, lesquels s'employent à cet exercice, aussi bien qu'au commerce du blé & d'autres denrées de Barbarie. Ce trafic est de tres grande importance aux Marchands de Marseille, lesquels en échange des Marchandises de Barbarie enuoyent celles de France, qui se transportent de là à Alger, & aux autres lieux circonuoisins. Pour la conseruation de ce commerce, sa Maiesié a erigé en la ville d'Alger vne chambre de Iustice, composée d'vn Sur-Intendant, d'vn Chancelier, d'vn Consul, & d'autres Officiers necessaires, qui sont ordinairement des Marchands ruinez; lesquels s'entretiennent plus de leur damnable industrie, que des emolumens de leurs Offices. Au temps que i'estois Esclau, il y arriva vn homme de Marseille, agé enuiron de trente

ans, bien couuert, & de bonne mine, lequel venoit faire la charge d'un des principaux Ministres de cette Chambre, il portera icy le nom de *Cassidore*; au mesme temps il y eut entre les Esclaues François vogueurs un Gentilhomme Prouençal, qui portera le nom de *Pysandre*. Nonobstant qu'il fut Esclaue, sa naissance, sa conduite, & son industrie, le firent estimer de tous les Renegats de la Nation, qui passoient lors le nombre de trois mille. Un Capitaine de nauire, Renegar, ayant fait vne prise d'importance, fit vn festin aux Armeurs, Officiers Corsaires, & à ceux de cette Chambre de Iustice, y invitant *Pysandre*, avec lequel il auoit contracté vne amitié fort étroite. A table *Pysandre* eut place près de *Cassidore*, dont celuy-cy estoit tres mal satisfait, le témoignant par sa mine morne & chagrine. Le Capitaine ne manqua point apres le repas de s'informer de *Cassidore* du suiet qui l'auoit empesché d'estre gay, & de faire bonne chere, & s'il luy estoit arriué de sa part chose qui luy pust déplaire. *Vrayment*, luy répondit *Cassidore*, *vous auez témoigné le peu d'estime, que vous faites de ma personne, me mettant à la table auprès de Pysandre, qui est Esclaue, & qui a tiré les rames, sans considerer que ie suis vn des Principaux de la Chambre.* Le Capitaine luy fit ses excuses, disant, qu'il estoit Esclaue par mauuaise fortune, cependant qu'il estoit connu de tous pour Gentilhomme de grands merites. *Cassidore* toutefois ne se contenta pas de cela, dont le Capitaine n'eut

pas laillé de luy témoigner son ressentiment, si cét orgueilleux n'eust esté en la sauve-garde du Bassa, & pour ce suiet il ne luy pouuoit pas faire vne querelle pour l'amour d'un Esclaue Chrestien. Il ne pût neant-moins dissimuler cette vanité de Cassidore, sans la faire sçauoir à Pysandre, lequel iustement indigné de ce qu'un faquin comme Cassidore l'auoit méprisé de la sorte, au lieu d'estimer l'honneur, s'il eut pû seruir; *Mon malheur*, dit-il, *ne m'a point rendu si impuissant que de m'auoir osté tous les moyens de me venger de cét impudent, sans m'auoir laissé vne inuention qui luy sera plus sensible que cent coups de barre, que ie luy ferois donner si t'estoit chez moy.* Et de fait Pysandre qui estoit homme d'esprit, habile & raffiné, épia les occasions, pour executer le dessein qu'il auoit de se venger; & découure que Cassidore cajoloit secrettement vne Courtisane Turquesque, avec laquelle il auoit à peu près consommé les deux cent piastres, qui valent autant de patagons, qu'il auoit apportés de Marseille, pour faire quelque petit trafic. Pysandre eut patience, iusques à ce qu'il sçeut que tout son argent estoit depensé, il ne luy fallut pas estre grand Prophete, pour deuiner que le fond de sa bourse le banniroit de l'amour de sa maistresse, & qu'il auroit peu de credit, & moins pour engager. C'est delà que Pysandre voulut ourdir la trame, s'adressant à quelque Renegat François, entièrement abandonné aux femmes, & fort attaqué des espines de Cupidon. Il luy fit

entendre qu'il ſçauoit vne femme belle en perfection, dont il n'eust pas negligé d'acquiescer les bonnes graces, s'il eut eu de l'argent; & si elle eut esté Chrestienne. L'inclination vitieuse de ce Renegat, luy fit incontinent venir l'eau à la bouche, & aspirer à la veüe & à la conuersation de cette beauté inconnüe, à laquelle il paruint par la bonne instruction de Pysandre, & quelques pieces d'argent, qui le firent paroistre galant homme, & de bonne mine. Le Renegat passe le temps à ses visites quelque trois ou quatre semaines, au bout desquelles il l'abandonna, n'ayant pas obmis d'estre plus communicatif de son mal que de son bien. Dequoy ne doutant point Pysandre, qui ſçauoit que les atteintes lasciuues sont contagieuses, il songe à faire rentrer Cassidore dans les bonnes graces de sa belle Turque. Et pour cét effet va trouuer vn Renegat du pays de Cassidore, luy disant que sa courtoisie auoit assuré son amy Cassidore, de le faire prier pour luy octroyer vne faueur singuliere de luy prestee cinquante patagons, qu'il luy rendroit quand il auroit receu vne lettre de change qu'il attendoit, s'offrant de répondre pour luy, & que la necessité l'auoit pressé d'auoir recours à sa bonté. Le Renegat y allant à la bonne foy, crut Pysandre, & ayant esté trouuer Cassidore, luy dit qu'il auoit appris sa necessité, luy offrant cinquante patagons, moyennant qu'il s'obligeast de les luy rendre, lesquels à cette condition furent receus de Cassidore. Cependant Pysandre en fit

auertir la Courtisane, laquelle par quelque postillon d'amour fit appeller Cassidore, & renouellant l'amour en peu de temps, elle le charma tellement, qu'il auoit besoin d'estre exorcisé par quelque bon Medecin: mais comme il estoit hors de son País, sans argent, & abandonné de tout le monde, il n'eut point d'autre remède que de se plaindre de la douleur de toutes ses iointures, & d'auouer qu'il estoit attrapé de la verole, iurant avec impatience contre la Courtisane, laquelle s'accroient iusques au dépit, & à la rage, quand Pylandre luy fit dire, que c'estoit à luy, qu'il estoit obligé d'estre accommodé de ce bel ornement, en recompense du mépris qu'il auoit fait d'un Gentilhomme de sa Nation, parce qu'il estoit Esclau: cette vengeance fut subtile, mais trop rude & trop malicieuse.

RELATION XLII.

L'Ingenieur Renegat.

LE libertinage produit des personnes, auxquelles il est indifférent de seruir à Dieu, ou au diable, moyennant qu'ils en peuvent emporter quelque gloire, ou quelque profit. De ce nombre fut l'Ingenieur François; que les Estats des Prouinces vnies enuoyerent avec leur secours au Duc de Bragance, pretendu Roy de Portugal l'an 1641. lequel estant pris des Corsaires d'Alger, fut decouvert par le Capitaine qu'il estoit maistre Ingenieur de feux d'artifice, & principalement fort sçauant aux compositions du feu Grec, dont on se sert aux attaques sur la mer. Le Cap-

tainc jugeant que ce François luy rendroit grand service, l'achete en la place publique où l'on vend les prisonniers. Les vanteries de cet Ingenieur de pouvoir mettre le feu aux vaisseaux, & brûler les voiles & les cordages, luy acquitrent les bonnes graces de son Patron, lequel se preparant pour aller en course, luy donne de l'argent pour acheter les choses necessaires à ses compositions, avec promesses de luy donner de grandes recompenses, s'il effectuoit ce qu'il promettoit; & au contraire des menaces, s'il le trompoit. L'Ingenieur prepare ses inventions, & s'embarque avec son Patron accompagné des autres vaisseaux Corsaires; & ayans quelques jours croisé la mer Mediterranée, ils découvrirent deux navires de Malaga, assez bien armez, auxquels ils donnerent la charge avec leur artillerie, ce que faisoient aussi les deux navires en échange, mais d'autant qu'ils n'en tiroient aucun profit, le Capitaine mit à bord, s'accrochant avec le navire Chrestien. & comme pas un Turc n'eut l'assurance d'entret, l'on eut recours à l'artifice de l'Ingenieur Esclave, lequel fut appelé pour faire preuve de son industrie, il iette un feu d'artifice sur la poupe du navire Chrestien, lequel fit son effet, & les Chrestiens contraints de se rendre, ou de bruler tout vifs. L'on attribuoit cette victoire à l'Esclave Ingenieur, lequel en conceut de l'orgueil, qui luy fit faire des plaintes, en disant qu'il n'estoit pas recôpentié selon les merites. Les Armeurs apprirent, qu'il s'estimoit misera-

ble, & qu'il feroit de plus grandes merueilles avec son esprit, si on luy permettoit de renier, & si on luy donnoit la liberté. Le succcez de la premiere entreprife leur promettoit la verité de ce langage, & sur l'esperance d'en tirer vn grand profit, ils furent trouuer le Capitaine, Patron de l'Ingenieur, luy promettans de luy donner la valeur de son Esclaue, à condition qu'il le laisseroit renier, comme il en auoit enuie. Ce qu'il fit pour le respect des Armeurs ses Maistres, & l'Ingenieur se rendit Turc, par vaine gloire & par legereté, sans y estre forcé par aucun mauuais traictement ou desespoit de n'estre pas racheté. Au bout de deux mois de son esclauage, il s'habilla à la Turquie, ne voulant pas regarder les Chrestiens, ceux mesme de sa Nation, dont vn Esclaue prit la liberté de luy dire qu'il s'étonnoit de le voir en cet equipage : *le vous entends*, luy dit l'Ingenieur entrecoupant son discours, *vous me connoissez, j'ay seruy le Roy de France mon Seigneur, le Roy d'Espagne, les Estats du Pays bas, tant qu'ils m'ont bien payé : j'en feray de mesme icy, & puis j'iray chercher fortune ailleurs*, & disant cela abandonne son compatriotte. Peu de iours apres, le Capitaine qui auoit esté son Patron, partit en course avec son Ingenieur, & ne trouuans rien à écumer sur la mer Mediterranée, ils passent le détroit, & viennent dans l'Ocean, où à la hauteur de Lisbonne ils donnent la chasse à quelque nauire Anglois, lequel ils trouuerent assez bien monté, & de bonne

defense : tellement qu'ils jugeoient à propos de l'attaquer de loin. Pendant cela le Capitaine consulte avec ses Officiers, & l'Ingenieur sur les moyens de presser leur ennemy de plus près, il leur fit accroire que son inuention seroit la plus utile : *Le vaisseau, dit-il, que nous attaquons a la prouë & la poupe fort eleuées, & l'artillerie de plus grand calibre que la nostre, & à cause de cela il y a danger d'estre coulé à fond, si l'on aborde, la force n'y peut rien, il le faut emporter par la subtilité de quelque inuention : ie scay un expedient de l'emporter sans perdre un homme, l'auantage que nous sommes au dessus du vent chasse la fumée de nostre artillerie vers nostre ennemy, ie me mettray dans l'esquif, & estant couuert de la fumée, ie me joindray au nauire Chrestien, & y attacheray mes feux d'artifice, dont l'effet de la flamme vous auertira de vous approcher. Son conseil fut approuué, & ensuite l'Ingenieur avec ses inuentions se met dans l'esquif avec deux Esclaves, auquel le Capitaine ioint quatre Turcs, & on lâche les canons à mesure que l'Ingenieur auoit besoin d'estre couuert de la fumée. Mais à cette occasion l'Ingenieur meditoit bien autre chose, que le Capitaine ne pensoit pas : car se voyant près de l'Anglois, il fit accroire aux quatre Turcs, qu'il auoit besoin des deux Chrestiens Esclaves, pour l'assister, & occupa de cette façon les mains des Turcs aux rames de l'esquif, & se mit à la prouë, derriere leur dos, faisant semblant d'aprester son feu d'artifi-*

ce ; mais au lieu de celà , il degaîsne vn courtelas Turque , & tuë les deux Turcs qui estoient deuant luy , leur baillant deux coups dans les reins , & passant ceux-cy , se rue sur les deux autres avec vne promptitude admirable , lors qu'ils commençoient à s'appercenoir de l'accident pitoyable de leurs compagnons , dont ils furent tellement effrayez qu'ils demanderent la vie ; ce qu'il leur accorda , comme estant le plus fort avec les Esclaues , qui s'armoient des armes des premiers tuez , leur commandant de joindre l'Anglois , duquel il fut receu au signal de son mouchoir , laissant flotter l'esquif avec les deux Turcs tuez , d'où il apprit au Corsaire que son Ingenieur l'auoit trompé ; & mettant toutes ses voiles au vent , il fit toute la diligence possible pour euiter la puissance de ceux qu'il croyoit déjà auoir en la sienne , se repentant de s'estre trop fié à vn homme , qui n'auoit gardé sa foy , ny à Dieu , ny à son Roy , & qui ne cherchoit qu'à seruir pour de l'argent , quand c'eut esté au diable.

RELATION XLII.

L'Esperance trompée.

Selon le prouerbe , chacun se doit mesier du mestier qu'il a appris , sans se laisser tromper à la presumption ou à l'esperance , laquelle traîne apres soy des malheurs , & vnerepentance inutile , comme la preuve suivante fera voir.

L'an 1639. vn garçon de dix-huict ans , natif de Ceuta en Afrique , appellé *Francisco Mendez* , ayant seruy de Page à Don Fran-

ciseo Villegas, Cheualier Espagnol, qui demouroit à Gilbratar, & estoit son Parrain, fut mis au seruice du Roy par son Maistre dans vne compagnie de Recrues, pour renforcer les garnisons de Naples, avec des recommandations au Capitaine. Les Recrues furent embarquées dans vn vaisseau Hambourgeois, que l'on auoit arresté pour cet effet, à faute d'autres, comme il est fort ordinaire en Espagne, quand le seruice du Roy le requiert. Ils leuent l'ancre en la baye de Cadis, & singlent en pleine mer, s'engolfans en la mer Mediterranée par le détroit de Gilbratar, où sur la hauteur de Mayorque le vent leur deuint contraire, le Capitaine & l'Alfier se firent mettre à terre, à dessein de retourner au Nauires si-tost que le vent seroit fauorable. Cependant les Soldats qui estoient forcez de seruir, & passoient le nombre des volontaires, persuaderent à ceux-cy de se mutiner, prenans sujet que leurs Officiers faisoient en terre bonne chere, pendant qu'ils souffroient les miseres de la mer. Ils complotent ensemble de se rendre maistres du Nauires, & de retourner en Espagne. Les Matelots Hambourgeois, ne sçachans point leur dessein se trouuerent en vn instant tous arrestez & les pieds pris au trauers d'un tronc de bois, que l'on appelle *repa*, en bas sur le last, avec bonne garde auprès d'eux, & comme s'ils eussent fait quelque prise d'importance, ils pillerent la poupe, élisant pour gouverner le Vaisseau deux Soldats, qui auoient fait le

voyage des Indes, lesquels comme les plus experts de toute la troupe, prirent le commandement. Tout alloit fort bien pendant qu'ils n'auoient point d'aduersaires, mais ayant fait quelques heures de chemin, ils découurirent vn Nauire avec le pavillon vert sur le mast; pour peu sçauans qu'ils estoient, personne ne doutoit que ce ne fût vn Corsaire d'Alger, & voyans qu'il prenoit sa route droit à eux, ils se mirent en defence, rangeans 80. hommes sur le tillac, armez de mousquets & de demy-piques, enuoyans le reste en bas, à la place d'armes, pour auoir la conduite du canon. Le Corsaire qui estoit adroit, leur oste le vent, & leur donne vne charge avec 16. pieces de canon, dont deux ou trois furent tuez, & les cordages & les voiles quelque peu endommagez. Les Espagnols qui estoient entre les deux ponts, répondirent avec douze pieces, mais sans effet, car ils ne sçauoient pas la mesure, & ce qui estoit le pis, ayans déchargé ils n'eurent pas l'adresse de les recharger, & de les lier, ce qui fut cause que les affusts, & les pieces rouloient avec le mouvement du nauire. Les deux Commandans estoient empeschez au timon, d'où ils disoient les ordres qu'il falloit obseruer, mais comme tous leurs gens n'entendoient pas les termes de la mer, aussi executerent-ils à la bolline les commandemens qui tenoient à l'eschote. Le Corsaire voyant tant de monde sur le tillac, n'eut pas l'assurance de s'accrocher, mais remarquant que l'at-

tillerie de ses ennemis n'estoit plus mise en besogne, il eut opinion qu'il y auoit faute de poudre, & esperant auoir le dessus, il redoubla ses coups. Alors ces nouveaux mariniers commencerent à voir, qu'ils auoient entrepris le gouuernement du vaisseau, comme Phaëton celuy du Soleil, & songeans à leur conseruation, ils se resolurent d'oster les fers aux Matelots, & de mettre entre leurs mains la direction du canon, pendant que de toutes leurs forces ils defendroient le tillac, deputans vn Ambassadeur qui leur fit cette belle harangue :

Messieurs les Lusheriens, le bateau est attaqué des Turcs, on vous accorde la liberté, à condition de nous assister contre l'ennemy commun. Il crût porter d'agreables nouvelles, & que les prisonniers seroient tres-aises de cette grace, mais il fut bien estonné, que les Hambourgeois, lesquels en leur façon de parler, sont les Gascons du Nord, luy répondirent, qu'ils acheueroient ce qu'ils auoient entrepris, qu'ils estoient resolus d'estre Esclaves de leurs ennemis, refusans l'assistance qu'on leur demandoit, pour se vanger de l'affront de ces amis pretendus, dont ils auoient esté traittez comme des bestes. Ce Deputé en fait rapport à ses Compagnons, qui en furent tous interdits. Pendant cela le Corsaire ne perd point son temps, & leur donne vne charge de barres de fer, de laquelle les cordages furent rompus, les voiles déchirez, vn arbre emporté, le tillac couuert de morts & de blesez,

les ordres des Commandans mal-donnez, & encore moins entendus, & obſervez; ce qui cauſa le deſordre, & la conſuſion parmy le cry effroyable des bleſſez, qui ne pouuoient eſtre penſez, d'aurant que le Chirurgien eſtoit enchainé; tellement que les autres par deſeſpoir perdirent courage. Le Capitaine Corſaire s'apperceuant que le Vaiſſeau qu'il attaquoit, eſtoit demonté, & en deſordre, cria, *Ameina*. ce que ces pauvres deſeſperez n'entendoient pas, encore bien qu'ils ne ſouhaittaſſent que de ſe rendre; ce que toutefois le Corſaire leur voulut dire, afin qu'ils euſſent à deualer la grande rade ſur le tillac, & à oſter le drapeau de la poupe. Le Corſaire interpretoit leur ignorance pour mépris, & s'approcha pour leur donner vne double charge, mais voyant qu'ils mettoient les armes bas, & qu'ils faiſoient des ſignes avec leurs mouchoirs ſur les chapeaux, il enuoye à bord l'eſquif avec vn eſquadre de 15. Turcs, lesquels monterent ſur le tillac, apprirent l'eſtat du vaiſſeau, le pillerent, & par compaſſion manderent le Chirurgien du Turc, pour penſer les bleſſez, jetrans en mer les morts, & les deſeſperez, & mirent les inutiles à l'eſclavage. Les Eſpagnols furent mis à la chaîne du vaiſſeau Corſaire, & les Hambourgois demorerent où ils eſtoient avec ſix Turcs qui les gardoient. Le Corſaire s'en retourna à Alger, où ces Eſclaves furent vendus; entre leſquels eſtoit Francisco Mendez, qui en donna auis à ſa Mere, pauvre veſue qui

demeuroit à Ceuta, laquelle par vn amour naturel, fit tant, que passant & repassant en Espagne pour y recueillir des aumosnes, elle amassa 250. patagons, écriuant à son fils, que son Patron l'enuoyeroit à Tituan, où elle feroit payer sa rançon. Ayant receu ces nouvelles, François fut embarqué avec nous, remply de ioye de reconuer sa liberté, dont il auoit desespéré à cause de la pauvreté de sa Mere, & le peu d'apparence d'aillieurs. Nous arrivâmes ensemble à Tituan, & y fûmes mis à la Mascare, où ie receus des lettres de mon Compagnon Renier Saldens dattées de Ceuta, au pied desquelles il m'écriuit, qu'il y auoit avec moy vn Esclauue Chrestien, appelé Francisco Mendez, auquel il me prioit de donner vn Paragon ou deux, s'il en auoit besoin, que son ancien maistre Don Francisco Villegas donneroit les cinquante patagons, qu'il falloit encore pour son rachat, & que sa Mere s'embarquoit de Ceuta pour aller à Gilbratar, pour les recenoir, dont Francisco Mendez fut ray de ioye, mais elle dura peu: car comme l'on estoit encore sur le discours de sa liberté, voicy vne voix qui s'écrie à la treille, qui estoit sur le paué de la rue, *Francisco Mendez*, lequel leuant les yeux, voit sa Mere, laquelle le mesme iour auoit esté faire Esclauue, sur le Brigantin, qui d'ordinaire fait le voyage de Ceuta à Gilbratar, qui sont quatre lieues, où les Soldats Portugais s'étoient negligez par leur yvrogerie. Cér accident pitoyable rendit la Mere & le Fils

286 RELATIONS PARTICVLIÈRES
desesperez pour jamais de liberté, au mes-
me iour qu'ils se deuoient embrasser hors de
l'Esclauage.

R E L A T I O N X L I I I.

La Pieté impie d'un Esclane Islandois.

ENcore bien que les Islandois crussent
n'auoir point d'autres ennemis que la
pauvreté, & la glace, dont l'une leur est per-
petuelle, & l'autre leur dure huit mois par
an; neantmoins Alger leur enuia, par son
auarice detestable, le bien de la liberté qu'ils
possedoient seul, sans enuie d'aucune Na-
tion du monde. Lors que ie partis d'Alger,
l'an 1642. vn garçon couuert à la Turque me
vint trouver, lequel ayant appris que i'e-
stois Esclane Dunquerqueois, & que i'auois
dessein de passer par Madrid, me bailla vne
Requeste, tres-bien couchée en Latin, me
prianant de la presenter à l'Ambassadeur du
Roy de Danemarck, près de sa Majesté Ca-
tholique: ie fus étonné de cette con jonction
de circonstances, qu'un Turc demandoit
quelque chose en Latin d'une personne de
la Nation Danoise; ie ne pouuois pas iuger
au langage Franco, avec lequel il m'auoit
abordé, qu'il estoit tel que i'appris depuis,
c'est pourquoy ie voulus m'éclaircir de cette
auanture. *Vous poussez,* me dit ce garçon,
faire le plus grand œuvre de charité, que ia-
mais Chrestien fit à un Chrestien, & conti-
nuant, il me raconta tous les accidens de sa
vie, pour me faire voir la Iustice de ses pre-
tensions. Il y a quelques années, dit-il, qu'un
Islandois Renegat, ayant esté long-temps en

course avec les Corsaires de cette Ville, sans faire aucune prise, proposa au Capitaine, fâché de n'avoir rien attrapé, de faire voile vers l'Islande, & d'y mettre pied à terre, pour prendre des Islandois, lesquels ne sçavoient point qu'il y eût de ces Barbares au monde. La proposition fut agréée du Capitaine, & en suite la conduite de cette entreprise fut commise à ce perfide Islandois. En peu de temps les Turcs se rendirent en un lieu assuré, connu de l'Entrepreneur, près de cette Isle, & enuoyèrent cinquante soldats avec un esquif en terre, lesquels forcerent quelque 800. ames, hommes, femmes, & enfans, d'aller au vaisseau de ces Corsaires. & puis vendirent en cette ville tous ces prisonniers pour estre Esclaves, de la façon que vous sçavez. Plusieurs moururent du changement d'air, d'autres renierent par desespoir d'estre rachetez, la moindre partie porte encore constamment le joug rigoureux de l'esclavage, avec quelque esperance, que Christian IV. Roy de Danemarch, duquel ils sont sujets, aura compassion d'eux, à laquelle ils croient qu'il pourra estre ému, par l'entremise de son Ambassadeur resident à Madrid. Puis poursuivant, ne sçavez point étonné, me dit-il, que ie m'interesse avec tant de passion en cette affaire: estant Turc, & habillé à leur mode, ie suis natif d'Islande, & ie fus enlevé de mon Pais avec ma Mere, & le reste de la troupe, que ie viens de dire. Apres avoir esté deux ans Esclave, mon Patron venant à mourir, me donna la liberté, à condition de renier, laquelle

j'ay exécutée pour procurer la liberté à ma pauvre Mère, laquelle souffroit un insupportable esclavage, travaillant péniblement tous les iours, & estant battue sans pitié. Depuis mon affranchissement j'ay esté à la solde du Bassa, allant en course, & ayant épargné quelque cent Patagons, avec lesquels ie pretendois racheter ma Mère d'un More, duquel elle estoit Esclave, mais le chien ayant vu mes offres, la traitta plus mal qu'auparavant, pour me faire donner deux cent patagons, & ie n'eus point de repos, que ie n'eus employé tout mon credit pour recouvrer les autres cent patagons, qu'un Turc homme de bien me presta, moyennant qu'il auroit ma Mère en gage, où elle est maintenant assez bien traitte, mais si ie venois à mourir, elle seroit reduite comme auparavant, & ne jouyroit point de la liberté toute sa vie. Ce discours m'ayant ému à pitié, ie donnay tous les témoignages possibles, pour assurer ce garçon de la bonne volonté que j'auois, d'adresser cette requeste; & depuis estant atriué à Madrid, ie sus trouver l'Ambassadeur de Danemarck, le sieur Hilaire Vlesfelt, Cheualier de naissance illustre, orné de vertus, auquel ie fis la relation du contenu de la requeste, laquelle j'auois perdu en faisant naufrage, il me promit d'en auertir le Roy de Danemarck, me témoignant beaucoup de bien-veillance.

Depuis estant de retour en Flandres, comme le sieur Bernard d'Aranda mon Frere, quelque temps apres, passa par chez nous pour les affaires du Roy de Danemarck, &

de

de Cornificio Vleset, Frere de cet Ambassadeur, & grand Maistre dudit Royaume, dont il estoit Gentil-homme, il m'assura que le Roy de Dannemarck, sur l'avis de son Ambassadeur, par la voye de Linourne auoit racheté ces pauvres Islandois, & entr'autres cette Mere, dont le Fils auoit abandonné son ame, pour luy acquérir la liberté du corps, par vne pieté impie.

RELATION XLIV.

Les malheureux Corsaires.

LEs Entrepreneurs sont estimez selon le bon ou le mauuais succez de leurs entreprises; on les fait passer pour courageux & prudens, si la fortune leur est favorable: mais s'ils en reçoient quelque reuers, le desastre leur est assigné pour chastiment de leur temerité & folie. L'on a veu des pirates & des voleurs, qui se sont rendus Generaux d'armées navales, & de puissans Monarques, louiez & honorez par vn moyen que les autres ont esté méprisez, iusqu'à estre pendus, ou mis à la rame de leur propre galere. Quatre Cadets François seront témoins de ce sentiment commun, ie ne dis pas qu'ils estoient Pirates ou voleurs, mais Corsaires à deux parentes. La naissance ne les auoit pas pourueus de grandes commoditez, mais leur courage les fit résoudre l'an 1636. d'armer vn Vaisseau pour aller en course, afin de faire quelque bonne fortune, amassans enuiron 15000. francs, dont ils equipèrent vne Fregatte de dix piéces. Deux d'entr'eux, qui estoient Cheualiers de

S. Jean de Malthe, procurerent vne commission de cette Religion, contre l'ennemy commun des Chrestiens, les autres celle de sa Majesté Tres-Chrestienne, le bruit de cet armement, qui se fit à la Rochelle, assembla quatre-vingt Cadets, lesquels avec les Armeurs, vn bon Maistre de nauire, & trente six Matelots estoient capables d'entreprendre des exploits de valeur. Tout estant prest, ils font voile, avec dessein de croiser la mer d'Espagne, entre Cadis & S. Lucar, & d'y mettre vn homme en terre, habillé à l'Espagnole, qui sçauoit la langue du Pays, pour espier les Nauires qui deuoient partir, & iugeans qu'ils y auoit plus d'auantage, d'arborer le pavillon de France, & ainsi les mettre en leur pouuoir. Le pavillon de la Religion de Malthe deuoit seruir contre le Croissant, & particulièrement contre ceux d'Alger, & de Thunis, avec lesquels la France auoit paix, bien qu'elle fust mal obseruée de part & d'autre, selon la resolution. Le sixième iour apres leur départ ils mettent de nuict vn homme en terre avec l'esquif, près de Cadis, qui retourna la nuict suivante, rapportant qu'vn Nauire chargé de vin, de petite desense, estoit prest à faire voile, auquel ils donnerent la chasse, deux iours apres ils le prirent, & se desirent de l'embaras des prisonniers, les mettans en terre. Le goust de ce vin augmenta le courage, conceuans vne bonne opinion de leur valeur. Le troisième iour apres cette bonne fortune, ils

décoururent deux Corsaires d'Alger, auxquels ils donnent la chasse avec le pavillon de la Religion. Les Corsaires se fians à leurs forces, & iugeans de celles de nos Cadets, les attendent à voiles broüillées. Cependant ces Auanturiers consultent sur l'attaque, & furent d'avis d'aborder le plus grand des Corsaires, d'y entrer l'espée à la main, & d'abandonner leur propre Fregate, laquelle ne pouuoit auoir l'auantage du Canon sur le Corsaire armé de 24. pieces de fonte. L'ordre fut donné en suite de la resolution; mais le Corsaire qui n'estoit pas vn petit maistre en ce métier, s'en apperceut à l'animosité de leur approche, & les voyant assez près de luy, déploya ses voiles, pour se garantir de l'accrochement. Ce changement impreueu ne troubla pas peu ces Entrepreneurs, qui pourtant ne laisserent pas de saluer en passant leurs ennemis de leurs dix pieces de canon, mises sur vn costé, en receuant autant de la part du Turc. Ils entrerent inutilement plusieurs fois l'abord, comme estant l'vnique moyen de remporter la victoire, mais les Corsaires s'en détournèrent, se seruans seulement des canonnades, dont ils combattoient, iusques à ce que par malheur il passa vne balle de six liures au trauers de l'arbre de la Fregate, qui leur fit broüiller la voile, de peur que le vent ne rompist l'arbre qui auoit esté fendu par ce furieux coup: Ils se defendirent courageusement, & ils eussent défaits les Mahometans, si le bruit de leurs canons

n'eut appellé cinq autres vaisseaux Corsaires d'Alger, qui s'approcherent trois heures après, lesquels avec les deux combattans firent vne esquadre de sept, formans vne demie Lune, dont cette malheureuse Fregate fut canonnée de tous costez. Avec tout cela le courage ne manqua point à nos Cadets, car ils se defendirent valeureusement l'espace de neuf heures, pendant lesquelles ils tirerent six cent coups de leurs dix pieces; mais comme le nombre des chiens font cause de la mort du lièvre, à la fin la Fregate percée de tous costez, dessus & dessous, l'eau commençoit à entrer au fond, rauissant malheureusement à ces braves Cadets le moyen plustost que l'ardeur de se battre. Les sept Corsaires enuoyerent leurs esquifs, pour sauuer ces infortunez, dont la pluspart furent contraints de se mettre à la nage, pour n'estre pas tirez à fond avec leur vaisseau, se rendans Esclaves. Ils furent partagez entre les sept Corsaires Turcs, lesquels estant contraints de se rétablir, retournerent à Alger, où ces nouveaux Esclaves eussent esté vendus à vil prix à cause qu'ils auoient la reputation d'estre pauvres & mal-aisez, si vn traistre Chrestien, Officier de la chambre du commerce de France, pour obtenir la bonne grace du Bassa, & du General Pegelin, ne les eut trahis, prenant secrettement avec eux part à l'achat de nos quatre Armeurs, & donnant vn malheureux conseil de les battre, & de les menacer de les mettre à la rame, sans consentir que l'un

fût racheté sans l'autre : ce qui fut fait après sept ans d'esclavage, ayans souffert vne infinité de miseres, à la fin de l'an 1641. pour la somme de six mille ducats : n'ayant acquis par leur courageuse conduite, & genereuse resolution, aucune gloire, parce que l'issue de leur entreprise fut malheureuse.

RELATION XLV.

La Pieté superstitieuse trompée.

LA suivante Relation ne sera pas vn mauvais apologue pour représenter la verité de ce que l'on ne peut aspirer aux Couronnes du Ciel, sans auoir combattu comme il faut, & avec courage icy bas en terre.

Le General Pegelin croisant l'an 1641. avec ses galeres Corsaires la mer Méditerranée, on l'auertit que l'eau douce commençoit à faillir, & se trouuant lors proche de Tremesen, il donna ordre de voguer en vn certain lieu, entre cette ville & celle d'Oran, où il scauoit qu'il y auoit vne Fontaine. Au bord de cette place il fit mettre en terre cent Esclaves, enchaînez cinq à cinq, chacun chargé sur le dos d'vn petit tonneau, conduicts par cinquante Mousquetaires, commandant qu'ils eussent ensemble à faire l'aiguade à cette Fontaine, éloignée de la mer d'vn quart de lieu. Pendant qu'ils furent en chemin, le General prit l'air de la terre, se promenant aux enuiron de la marine, où les Alarbes ne tarderent gueres à porter des rafraichissemens à vendre, comme c'est l'ordinaire. Ils furent suivis d'vn Gentil-

homme More, qui demouroit proche delà, lequel vint baïser les mains au General, luy faisant present de raisins, figues, limons, poules, & semblables rafraichissemens, qu'il auoit fait porter avec luy par ses Domestiques. Le General l'en remercia, luy offrant son seruice, & commencerent à causer ensemble. Le More qui n'auoit iamais sorty de son village, ny frequenté qu'avec des Alarbes à demy sauuages, ny estudié qu'avec quelque Cherif ou Marabout, qui luy auoient expliqué les sottises de l'Alcoran à leur caprice, estoit fort simple, & entiere-ment attaché à la fausse pieté de leur Religion, laquelle fut cause qu'il se mit à plaindre au General Pegelin de sa fortune, laquelle luy auoit élargie grand nombre de Chameaux, Moutons, Bœufs, & Sujets: mais nonobstant cela qu'il estoit malheureux à cause d'une chose, qui luy importoit plus que tout le reste. Le General fut curieux de la sçauoir: *C'est*, répondit le More, *que ie ne suis pas si grand amy de nostre Prophete Mahomet, comme vous.* Le General, qui en son cœur se rioit de Mahomet, & de toutes ses superstitions, dissimulant le defect de sa croyance, luy demanda serieusement, pourquoy il n'estoit pas si grand amy du Prophete? *Parce*, repliqua le More, *que vous auez sacrifié avec vostre cimenterre tant de Chrestiens, qui est le plus agreable seruice, que l'on peut rendre au Prophete, Et moy en toute ma vie, ie n'ay tué que des Sangliers. qui est*

seruice à la verité, mais nullement compa-

vable au vostre ; i'auroit beaucoup d'obligations à vostre Seigneurie , si elle me faisoit la grace de me permettre de tuer vn de ses Esclaves Chrestiens . qu'elle en a si grand nombre . Et elle me rendroit heureux , d'auoir fait vne chose si agreable au Prophete . Le General qui estoit d'vne humeur assez railleuse & gail-larde , luy accorda sa demande , pourueu qu'il se tint derriere la colline , qu'il luy montreroit à cent pas delà , luy promettant de luy enuoyer vn Esclauue, de la Nation qu'il nommeroit : le More ne perdit point de temps , & choisit vn Espagnol , c'est le sacrifice , dit-il , remerciant le General avec joye, le plus desiré du Prophete , parce qu'ils sont ses plus grands ennemis , & avec cela il se retira à la colline . Le General fit incontinent oster le fer du pied de l'Espalder , qui est l'Esclauue le plus adroit de toute la galere à manier la rame , & pour l'ordinaire le plus robuste : car c'est luy qui commence à voguer , & qui donne la mesure que doiuent obseruer tous les autres . Cet Esclauue estoit Espagnol , & auoit la connoissance de la langue Arabe , & Morisque , d'autant qu'il auoit esté soldat à Oran . Le General luy fait bail-ler vne espée & vn poignard , & luy raconte les discours qu'il auoit eu avec le More , l'en-uoiant le chercher derriere la colline , avec defenses expressees de luy faire du mal , mais seulement de luy donner l'épouuante . Aussi tost que le More apperceut l'Esclauue Espa-agnol , croyant qu'il venoit pour estre égor-gé , il se mit à genoux , commençant à faire

son Afala, qui est leur Oraison, pour bien-faire son sacrifice, & le rendre plus agreable à son Prophete, mais se releuant, il vit deuant luy vn homme robuste & armé, contrainte à ce qu'il attendoit, qui le fit trembler d'effroy & de crainte; neantmoins voyant qu'il estoit obligé de se battre, au lieu de faire vn sacrifice, il reprend courage, & tire son cimeterre, pour se garantir de l'espée & du poignard de son Aduersaire, lequel par son adresse n'eut pas grand' peine à gagner les armes du More, qui croyoit auoir échappé la mort; s'esquiuant d'entre les mains de l'Espagnol, & gagnant le tour de la colline, il se retire tout effroyé vers Alli Pegelin, auquel il fit ses plaintes, que le Chrestien Espagnol, qu'il auoit enuoyé, estoit venu armé. Le General se riant de ce pauvre niais, luy dit: *C'est ainsi que vous denuez plaire au Prophete, si vous voulez meriter comme moy: car c'est de cette façon que ie sacrifie les Chrestiens, laquelle est agreable au Prophete; il n'est pas bien aise que l'on tue vn homme qui ne se peut defendre. Mahomet pendant sa vie estoyt vaillant & honnestre homme: allez, dites à vostre Cherif (c'est vn Prestre) qu'il vous interprete mieux le sens de l'Alcoran, renuoyant ainsi le Gentilhomme More tout honteux, & se riant de sa pieté superstitieuse.*

RELATION XLVI.

L'Auarice masquée.

LA cruauté & la Religion sont les voies de l'auarice des Turcs enuers les Chre-

tiens : mais comme ces pretextes ne peuvent servir contre ceux de leur Secte, ils y employent l'orgueil & leur pouuoir. L'an 1640. il n'y auoit qu'un ou deux Prestres à Alger, dont les Esclaues du General Pegelin estoient fort incommodez en leur Eglise du Bain, c'est pourquoy ils deputerent à Alli Pegelin l'Espalder, qui est l'Esclaue le plus robuste, & à cause de cela le premier & le plus honoré de la galere, & du Bain, lequel seul a le credit de parler au Patron, quand il luy plaist; par la bouche duquel la generalité des Esclaues & des Galiottes fait remontrer ce qui les concerne. Cet Espalder nommé *Juan Sanchez*, (le mesme qui iusta le More, comme ie rapporte en la Relation precedente) fut parler au General, luy remontrant qu'il y auoit quelques semaines qu'il auoit pleu à sa Seigneurie de faire esperer à ses Esclaues Catholiques, qu'elle acheteroit le premier Prestre qui seroit à vendre. Ayant eu auis qu'il y en auoit vn qui estoit arriué depuis peu, qu'ils le supplioient de vouloir faire cette grace à ses tres-humbles Esclaues. Le General promit qu'il le feroit, & de fait il se trouua au marché, où estoit exposé vn Prestre de l'Ordre de saint Dominique, Conuentuel de Malaga, Licencié en Theologie, appelé *P. Bartholomeo de Ledesma*; le General disoit à tout le monde, que ses Esclaues luy rompoient la teste pour auoir vn Prestre, afin que personne n'eust pas l'assurance d'encherir sur luy. L'on vient au Prestre, & l'on crie *Ar-*

rache, arrache : c'est à dire qui en donnera d'auantage : Pegelin en offre 400. patagons, & vn autre Turc 10. patagons au dessus, le General se mit en telle colere, qu'il eust ué ce Turc, s'il ne se fust osté delà, en disant 400. d'auantage, & adioustant, *ya-t'il quelqu'un si hardy & si temeraire, qui ose encherir sur moy ?* dont il fit peur à chacun, tellement, qu'aux ventes qui se faisoient depuis, personne n'osoit offrir plus que luy, ce qui luy valut beaucoup, achetant à vil prix. Ce Prestre nous seruit avec grande satisfaction l'espace de quinze mois, au bout desquels il fut trouuer Pegelin, qui voulut auoir 1500. patagons de rachat, en la place de mille qu'il auoit employé ; à quoy le Pere repliquant que la Seigneurie l'auoit acheté par caprice, & qu'il ne valoit pas tant. *Vous avez raison,* dit Alli, *i'ay gagné par cet achat, que par un Turc n'ose mettre encherre quand i'offre ; mais vostre personne a causé mon caprice, il faut que vous le payez avec la journée & l'interest, & sans cela creuez icy.* Le Pere n'eut point d'autre réponse, il luy falut importuner ses Parens & ses Amis, pour amasser 1500. patagons, avec lesquels il deuint libre.

RELATION XLVII.

L'Esclavage Imaginaire.

IL arriue quelquefois qu'aucuns Chrestiens, qui sont en la puissance des Turcs, soit moins Esclaves de leurs Maistres, que les hommes de leurs passions, & si l'on considere bien leur condition, on auoiera que leur esclavage ne sera point mal rangé entre

les choses du monde, que le Satirique Espagnol Queuedo nomme Imaginaires.

L'an 1641. les Corsaires ayant sur la hauteur de Minorque attrapé vn Brigantin, avec quelques personnes qui passoient à Genes, les presenterent à vendre sur le marché d'Alger, comme c'est l'ordinaire; i'y passois par cas fortuit, & i'apperceus qu'entre ces nouveaux Esclaues il y en auoit vn habillé d'un habit de velours rouge, tissé de fleurs noires, plus déchiré qu'usé, lequel fut vendu quatre cent paragons. Je iugeois lors que cét habit auoit seruy dessous la soutane d'un Ecclesiastique de qualité. Quelques iours apres, allant au Bain de la Duane, (qui est celuy de la Ville, où les Esclaues travaillent aux œuures publiques) ie trouuay cét Esclaue, qui auoit troqué son habit de velours, pour celuy de Prestre à la mode d'Alger, fait à la façon d'une tunique iusques aux genoux, de drap, de couleur de seüille morte, telle que portent les Capucins en ces Pais bas, taillé avec grande negligence, & mal approprié au corps, n'ayant point fait sa barbe depuis long-temps, mal chaussé, en vn mor en tres mauuais ordre, appuyé contre la porte de l'Eglise dudit Bain. Et voyant que la premiere veüe ne m'auoit point trompée, ie luy fis la reuerence, le consolant de son malheur, & luy souhaitant la liberté; il m'en remercia, avec beaucoup de courtoisie, & fîmes connoissance, ayans plusieurs discours ensemble, qui établirent vne grande familiarité entre nous deux; par laquelle ie

remarquois qu'il n'aymoit la conuersation des Espagnols ou des Italiens, de peur d'estre reconnu, ayant caché son nom sous celuy de *Francisco Talles*, pour euiter ce peril. Le septième de Decembre, de l'an 1642. la veille de Nostre-Dame, les Esclaues du Bain de la Duane representerent de nuict au mesme Bain vne Comedie en Espagnol, assez bien faite sur l'Histoire de Belisaire, à laquelle ie fus inuité par ce bon Prestre, y allant avec la permission de coucher hors du logis de mon Patron Mahomet Celibi Oiga. Comme ie fus au Bain, i'y trouuay tous les Cabarets pleins d'Esclaues, qui beuvoient & fumoient à merueille, en attendant la Comedie. Le Prestre m'accosta, & me mena au Cabaret dans vne chambre, vis à vis du Theatre, où il fit apporter la collation. Le respect particulier que l'Esclaue Chrestien hôte du Cabaret, portoit à ce Prestre, me rendit curieux de luy demander d'où venoit cette connoissance, veu qu'il estoit nouuel Esclaue. Celuy, me dit, *que vous croyez estre le Maistre. n'est que le Valet, l'Alphere Majorquin, que vous connoissez, est le Maistre de ce Cabaret, & de deux autres, auxquels il entretient trois Esclaues Chrestiens pour les desferuir, qui luy rendent compte chaque semaine. du vin, & des autres choses, dont il les a pouruues; & ie suis icy mis par son ordre, & tout ce que l'hôte me baille, luy passe en compte.* Puis il me dit que cét Alphere Majorquin estoit né de Majorque, & que depuis quelques années il auoit esté fait Esclaue, ayant au commencement souffert les maux de sa condition,

mais que depuis ayant acquis là valeur d'un paragon par son industrie, il avoit tant gagné qu'il pouvoit entretenir ces trois Cabarets, qui luy rendoient beaucoup d'argent. Ce discours fit que ie ne m'estonnay plus depuis de ce que l'Alphere Majorquin se promenoit le long du iour les bras croisez, & bien couvert, cōprenant assez d'où cela procedoit. Et d'autant que ie vis, que ce Prestre avoit tant de connoissance de cet Alphere, ie ne manquay point de luy demander, ce qu'auoit fait ce Majorquin avec le tres-beau cheval, que ie luy auois veu marchander, & acheter au marché de la Ville. *Il a,* répondit le Prestre, *fait present de ce cheval à son Patron;* Et comme ie n'estois pas assez éclaircy pourquoy cet Alphere ne se rachetoit avec le prix de ce present; il me dit, que l'Alphere depuis quelques années auoit esté d'accord avec son Patron à la somme de quatre cent paragons, qu'il auoit payée, horsmis trente, lesquels il ne voulut point parfaire, pour auoir le nom d'Esclave, & iouyr de la protection de son Patron, qui estoit homme de grand credit & autorité, avec lequel il vivoit en bonne correspondance, par le moyē de ses presens, faisant acheter par son Patron les nouveaux Esclaves de Majorque, ou d'Italie de sa connoissance, pour lesquels il remboursoit le prix, & les renuoyoit en leur pais, sans perdre l'interest de son argent, comme il estoit raisonnable. Ce qu'il fit aussi de ce Prestre peu de iours apres, n'ayant esté Esclave que de nom, & de quelque interest de sa bourse. Ces emolumens estoient à cet

Alphere l'enuie de retourner chez luy, & d'autant que les nouuelles de ces seruites de l'Alphere estoient venuës aux oreilles de sa Majesté Catholique; elle luy enuoya vn ordte secret, d'y demeurer en la mesme qualité, pour ayder les Espagnols Esclaues, & assister de son Conseil les Petes Redempteurs, quand ils y viendroient avec promesse d'vne honorable recompense: ce qu'il fit fidellement, iusques à ce qu'il mourut Esclaue Imaginaire, deux ans apres mon depart.

R E L A T I O N XLVIII.

La Vangeance Execrable.

TOut vice charmé, ou par l'interest, ou par le plaisir, & balance le peché avec quelque bien; la seule Vangeance est entierement malheureuse, n'ayant pour obiet que la rage de destruire autant soy-mesme qu'autrui. Lors que nous fûmes sequestrez au Palais du Bassa, comme i'ay rapporté au discours de ma Captiuité, ie remarquay vn garçon Renegat, âgé enuiron de 12. ou 13. ans, couuert d'vne Robe de soye rouge, ayant le Turban nettement entrelassé; ie vis qu'il auoit le credit d'entrer au quartier du Bassa, & dans celuy de sa femme, quand il luy plaisoit; ce qui est vne faueur en ce Pays-là: les Eunuques de la femme du Bassa le respectoient, & le traittoient de Celibi, cela veut dire *Seigneur*. Les marques qu'il portoit de Renegat, & sa bonne mine, éveillerent ma curiosité d'apprendre la raison, pourquoy Amer, tel estoit son nom, estoit si privilegié sur les autres Renegats Dome-

stiques. J'auois acquis quelque connoissance avec vn François Renegat, Despenlier du Bassa, lequel me raconta les accidens du garçon, me faisant entendre l'effet d'une passion furieuse. *Ne vous estonnez point, me dit-il, que Amet Celibi soit fauorisé plus que les autres, son illustre naissance le merite. Mais ne croyez pas qu'il ait tenu à ses Parens de le racheter; ils ont fait tous les devoirs possibles pour le rauoir, & tout cela sans effet. Ce garçon ne fut iamais Esclauue comme ont esté les autres Renegats.* Et puis passant outre, il me dit, que ce garçon estoit Espagnol, né d'une maison fort connue, lequel depuis cinq ou six ans auoit esté enleué à ses Parens, & porté à Alger, de la façon que ie vay dire.

On sçait assez que sa Majesté Catholique possède sur le bord de la mer Mediterranée, & sur l'Ocean quelques places des Royaumes de Fez, & de Maroc, lesquelles seruent de bannissement aux vns, & d'azyle aux autres: car, comme le Roy est obligé d'y tenir vne forte garnison, ces lieux par sa faueur seruent de Franchises aux criminels, à la charge d'y seruir, & l'on condamne en Espagne les delinquans à tenir vne garnison dans ces places, comme és autres Pays aux galeres. Ceux qui sont Grands d'Espagne, & de quelque qualité eminente, pour réparation de leurs crimes, sont exilez en ces places, avec obligation d'y entretenir à leurs dépens tel nombre de cheuaux, qu'il est iugé selon l'exigence du cas, & le pouuoir de la personne. En vne de ces Fortereses furent releguez deux Freres d'une mai-

son qualifiée en Espagne, lesquels sur quelque iuiet eurent dispute ensemble, l'aîné se trouuant offensé en son honneur, fit insulte à son Cadet, lequel ne pouuant digerer cet affront, eut recours à la vengeance, qu'il chercha par beaucoup de voyes, mais elles furent rendûes inutiles, par le Gouverneur de la place, qui estoit vn fort prudent Cheualier. Voyant qu'on l'empeschoit de venir aux mains avec son Frere, & croyant qu'il se deuoit vanger à quelque prix que ce fust, il executa le mauvais dessein, qui le porta à sa ruine irreparable.

Vn iour ayant espié que le fils vnique de son Frere, âgé de sept ou huit ans estoit allé iouer au plain, qui est deuant la ville, il monte à cheval, & faisant semblant de se promener, il appelle doucement son Neveu, & le prend sur l'arçon de sa selle, & auançant à petit pas, s'éloigna de la place, tellement qu'il en perdit la veüe, lors lâchant la bride à son cheval il fit si bonne diligence, qu'il se rendit au Pais des Turcs, où ayant demandé vn Guide, il arriua dans peu de iours à Alger requerant d'auoir audience du Bassa, auquel il dit, qu'il venoit se rendre au seruice de sa Seigneurie, avec dessein de renier sa Foy, & que pour gage de sa fidelité, il luy faisoit present de ce joly garçon, qui estoit son Neveu. Ce que le Bassa accepta, enchargeant à ses Eunuques de le faire renier, & de l'éleuer à la Mahometane; ce qu'ils firent sans difficulté, luy donnant le nom d'Amet. Le Cadet renia sa Foy, se faisant Mahometan, & eut depuis vne fin misera-

ble. Au retour de mon Esclavage, je racontay cette estrange auâtüre à quelque Officier renommé de nostre armée, qui me dit, qu'il auoit bien connu les Freres & le garçon, & qu'il n'estoit pas bien aise, qu'on en sceut les noms & la place.

RELATION XLIX.

L'or a plus de pouuoir que l'Amour parmy les Turcs.

L'On voit quel'Or a vn puissant empire, pour détourner les ames de la raison, mais il n'a pas tant de pouuoir pour desarmer les passions vitieuses, comme pourroient témoigner vn nombre d'exemples entre toutes les Nations du monde, hormis les Turcs, où l'auarice commande souverainement aux vertus, & aux vices, comme l'on verra par cet échantillon.

Alli Pegelin mon Patron ayant l'an 1641. écumé la mer avec ses galeres, se dispoit pour retourner à Alger, en chemin il se ressouint des amours qu'il auoit eu l'Esté de l'année 1638. avec vne femme Grecque reniée, & eut enuie de la reuoir, & pour cet effet il fit voguer quelques vnes des galeres à Bona, autrement Hypona, où il prit terre, la femme ayant eu les nouvelles de son arriuée vint au deuant luy, & luy presenta vn beau petit garçon, âgé de deux ans, qu'elle auoit eu de son fait; le General Alli Pegelin eut tant de ioye & de plaisir de ce bel enfant, que pour l'amour de luy il épousa la Mere, à laquelle il témoigna vne affection incomparable, & d'autant plus grande que son desir auoit obtenu de cette fim-

me vn heritier de ses richesses, lequel bonheur ne luy estoit point arriué avec celle qu'il auoit laissée à Alger. Ensuite il fit embarquer sa nouuelle épouse avec son cher enfant, pour aller chez luy : la femme qu'il auoit laissée en sa maison, fut aussi tost jalouse, qu'elle eut receu les nouuelles de la seconde Epouse de son Mary, encore qu'elle eust plus de cinquante ans, & ne dissimulant point la passion, deputa vers son Mary à la marine deux principaux Turcs, avec charge de luy dire de sa part qu'il estoit le tres-bien venu, & de luy dire franchement, qu'elle n'ignoroit point qu'il n'auoit pas manqué contre l'Alcoran, épousant vne seconde femme, mais qu'elle sçauoit aussi bien la permission qu'elle auoit de la mesme Loy, de dissoudre leur mariage, & de se retirer avec plus de cent mille ducats, qu'elle luy auoit porté en dot, luy commandant s'il la vouloit tenir, de donner promptement cette Grecque à quelqu'autre en mariage, pour oster entierement le sujet de sa passion. Bien qu'Alli Pegelin, fust vn homme riche de soy-mesme, il fut fort fâché de la resolution hardie, & prompte de sa femme, & fut sur le poinct de renvoyer ces plaisans Ambassadeurs, avec des réponses brusques, qui luy parloient de son nouuel amour, mais faisant reflexion sur les cent mille ducats, son auice luy fit changer de dessein, & à l'instant deuant que de mettre pied à terre, il donna sa seconde femme à quelque Capitaine de ses galeres, reseruant neantmoins l'enfant, lequel il fit élever près de sa pre-

miere femme, dont ce garçon gagna si bien les bonnes graces, qu'elle luy bailla en don tout son bien, par lesquels il succeda depuis à de grandes charges & richesses, nonobstant que tous les biens de son Pere eussent esté confisquez pour quelque rebellion qu'il auoit commise. Ce fils vescu en toute prosperité iusques à l'année 1661. quand il eut la gorge coupée par les Soldats rebelles, parce qu'il tenoit la partie du Ramadan Bassa, comme j'ay dit en la description d'Alger.

R E L A T I O N L.

La trompeuse Hypocrisie.

IL est malaisé de sçauoir le but des actions Religieuses, les vns les portent diuersement à Dieu, les autres à quelque interest d'honneur, ou de profit. Et cette intention est si auant dans le cœur, qu'il est tres-difficile de la sonder deuant que l'effet soit mis au iour. L'an 1636. les Corsaires d'Alger contre raison & iustice auoient surpris vn nauire de Marseille, sans se soucier de la paix faite entre Sa Majesté Tres-Chrestienne, & le Bassa de ladite Ville, & du fausconduict particulier du mesme Bassa. L'on se plaint à la Duane, mais les plaintes ne furent point receuës, & sous pretexte que les marchandises appartenoient à d'autres Nations, on les mit en sequestre, & les Matelots furent sous main vendus, & placez dans les galeres. Deux de ces François renierent la Foy, & se firent enroller au nombre des soldats, qui vont en course. Ils firent quelques voyages avec la barque d'vn More à Bona, y debitans & achetans des marchandises, par le moyen de

ce trafic ils profiterent de quelques cent paragons, avec lesquels ils acquirent part à la barque, & nauigeoient avec le Maistre More, en qualité de Partioniers de l'armasou, & de la marchandise. Quand ils estoient à Alger, ils ne manquoient jamais de se trouver tous les iours à la Mosquée, pour dire leur Asala, avec vn témoignage de grande ferueur. En la compagnie des Renegats de leur Nation, ils faisoient scrupule de boire du vin comme eux. Et estans vn iour inuitez par vn Gentilhomme François Esclaue, avec d'autres de ses amis, tant Renegats que Esclaues, comme l'on auoit mis du lard pour les Chrestiens, ils se leuerent de table, foudroyans de colere contre celuy qui les auoit inuitez, disâs que cela étoit fait au mépris de leur Prophete Mahomet, & qu'il se moquoit d'eux, iurâns qu'ils en auroient raison. Ils n'oublierent pas de semer par tout les témoignages de leur indignation, décrians leurs compagnons Renegats, pour auoir to'éré du lard en leur presence, & les accusans d'estre mauvais observateurs de l'Alcoran. Cette action avec leur assiduité aux Mosquées, & l'observation exacte de toutes les singeries superstitieuses, n'eut pas vn moindre pouuoir sur le iugement de tout le monde, que de les faire passer pour de fins Turcs. Pendant cela ils continuoient leur commerce vers Bona, & ayant gagné quelque autre somme de paragons, ils acheterent du More la barque entiere, tellement qu'ils en estoient seuls les Maistres, c'est icy que l'hypocrisie commença à produire au

tout les desseins qu'elle auoit caché aux aines
 de ces soldats Renegats. Ils equipent la bar-
 que pour faire leur voyage accoustumé de
 Bona, loüans quatre Pescheurs Alarbes pour
 Matelots, leuent leurs ancrs, font voile, &
 en deux heures ils se trouuerent sur la hau-
 teur de Montefou, qui est vne Montagne,
 à trois lieues d'Alger, l'vn de ces Renegats
 fait semblant de se souuenir qu'ils auoient
 oublié à remplir leur baril d'eau, & d'en re-
 douter l'incommodité, si le vent leur ve-
 noit contraire. Les Alarbes s'offrirent de
 remplir le baril à la Fontaine, qui est à la
 marine au pied de cette Montagne, ioignans
 la barque contre terre, où les Alarbes sorti-
 rent avec le baril, pour faire l'aiguade. Ils
 n'estoient qu'à cent pas de la barque empes-
 chés à remplir leur baril à la Fontaine, que
 ces deux Renegats déchargerent deux coups
 de mousquet, &c qui seruit de signal à dix
 Esclaves Chrestiens, cachez aupres dans
 vne grotte, lesquels sans perdre temps, se
 rendirent à la barque, comme il auoit esté
 arresté entr'eux. Les coups de mousquet fi-
 rent croire aux Alarbes qu'ils estoient com-
 mandez, de retourner pour quelque acci-
 dent suruenü, & abandonans leur baril, se
 rendirent vistement à la marine: mais ils
 eurent sujet d'estre étonnez, lors qu'ils vi-
 rent la barque reprendre la mer, & que les
 Renegats crioient, qu'ils leur faisoient don
 de la liberté, laquelle ils leur pouuoient
 oster, pour rapporter aux Turcs & Renegats
 les nouuelles du succès de leur entreprise: ils
 furent le troisiéme iour bien receus des Mar-

310 RELAT. PARTICVLIÈRES, &c.
seillois, lesquels furent vn de ces soldats Pi-
lote d'une Galere.

TABLE DES RELATIONS PARTICVLIÈRES.

LA Captivité & Liberté du sieur EMANUEL
D'ARANDA. page 1
Sommaire de l'Antiquité de la ville d'Alger, &
comme elle est possédée des Turcs. 99
La situation, Force, & Polite de ladite Ville. 110

RELATION I.

- Histoire d'un Religieux Espagnol à Alger.* 134
2. *De la valeur d'un Capitaine Holandois,
qui se defendit seul contre cinq Galeres Tur-
ques, & deux Brigantins, & les mit en dé-
route.* 140
3. *Constance d'une Esclave Chrestienne à per-
seuerer dans sa Foy.* 146
4. *Les ignorans s'imaginēt d'étranges choses.* 147
5. *De cinq Turcs Esclaves, qui se sauuerent par
une merueilleuse adresse, & rencontra d'un
nauiue Danquerquois.* 151
6. *Estrange effet d'un amour abominable.* 153
7. *De deux malheureux Esclaves, qui furent
mis dans la Masmore de Tituan.* 154
8. *D'un Gentilhomme Portugais, pris & mené
à Alger.* 157
9. *Vn nouuel Esclave se doit d'esper de tout le
monde.* 162
10. *De deux nouueaux Mariez, pris par les
Turcs, & menez Esclaves à Alger.* 166
11. *De l'ingratitude d'un Esclave Portugais.* 168
12. *La coutume de pleurer les Morts à Alger.* 170

TABLE DES CHAPITRES.

13. Du Zele inconsideré, & du Zele prudent.	172
14. Deux exemples de liberalité, & de reconnaissance.	174
15. De la maniere qu'on se marie à Alger.	177
16. La necessité est la Mere de la diligence, & de l'industrie.	180
17. D'un Pere Carme déchaussé Esclave, & d'Alli Pegelin.	188
18. L'usage du Poison, commun en Affrique.	191
19. Les Turcs tiennent leur parole.	194
20. La Femme & le Vin trompent le plus fin.	198
21. Le moyen de guerir la verole à Alger, sans Chirurgien.	202
22. D'un François qui se vouloit faire Turc, & demeura Chrestien en dépit de luy.	203
23. De la Niaiserie d'une fille Juive.	204
24. De la prudente retraite d'un Corsaire.	205
25. Dieu conduit par sa providence ceux qui sont bien intencionnez.	208
26. Niaiserie d'un Esclave Dunquerqueois.	210
27. Rencontres bizarres de la fortune des Esclaves.	212
28. Un Esclave se sert de tout pour viure.	217
29. De la fidelité d'un Mary, & de l'infidelité de sa Femme.	219
30. Querelle d'Esclaves Espagnols & Portugais.	223
31. Un Esclave ne se doit pas fier à la trop grande courtoisie de son Patron.	225
32. D'un Religieux qui renia sa Foy par foiblesse, estant Esclave à Alger; & qui devint Martyr par sa repentance.	227
33. Du dessein que nous avions formé, pour nous	

TABLE DES CHAPITRES.

rendre Maistres du navire, qui nous portoit à Tituan.	232
34. La curiosité se satisfait par le temps par la patience.	36
35. Les Innocens accusez.	241
36. Fidelité, constance, recompense, & gratitude.	244
37. Naufrage au Port.	246
38. Les Aventures de Messire Philippe de Chers de Vlamerinsgue, Chevalier de l'Ordre de saint Jacques.	248
39. Rencontres de mon Compagnon en Esclavage, le sieur Jean Baptiste Caloen, avec sa vieille Patronne.	264
40. Vengeance, Malice, & Industrie.	272
41. L'Ingenieur Renegat.	276
42. L'Esperance trompée.	280
43. La Pieté impie d'un Esclave Islandois.	286
44. Les malheureux Corsaires.	289
45. La Pieté superstitieuse trompée.	293
46. L'Avarice masquée.	296
47. L'Esclavage Imaginaire.	299
48. La Vengeance execrable.	302
49. L'Or a plus de pouvoir que l'Amour parmi les Turcs.	305
50. La trompeuse Hypocrisie.	307

F I N.

A01 1475199











